

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois Jacques Leirang

LE GRILLON DU MOULIN.

Roman (suite et fin) Ponson du Terrail
 La Tête de Laure Jean de Monthens
 L'Ange Gardien Guy Tomel

LEPROHON & LEPROHON Editeurs

1605, Notre-Dame, Montréal



VOIR À LA 2ème PAGE DE CE VOLUME.

R. production de l'original tel que copie reçue de Paris sans aucun changement - 100 à qui produira le ...

LA PLUS GRANDE NOUVEAUTE DU JOUR

UN ALBUM, OU PORTE-CARTES

(en aluminium)

ENSEMBLE AVEC

100 CARTES DE VISITE OU D'AFFAIRES **100**
BIEN IMPRIMÉES.

Seulement \$1.00 Franco

L'aluminium est un métal blanc, beau comme l'argent, qui a la propriété remarquable d'être léger comme de la plume.

Cet album ou porte-cartes est de la plus grande utilité à toute personne et sa possession montre le bon goût de l'acheteur.

Indiquez très lisiblement ce qui doit paraître sur la carte, nous nous chargeons du reste. Les cartes et étui seront expédiées sur complétion de la commande. Pas d'erreur, pas de retard.

Envoyez votre commande de suite et soyez un des premiers servis.

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON, Agents

1629 rue Notre-Dame, Montréal, Can.

GRAND SUCCES

LE BANDIT BARBARINO

DRAME EN QUATRE ACTES ET QUATRE TABLEAUX

ARRANGÉ PAR

THÉOPHILE GOULET

POUR JEUNES GENS, COLLEGES, Etc., Etc.

Prix . . . 15 cts.

LA CHASSE A L'HÉRITAGE

COMEDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

PAR

STANISLAS COTÉ

Prix 15 cts.

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois Jacques Lefranc

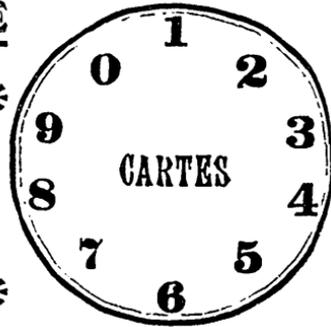
LE GRILLON DU MOULIN,

Roman (suite et fin)..... Ponson du Terrail
La Tête de Laure Jean de Montheas
L'Ange Gardien..... Guy Tomel

LEPROHON & LEPROHON Editeurs

1608, Notre-Dame, Montréal.

NOUVEAUTE



LE PROMPT COMPTEUR, DE 1 A 5000.

Un article très ingénieux et utile vient d'être inventé et mis sur le marché! C'est le prompt compteur de tous jeux de cartes connus de même que le **Billard**, les **Quilles** et les **Dominos**, etc. Le compteur permet de compter les points, soit du **Pedro**, du **Casino**, du **Whist**, du **Yoker**, et surtout le **Bésique** avec la plus grande facilité et c'est si aisé qu'un enfant de 10 ans peut le faire fonctionner sans difficulté aucune. Demandez-le à votre libraire et vous serez enchanté quand vous en serez servi Si votre marchand le l'a pas encore reçu envoyez **DIX CENTS A**

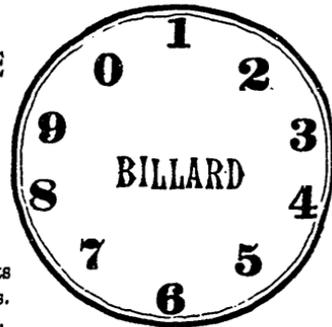
LEPROHON & LEPROHON

1608

RUE NOTRE-DAME



Et vous le recevrez franco par le retour de la malle.



On demande des Agents dans toutes les villes. Commission libérale.

CHRONIQUE DU MOIS

Le printemps a fait une vilaine entrée en scène. Il est venu dans une tourmente de neige. Un printemps avec cinq degrés au-dessous de zéro, avouez que cela ressemble fort à l'hiver.

Qu'est devenu devant ces perturbations atmosphériques le fameux marronnier du Jardin des Tuileries qu'on voyait jusqu'ici — ou, du moins, on l'affirmait — montrer ses premiers bourgeons le 20 mars ?

Jadis, il suffisait d'annoncer qu'on l'avait vu bourgeonner pour être cru sur parole. Mais on est devenu sceptique. Aujourd'hui on veut des preuves.

Il faut dire que les marronniers se sont mis de la partie. N'ont-ils point réclamé ? Des marronniers jaloux se sont piqués d'honneur pour avoir des pousses deux ou trois jours avant l'époque indiquée.

A l'heure actuelle, c'est une lutte implacable !

Ainsi, on avait dit que le marronnier du 20 mars avait été devancé depuis le 11 par un marronnier des Champs-Élysées, le sixième en face du Cirque-d'Été en partant du rond-point. Aussitôt, le premier arbre de l'avenue Montaigne, en face de la maison portant le numéro 3, réclama. Il a des feuilles, lui, depuis le 3.

A lui donc le prix de précocité !

On enregistra sa réclamation, croyant en être quitte. Ah ! bien oui ! Voilà un autre marronnier, placé avenue Montaigne, près de la place de l'Alma, qui proteste à son tour.

"Si vous aviez fait une enquête sérieuse, écrit-on pour lui, vous auriez pu constater que, dès le 25 février, cet arbre était couvert d'une partie de ses feuilles. Chacun a son amour-

propre. Je demande que la vérité soit hautement proclamée."

Eh bien ! monsieur le marronnier de l'Alma, vous n'aurez pas encore le "record" de la première feuille : votre confrère sis à l'angle de l'avenue Montaigne et du Cours-la-Reine nous signifie que, depuis quinze ans, il tient à honneur d'avoir toujours des feuilles le 20 février, cinq jours avant vous.

* * *

Les marronniers ne sont pas seuls à se disputer un titre de gloire. Nous avons eu ces jours-ci à Paris, le grand Concours international des cuisiniers. Tous revendiquaient l'honneur d'être proclamé le maître de l'art gastronomique.

Quel gigantesque amoncellement de victuailles, galantines monstres, pâtés semblables à des forteresses, gâteaux symboliques !

Sur des pancartes se balançaient les roms de ces pièces architecturales. Et tous étaient des plus originaux. Les uns tendaient à cimenter l'alliance franco-russe, tels le "canard à la moscovite", la "langouste à la Néva", les "filets de sole à la Sibérienne", la "truite à la Olga" et le "chapon à la Czarine". D'autres étaient sémillants, tels les "fanchonnettes à l'Orientale", et le "zéphyr de volaille". D'autres encore étaient gracieux, tels le "coussin aux violettes" et les "petites timbales à l'ambassadrice". D'autres visaient à la politique, tel le "filet de bœuf à la Thiers", ou les attractions parisiennes, telle la "Tour Eiffel en sucre filé". Quelques-uns allaient jusqu'à l'érudition : les "cannetons à l'Helve-

tius", ou à la gloire militaire : les "filets de poularde à la Négrier".

Il paraît qu'à ce Concours, ce sont encore les cuisiniers français qui ont triomphé.

—La suprématie de notre école, disait fièrement l'un d'eux à mon confrère M. Adolphe Brisson, demeure, en dépit des envieux, sans rivale au monde !

* * *

L'arrêt du jury du Concours culinaire n'a pas dû être facile à rendre. Il y avait là tant de mets qui paraissaient tous meilleurs les uns que les autres ! Non moins embarrassé s'est trouvé, à Londres, le juge Stonor, qui avait à statuer dans une affaire de corsets.

Le cas a amusé l'auditoire.

Une actrice, Mlle Flora Stevens, était citée devant le juge Stonor par sa corsetière, Mme Le Minton. Mme Le Minton réclamait à l'actrice cent francs en paiement de trois corsets. Elle ajoutait que, ces corsets ayant été faits sur mesure, la cote n'avait rien d'exagéré.

Aussi n'est-ce point sur le prix que discutait l'actrice.

Elle refusait d'en prendre livraison "parce qu'ils étaient trop haut".

—Comment ! trop haut ? demanda le juge.

Et, comme la défenderesse balbutiait, en rougissant, qu'il lui était difficile de s'expliquer :

—Je vois, s'écria le juge : c'est une question délicate.

Et il nomma un expert.

L'affaire est revenue avant-hier devant le tribunal.

Sur l'invitation du président, l'expert a apporté à la barre un des corsets litigieux ; sous les yeux attentifs du magistrat, il en a démontré, pièce en mains, les défauts ; et le dialogue

suivant s'est engagé entre le juge, les plaideurs et l'expert :

Le juge.—Ne serait-il pas possible d'en diminuer la hauteur ?

L'expert.—Non, monsieur, cela ne se peut pas ; ou briserait les baleines.

Mlle Stevens.—En outre, le corset est trop large.

Le juge.—Cela n'est pas un mal. Vous n'aurez pas d'indigestion. D'ailleurs, voici des lacets : ils ont sûrement pour but de diminuer ou d'élargir à volonté l'engin.

Mlle Stevens.—Quand ils sont tout-à-fait serrés, ils ne me vont pas encore.

Le juge, prenant le corset en mains.—Il me semble, pourtant, très-étroit ; il faut que vous ayez la taille merveilleusement fine !

La plaignante.—Pas plus fine que la miennce, monsieur le juge !

Le juge.—Je ne le conteste pas ; loin de là !

—La plaignante.—Je remercie Votre Honneur.

Le juge.—C'est un cas bien difficile à trancher, car je pense que vous avez, toutes deux, des tailles de sylphides.

C'était se montrer galant. A ces mots, les deux dames ont paru enchantées. Et l'auditoire a fait un véritable succès au juge, qui, finalement, a lécidé que Mlle Stevens serait tenue de payer sa corsetière, mais que celle-ci, à l'avenir, devrait faire à sa cliente des corset moins larges.

* * *

Cette petite cause féminine est divertissante, et j'avoue que j'ignorais qu'on s'amuserait autant dans les salles d'audience du Palais-de-Justice de Londres.

Il est vrai que les Anglais ne rient pas souvent. Et même, ces jours-ci, ils ont paru effrayés à l'idée qu'une

descente militaire pouvait être opérée chez eux par une puissance étrangère. Dans un article très-documenté, publié dans une de nos grandes Revues, un officier des plus savants démontrait comment il était possible de débarquer une armée sur la côte sud de l'Angleterre.

Il faut s'attendre à voir renaître, à ce sujet, les projets les plus extravagants, entre autres celui de ce pauvre fou qui voulait construire d'immenses tours flottantes, pareilles à des phares, qu'on aurait dirigées sur les côtes anglaises et qui, portant des canons, auraient mitraillé les villes maritimes.

Ces phares destructeurs existeront-ils un jour ? En attendant, on en construit un, sur la côte du Finistère, qui n'a d'autre but que de rendre des services aux marins. Il aura soixante-quinze mètres de hauteur.

Soixante-quinze mètres !

Le plus haut phare du monde !

Il y aura là de braves gens qui seront près de la foudre et de la tempête, et qui indiqueront aux navires le redoutable passage, qui sauveront des vies humaines, qui vivront ignorés, sans envie et sans passion, pour un maigre salaire, ne demandant rien, aussi à l'aise dans les terribles journées de tempête que dans les nuits tièdes où la Lune éclaire la mer endormie.

Soixante-quinze mètres de hauteur en plein océan !

On rêve de gravir le raide escalier qui mène à la lanterne, de s'accouder au balcon, bercé par le balancement du flot, grisé d'espace, et, pendant un moment, de goûter l'âpre douceur de la solitude, l'esprit perdu dans une lente contemplation de l'infini !

JACQUES IJEFRAINC.

LA TÊTE DE LAURE

I

Mme Pontieu traversa la salle à manger en courant aussi rapidement que le permettaient les proportions replètes de sa courte personne et fit irruption dans la petite pièce contiguë, retraite habituelle de sa nièce Laure.

La jeune fille travaillait auprès de la fenêtre à un de ces merveilleux ouvrages qui lui méritaient l'admiration de toutes les dames de la ville, avec un peu d'indulgence pour son caractère ombrageux.

Il était tacitement convenu que l'habileté très rare de ses fines mains excusait ce qui, par ailleurs, pouvait

sembler bizarre en elle ; on disait couramment :

— Cette Laure !... Quelle tête !... Mais des doigts de fée !...

Elle tourna vers sa tante essoufflée un regard tranquillement inquisiteur, car elle connaissait trop la bonne dame pour douter que son agitation fût le prélude de quelque révélation surprenante, et attendit, sans trouble apparent, que Mme Pontieu eût recouvré la parole ; celle-ci ayant enfin recouquis une partie de son haleine, épongea son front ruisselant et s'écria d'un inexprimable accent de triomphe :

— Devine ce que je viens t'apprendre !...

Le Baume Rhumal guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

Laure tirait l'aiguille avec application ; elle répliqua, indifférente :

—Faites-moi grâce, ma tante... Je ne devine jamais rien... Dites tout de suite, cela vaudra mieux...

Mme Pontieu lui jeta un coup d'œil malin, prenant un temps, comme on dit au théâtre, afin de produire plus d'effet. Laure s'abstint de questionner davantage. Elle paraissait absorbée dans son travail, et la tante, incapable de garder encore un pareil secret, lança avec ravissement :

—Oh ! Laure, ma petite Laure !... Tu vas faire un beau mariage !... Bien plus beau que celui de Mlle Carrère, cette vaniteuse !... Bien plus beau que celui de ta cousine, qui a pourtant de la fortune !... Oh ! que je suis heureuse, mon Dieu ! que je suis heureuse !...

Laure, de nouveau, regardait sa tante, et au fond de ses changeantes prunelles passait un reflet inquiétant ; elle articula d'un ton calme qui n'allait pas sans dédain :

—Me nommez-vous celui dont la démarche provoque en vous cet accès de lyrisme ?

Mme Pontieu frappa ses mains l'une contre l'autre :

—Suis-je sotté !... Ce grand bonheur me bouleverse tant !... Ah ! c'est qu'il y a de quoi être lyrique !... Tu es toujours la même, toi, avec ton beau détachement !... C'est le docteur Habert !... Juge, ma chérie : monsieur le docteur Habert !...

Laure prit une paire de ciseaux menus et coupa méthodiquement quelques brins de soie ; puis, elle prononça :

—Vous voudrez bien avertir M. le docteur Habert que je suis sensible à sa recherche, mais que je ne l'agrée point...

Mme Pontieu manqua s'évanouir de stupéfaction :

—Ah ! çà, tu es folle ?... Un parti

unique dans le pays !... Que peux-tu lui reprocher, voyons, à M. Habert ?...

Laure eut un de ces mystérieux sourires qu'on ne voit qu'aux lèvres des jeunes filles :

—Bien des choses !...

—Mais quoi ? quoi ?... gémit Mme Pontieu désespérée.

—Il est trop vieux, d'abord...

Mme Pontieu leva les bras au ciel.

—Trop vieux ?... Il a quarante-six ans...

—C'est-à-dire vingt-cinq ans de plus que moi.

—Eh ! qu'importe ! cria la tante naïvement : il est si riche !...

—Ca, dit Laure d'un ton péremptoire, ça m'est égal. Je n'épouserai jamais un homme pour son argent. Laissez-moi donc finir, ma tante. Je trouve M. Habert trop âgé ; ensuite, et surtout, je ne l'aime pas...

Mme Pontieu se désola :

—Dieu ! quelles idées romanesques !... Est-ce que l'on s'aime quand on se marie ?... Est-ce que j'aimais ton oncle quand je l'ai épousé ?... Cela ne nous a pas empêchés d'être très heureux !... On s'estime, et l'amour vient après !... Allons, Laure, sois raisonnable. Ne fais pas le malheur de ta vie par le plus inconcevable des refus. Je vais aller annoncer à M. le docteur Habert que tu acceptes...

La bouche de la jeune fille eut une contraction, que sa tante connaissait bien, pour livrer passage à son hautain et inébranlable :

—Non !

Alors, la désolation de Mme Pontieu se changea en fureur ; sachant qu'il était impossible de faire revenir sa nièce sur une décision ainsi formulée, ses griefs intimes éclatèrent violemment.

—Dieu de Dieu ! ce qu'il faut voir !... Dire que tu pouvais te créer

une position incomparable, et que tu vas nous rester sur les bras !... Tu nous récompenses bien mal de t'avoir recueillie, élevée !... Qu'aurais-tu fait avec tes quelques cents francs de rente ?... Ah ! mauvaise tête ! maudite tête, va !... M'avoir donné tant de mal et ne pas seulement me dédommager par le plaisir de ce mariage inespéré !... Ton cœur ne vaut pas mieux que ta tête, qui te jouera de mauvais tours, c'est moi qui te le prédis !... Ingrate !...

Laure s'était redressée, toute pâle.

—En voilà assez, ma tante ! dit-elle lorsque s'arrêta le déluge de paroles indignées de Mme Pontieu... Trop souvent, vous m'avez jeté au visage, quoique de façon moins brutale, les obligations que je vous ai... Ne craignez rien : je refuse M. Habert, mais je m'abuserai pas plus longtemps de votre hospitalité. Je suis majeure, je vais partir, et je saurai bien me faire une position...

Mme Pontieu était trop hors d'elle-même pour ne pas outrepasser sa pensée.

—Pars donc ! s'écria-t-elle ; je ne demande pas mieux que d'être délivrée d'une créature insoumise, d'une... d'une infernale tête comme toi !...

Elle suffoquait, ne trouvait plus de mots pour traduire son indignation, et, toute grondante, sortit, battant la porte avec fracas.

II

Quand on apprit, dans la petite ville de N***, que Mlle Laure Mantel avait refusé le docteur Habert, ce fut une stupéfaction sans bornes ; d'ailleurs, Mme Pontieu, exaspérée, ne manqua pas de se confier à quel-

ques amis discrètes ce qui fit que, le soir même, le bruit de la scène entre la tante et la nièce courait tous les salons de l'endroit, et les commentaires allaient bon train, agrémentés du refrain favori :

—Quelle tête, cette Laure ! quelle tête !...

C'est qu'une pareille décision pouvait surprendre de la part d'une jeune fille aussi dénuée de ressources que Mlle Mantel.

Le docteur Habert était arrivé dans le pays, quelques années auparavant, précédé d'une belle réputation de science et de fortune. Il quittait Bordeaux, qui le citait avec orgueil parmi ses premiers praticiens, pour raisons de santé, disait-on, mais en réalité à cause de ce pessimisme dissolvant qui envahit à une certaine heure les esprits fatigués par des études arides et la fréquentation assidue des plus tristes réalités. Cet état moral s'aggrave de l'excès de travail, de l'atmosphère excitante des grandes villes. Le docteur Habert était trop de son métier pour ne pas comprendre qu'il s'acheminait tout au moins vers l'assombrissement de sa lumineuse intelligence, et, en pleine renommée, il se retira dans ce coin ravissant d'Armagnac où le ciel profond semble verser du repos et la nature pittoresque garder un continuel printemps.

Il ne faisait plus de médecine que par intermittences et pour ainsi dire par boutades, car on accourait le consulter de fort loin, et c'était un incessant défilé le long de la grande avenue conduisant à la magnifique villa qu'il s'était fait construire et au fond de laquelle, hors les cas graves qui le trouvaient toujours prêt, il se dérobait aux sollicitations ; mais il se

Pour les Névralgies, Rhumatismes, Goutte, Sciatique, n'asez que

L'Huile de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

montrait assez souvent à N***, éprouvant une sorte de malin plaisir à taquiner les dames de la ville, qui eussent souhaité voir le grand homme prendre leurs migraines au sérieux, et sa raillerie, tantôt acerbe, tantôt bonne-enfant, était devenue populaire.

Laure seule avait trouvé grâce devant lui.

Toujours il considérait avec un intérêt particulier cette grande jeune fille qui ne le flattait pas, n'adressait jamais d'appel à la compétence du maître pour ses nerfs ou des souffrances imaginaires, et il se demandait assez souvent quel mystère remuait derrière ce beau front pensif.

En effet, Mlle Mantel ne méritait peut-être pas le jugement sommaire dont elle était généralement l'objet.

Il faut se méfier de ces appréciations promptes qui simplifient ce que nous ne comprenons pas. Avec sa réputation de "mauvaise tête", Laure était à la fois, quoi qu'on crût, d'imagination vive et cependant très-raisonnable. Ses brusques révoltes et tout ce qui, en elle, surprenait les moeurs paisibles de la société de N*** provenaient de la difficulté qu'éprouvent les natures fières jusqu'à l'orgueil à cheminer dans les voies moyennes, et surtout d'une éducation première qui lui avait ouvert d'autres horizons.

Fille d'une soeur cadette de Mme Pontieu, qui avait épousé un sous-chef de bureau du Ministère des Finances, Laure était de cette génération de jeunes filles qui a suivi des cours, se grise de paroles sonores, d'idées d'indépendance, par-dessus lesquelles surnage le projet, très noble et pratique à notre époque de lutte, de faire sa vie soi-même.

Aussi, lorsque, vers quinze ans, après la mort de ses parents, elle fut contrainte de se retirer chez son on-

cle Pontieu, mieux partagé de la fortune et notaire à N***, il est vraisemblable de supposer qu'elle envisagea cette obligation comme un temps d'exil nécessaire et ne vécut que dans l'attente de la circonstance qui la ferait cesser.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de son départ pour Paris se répandit peu après l'incident que l'on sait, et confirmé par Mme Pontieu et sa fille, laquelle, ayant épousé un gros propriétaire des environs, blâma hautement sa cousine et accrédita l'opinion que, guidée par sa mauvaise tête, l'ingrate Laure tournerait mal certainement.

III

—Oh ! la misère, Laure !... Si tu avais su ce que c'est que la terrible misère parisienne, quand on est toute seule, dans une petite chambre sous les toits, quand on ne sait pas ce que l'on deviendra demain, sûrement, tu ne serais pas venue !...

Laure regardait avec une tristesse et une pitié profondes celle qui lui tenait ce langage, que confirmaient éloquentement une figure ravagée par les privations, des yeux caves criant le découragement.

Le premier soin de Mlle Mantel, en arrivant à Paris, avait été de se mettre à la recherche de ses anciennes compagnes. Quelques-unes avaient disparu, emportées dans le tourbillon de la vie et des choses, d'autres étaient mariées ou parties au loin. Et elle désespérait de retrouver celles qui, comme elle-même, soutenaient la lutte pour l'existence, lorsqu'elle avait enfin appris l'adresse de son amie préférée, et ce lui était un chagrin indicible de revoir dans une mansarde désolée, vieillie avant l'âge, comme ceux que nombre d'hivers ont courbés, la belle jeune fille qu'elle avait connue naguère étincelante de

santé, de courage, d'audacieuses espérances.

Le front lourd, un deuil morne au fond du cœur, elle écoutait la lamentable et banale odyssee qui est celle de tant de nos contemporaines. Sur la foi de ses brillantes études, Madeline Norval s'était destinée à l'enseignement. Mais l'excessif encombrement de cette carrière ne lui avait pas permis d'obtenir une place de l'Université; elle avait dû se jeter sur le radeau de la "Méduse" du professorat libre, et c'était la navrante chasse aux leçons, l'incertitude des rares situations obtenues par hasard, l'angoisse perpétuelle du gîte et du pain, le problème de vivre à résoudre tous les jours!

Par Madeleine, Mlle Mantel put se remettre en relations avec quelques autres de ses condisciples d'autrefois, et elle constata, non sans frayeur, que leur sort était à peu près semblable. Toutes, institutrices, artistes, se débattaient contre l'infortune, leurs minces économies sans cesse dévorées par le gouffre de l'occupation fréquente. Deux ou trois, mieux partagées en apparence, plus sèches du lendemain grâce à un emploi d'administration, travaillaient au-dessus de leurs forces, s'étiolaient dans les grandes salles à l'atmosphère viciée, et leur buste penché, la toux qui déchirait trop souvent leur poitrine frêle, faisaient craindre pour elles la maladie implacable et lente, l'odieuse consommation qui fauche les jeunes filles comme des fleurs privées d'air.

Laure connut bientôt pour elle-même la détresse d'une telle existence, les longues courses sans résultat, les interminables stations dans les agences de placement, l'écoeurement des démarches et l'immense impuissance de ses efforts.

Elle ne regrettait rien, pourtant, trop fière pour ne pas préférer son malheur à une vie heureuse acquise au prix de ce qu'elle considérait comme un marché; mais quand elle rentrait le soir, brisée de fatigue, dans sa petite chambre nue, elle semblait monter à ses paupières les grosses larmes que l'abandon et la solitude font sourdre, intarissables, au fond des pauvres cœurs féminins.

IV

—Mais c'est Mlle Laure Mantel!...

Laure considéra, étonnée, la personne qui venait de la heurter au passage, dans une rue encombrée.

—Ce n'est pas possible! dit-elle, hésitant à reconnaître, en la jeune femme élégante qui lui parlait, les traits embellis d'une fillette qu'elle voyait jadis partir chaque matin pour l'école, nu-tête, son petit panier au bras.

Mais la jeune femme se mit à rire.

—C'est moi, oui, c'est bien moi, votre ancienne voisine, Lise Arnaud!

D'un geste spontané, Laure lui tendit les deux mains:

—Ah! Lise, que je suis contente de vous revoir!

Lise Arnaud, en effet, rappelait à Mlle Mantel les meilleures années de sa vie, celles qui glissent si vite, dans l'insouciance de la première jeunesse, et dont on n'apprécie que plus tard, quand on a souffert, la douceur à jamais enfuie.

Fille d'une pauvre blanchisseuse logée au sixième étage de la maison qu'habitaient les parents de Laure, Lise, vraie gaminie parisienne, était un éclat de rire vivant que les locataires aimaient à entendre le long de leur escalier sombre. On la gâtait un peu, lui passant quelques friandises lorsqu'elle accompagnait sa mère qui venait rapporter du linge. Et Laure,

Si vous toussiez prenez le **Baume Rhumal**.

plus âgée d'un an ou deux, avait bien souvent partagé fraternellement la tablette de chocolat ou la tartine de confitures de son goûter avec la gaie petite voisine qu'elle retrouvait ainsi métamorphosée.

Elle eut un faible sourire :

—Vous avez donc fait fortune, Lise ?

Le beau rire de Lise découvrit ses dents blanches :

—Pas tout-à-fait encore, mais ça vient !

—Contez-moi cela, demanda Laure intéressée.

Elles gagnèrent le square voisin. où elles s'assirent, et Lise, sans se faire prier, narra sa simple histoire qui était, bien qu'elle ne s'en doutât point, la glorification de son courage et de son intelligence.

A voir sa mère manier toujours des blancheurs et des dentelles, elle avait pris, elle aussi, le goût du linge, mais d'une autre façon, par cette loi mystérieuse qui veut que les enfants raffinent, en le continuant, le métier de leurs parents. Après un sérieux apprentissage de lingère et des années de travail en atelier, elle était devenue une de ces ouvrières incomparables qui conquièrent, à la pointe de leur aiguille, le grade envié de "première". Mais comme elle était ambitieuse, cette petite Lise ! Ce n'était pas encore assez : elle rêvait d'être indépendante, d'être sa maîtresse, chez elle ! Ah ! dame ! ça n'avait pas été tout seul ; il y avait eu des hauts, des bas, des entraves, des tristesses ! Mais, à force de persévérance, elle avait obtenu une entreprise pour le compte d'un grand magasin. Là, un employé, brave garçon d'avenir, qui serait un jour "chef de rayon", remarqua l'ouvrière habile et laborieuse, et finit par lui proposer d'associer leurs destinées. Le mariage avait lieu

dans huit jours, et Lise invitait de tout son cœur Mlle Mantel.

Laure accepta.

—Vous avez eu plus de chance que moi ! dit-elle douloureusement.

—Mais, s'écria Lise après avoir écouté la confidence de ses déboires, pourquoi n'avez-vous pas essayé de travailler de vos mains ? Vous étiez si adroite autrefois ! Certainement, vous auriez mieux réussi qu'en cherchant des leçons ou un emploi !

Laure resta un instant interdite.

C'était vrai, pourtant, qu'elle n'avait pas songé à utiliser un don remarquable, celui qui a été donné à chacun pour s'aider dans la vie, en vertu d'elle ne savait quel préjugé, de cette convention bizarre qui éloigne certaines jeunes filles de la noblesse des travaux manuels, si reconnue en d'autres pays !

Le réel bon sens qui habitait l'esprit de Laure n'eut pas de peine à triompher des idées reçues ; elle releva fièrement son front fatigué :

—Vous avez raison, Lise : je travaillerai !

V

Cette résolution devait libérer Laure de tous ses soucis. Conseillée par Lise, elle allait, quelques jours après, présenter dans une importante maison de travaux pour dames un "modèle" qui plut et fut accepté. Les importants magasins où se fournissent les mondaines qui ont conservé le goût des jolies choses dues aux doigts féminins, et dont se parent les plus luxueux logis, ces magasins, disons-nous, obligés de satisfaire la plus difficile clientèle, sont sans cesse à la recherche de nouveautés. L'ingéniosité de Mlle Mantel put donc se donner librement carrière, et la réputation de ses "doigts de fée" fut si vite établie que la maison, s'étant résolue à créer un rayon de modes, lui

en offrit la direction, à la condition qu'elle apprendrait auparavant le tour de main, le "métier", qu'il faut pour être capable de ce menu chef-d'oeuvre : un chapeau.

C'était là, pour l'adroite Laure, un vrai jeu d'enfant. Elle accepta. En moins de six mois, ses chapeaux étaient devenus célèbres, et le magasin, encore rehaussé de cette vogue nouvelle, lui servait des appointements qui eussent ébloui les pauvres institutrices, naguère ses sœurs de peine.

Mlle Mantel avait donc, dès à présent, une position presque enviable ; mais l'exemple de Lise était là pour lui prêcher l'indépendance, faire miroiter devant ses yeux un honnête et réalisable rêve.

Un jour vint où, ayant à elle de sérieuses économies, elle s'installait pour son compte dans un modeste appartement ; ses élégantes clientes ne manquèrent pas d'aller l'y retrouver et la sollicitèrent tant qu'elle se décida bientôt, devant le chiffre confortable de ses recettes, à s'agrandir et à s'adjoindre une "professionnelle" du costume, afin de pouvoir, selon l'habitude des grandes maisons parisiennes, réunir dans ses salons le complet habillement féminin.

Il n'y avait pas encore trois ans qu'elle avait quitté N*** quand ces belles lettres dorées s'étalèrent aux fenêtres d'un premier étage, dans un quartier fréquenté :

LAURE MANTEL,

Modes et Robes.

La maison Mantel était fondée.

Entre temps, Laure s'était réconciliée avec sa famille, qui, d'abord ef-

farouchée de voir la jeune fille se lancer dans des entreprises qu'elle qualifiait de hasardeuses, trouva tout simple de rendre ses bonnes grâces à la directrice d'une maison qui commençait à compter sur la place parisienne.

Il semblerait donc que Mlle Mantel n'eût plus rien à souhaiter ; pourtant, à la fin de sa journée de labeur, elle était lasse ; parfois, elle lui semblait accablante et vide, cette vie heureuse et si bien remplie.

C'est qu'il lui manquait ce qui manque à toute jeune créature, et elle se surprenait, de temps à autre, à envier l'heureux ménage de Lise tout au fond de son cœur ; et tandis qu'elle espérait, d'une façon lointaine, un rayon d'amour, elle ne savait pas que, tout près, elle était aimée.

À l'étage supérieur, étaient installés les bureaux de M. Georges Mérault, un jeune commissionnaire en marchandises, qui ne tarda point à entretenir des relations d'affaires très suivies avec la maison Mantel ; mais, ces relations, soit par la réserve de Laure, soit par la timidité de M. Mérault, restaient, en effet, toutes commerciales, sans dépasser les limites de la simple cordialité.

Toutefois, Laure en vint à s'étonner de ce que le négociant, qui montrait en tout une promptitude remarquable, s'oubliait volontiers dans le petit cabinet où elle recevait, comme un homme parlant pour parler, pour trouver l'occasion de placer quelque chose de très-difficile.

Elle le fit causer, un jour qu'elle avait le temps, ou qu'elle subissait cette poussée intérieure qui force les portes de notre âme, nous fait répandre autour de nous un charme inconnu d'expansion et de bonté ; gaîment,

Pour les Plaies, Clous,
Panaris, Dartres, Eczémas,
n'utilisez que

L'Onguent de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

il lui narra ses débuts, sa rébellion, dès sa majorité, contre un tuteur qui voulait l'obliger à endosser la sévère toge du magistrat et, loin de concevoir la fortune que le commerce et l'industrie réservent à ceux qui en ont l'intelligence, lui avait juré qu'il tournerait mal.

—Tiens ! comme moi ! dit Laure en riant.

Elle conta sa discussion avec sa tante Pontieu, son départ de N***, et M. Mérault se mit tout-à-coup à bredouiller effroyablement :

—Ne pensez-vous pas, mademoiselle, que... N'êtes-vous pas d'avis qu'il... Enfin, ne croyez-vous pas que... ?

Attendrie, Laure comprit soudain. Selon le désir de cet interlocuteur troublé, elle pensa et elle crut qu'un honnête garçon qui avait lutté et souffert comme elle-même était le

compagnon, l'ami qu'il lui fallait. Et, d'un élan, avec sa main tendue, elle donna son cœur.

VI

Pour leur voyage de noces, M. et Mme Mérault ont choisi certain joli coin d'Armagnac, où ils ont reçu un accueil enthousiaste.

Mme Pontieu et ses amies ne cessent d'admirer la femme supérieure qui a su se faire une position considérable.

Et, célébrant à l'envi les facultés de ce cerveau si bien organisé, elles répètent avec la déférence ravie des revirements humains :

—Quelle tête, cette Laure ! quelle tête !...

JEAN DE MONTHEAS.

L'ANGE GARDIEN

C'est une profession traditionnelle que celle d'"ange gardien".

Privat d'Anglemont, qui fut, à une époque déjà lointaine, le chroniqueur un peu superficiel des petits métiers parisiens, l'avait soigneusement cataloguée sur sa liste. Il a même détaillé avec une certaine complaisance la monographie de l'Ange. Au lieu de se borner, comme il le fait trop souvent, à citer l'industrie en indiquant sa nature, il a tenu à nous présenter le personnage, à créer le type. Malheureusement, là comme ailleurs, il s'est contenté de renseignements fournis par des intermédiaires, ou d'entrevues vagues : la vérité de ses descriptions en souffre. Pour stéréotyper ces infiniments petits de notre civilisa-

tion, il ne suffit pas d'un contact superficiel, d'une visite de politesse ; on doit sinon vivre de leur vie, au moins les voir agir sans qu'ils s'en doutent et prendre des "instantanés" à l'heure où ils ne sont point sur leurs gardes.

Ces réserves faites, il convient de reconnaître que Privat d'Anglemont a fort gentiment deviné les détails psychologiques relatifs à l'ange gardien.

Qu'est-ce, dit-il, qu'"un ange gardien" ? Je vais vous l'expliquer. On nomme ainsi un homme qui est préposé, chez les marchands de vin et dans les cabarets en renom, à la surveillance des ivrognes. Il les prend sous sa protection, il les re-

conduit chez eux, et il en répond au cabaretier qui les a confiés à ses bons soins. Il doit les défendre, au besoin les coucher, en un mot ne les quitter qu'alors qu'ils sont en sûreté, loin de la portée des voleurs dits "au poivrier", gens sans foi, sans croyance, qui dévalisent les ivrognes, sans respect pour le dieu Bacchus, dont ils sont les fervents adorateurs.

N'est pas ange gardien qui veut. On ne peut se figurer toutes les qualités qui lui sont demandées. Il passe un examen où plus d'un bachelier échouerait. Un bon ange gardien doit être sobre ; sans cela, il boirait avec son protégé, et tout serait perdu.

Les ivrognes veulent toujours boire, même alors qu'ils ne peuvent plus porter leur vin. Et il n'y a pas de femme désirant une parure, de solliciteur demandant une place, qui emploient plus de détours, plus de paroles doucereuses, plus de flatteries que l'ivrogne. Il devine toutes les insinuations, toutes les calineries des coquettes les mieux exercées, pour arriver à son but. L'ange doit demeurer ferme, impassible, ne se laisser induire en aucune tentation, aller droit son chemin, n'accédant à aucune prière, ne se laissant intimider par aucune menace. Il doit être brave, en effet, car il faut qu'il tienne tête à ceux qui ont le "vin mauvais", qu'il soit toujours prêt à se jeter au milieu de la rixe lorsque le client se livre à ses ébattements sur les épaules de quelque passant peu endurant.

Et puis, de quelle patience ne doit-il pas être doué pour comprendre et réfuter toutes les divagations que suggère le vin dans ces cerveaux exaltés, en délire, qui semblent jouer aux propos interrompus ! Il doit savoir flatter la manie de son compagnon, entrer dans ses vues, le comprendre, s'en faire écouter et l'intéresser par une conversation vive et animée.

C'est alors qu'il rendrait des points à tous les diplomates pour la finesse !

A toutes ces questions morales l'ange gardien doit joindre les qualités physiques les plus remarquables ; s'il n'est adroit, vigoureux, ingambe, il devient impropre à remplir ses fonctions, car il lui faut, souvent emporter son homme sur ses épaules, pour l'arracher aux tentations et aux collisions.

Bh bien ! toutes ces qualités, toutes ces vertus (car, si nous n'avons pas compté la probité la plus stricte, c'est que les anges gardiens la jugent si naturelle chez eux qu'ils n'en parlent même pas), ces périls qu'ils affrontent, tous ces ennuis qu'ils subissent, sont cotés comme les fonds à la Bourse, et très peu cotés, puisque ces hommes qui sont si bien nommés, ne gagnent souvent pas de quoi s'entretenir.

Chez les marchands de vin où se réunissent les véritables ivrognes, il est établi qu'un buveur qui ne peut plus se tenir doit être reconduit. Pour cela, il donne ce qu'il veut à son ange gardien, qui se fie à la générosité de son client ; mais celui-ci ne peut jamais donner moins de cinquante centimes. C'est une règle établie, une convention adoptée, à laquelle personne ne manque.

Celui qui refuserait d'acquitter cette dette serait renié par ses confrères, car il porterait préjudice à la sûreté de tous. En effet, dès qu'un homme est mis entre les mains d'un ange, est-il cent francs dans ses poches, le lendemain en se réveillant il est certain de les trouver tels qu'il les y avait mis. On ne se souvient pas, de mémoire d'ivrogne, d'un seul buveur qui ait été dépouillé ou qui ait eu à se plaindre de son ange gardien, car à toutes les qualités énumérées plus haut il faut encore joindre la politesse.

Généralement ils sont nourris par les marchands de vin qui les emploient et auxquels ils rendent de menus services.

L'ange gardien est ordinairement une espèce de poète, un rêveur, qui aime la vie contemplative ; c'est le lazzarone de Paris ; il se contente de peu et vit dans ses rêves à la recherche d'un inconnu quelconque. Sa journée ordinaire ne monte jamais à plus de trente à quarante sous, mais il a ses dimanches et ses jours de réunion. Les habitués le respectent et sont pleins d'attentions pour lui. Ils ne commandent jamais un repas sans l'inviter à y prendre place. Il vit heureux de cette considération et fier de sa conscience pure et sans tache. Il ne fait pas d'économies, mais il se crée de bonnes relations pour les mauvais jours. On en cite deux qui ont été portés sur le testament d'un riche ivrogne, ancien banquier, qui fréquentait le cabaret de l'"Arrosoir", à Montparnasse, et qui, malgré ses rentes et sa passion pour le "vin à six", avait su garder au fond de son cœur assez de reconnaissance pour se souvenir, à son lit de mort, des deux pauvres diables qui lui avaient tant de fois épargné le dangereux bonheur de coucher à la belle étoile.

II

N'est-ce pas que ce petit portrait de l'ange gardien, autrefois tracé par Privat d'Anglemont, ne manque pas de charmes ?

Malheureusement, la réalité est plus prosaïque.

L'ange gardien se recrute parmi des gens moins vertueux.

Le plus honnête est le pochard assagi qui, n'ayant pas les moyens de s'enivrer à ses frais, sort de son "gami" à l'heure où les autres rentrent et va rôder autour des bars. les

samedis, dimanches et lundis après minuit.

A ce moment, les buveurs ont la "tournée" facile et dans chaque nouvel arrivant voient un frère à inviter.

Les consommations succèdent aux consommations jusqu'à la minute suprême où le patron de l'établissement met sa clientèle à la porte ; alors seulement, moitié par reconnaissance, moitié pour prolonger la fête, l'ange, moins éméché que ses amphitryons, qui ont plusieurs heures de boisson d'avance, offre l'appui de son bras encore solide au plus titubant de la société. Ils vont tous deux, déambulant en zigzag, jusqu'au domicile de l'ivrogne.

De rétribution pour ce bon office, il ne saurait être question. Si le protégé avait encore quelques sous dans sa poche, il entraînerait son protecteur aux Halles et l'un et l'autre recommenceraient à boire. Mais il a tout dépensé et n'a plus à s'offrir que les divagations de la philosophie spéciale aux gens dans son état. C'est alors que l'ange peut exercer la souplesse d'esprit dont parle Privat d'Anglemont.

L'expérience lui a permis de diviser en quatre catégories les différentes espèces de pochards.

Il y a d'abord le pleurard, et celui-ci est le plus facile à conduire : il se laisse mener comme un enfant, se bornant à geindre sur sa mauvaise conduite, qui déshonore sa famille :

—Oui, je suis un misérable !... Je me dégoûte !... Je ne me prendrais pas avec des pincettes !

Et le voilà qui s'apitoie sur sa femme et ses enfants, sur sa digne et sainte mère, même sur sa tante des Batignolles, la femme du ferblantier qui fait le coin de la rue des Abbesses et qui la renierait si elle le voyait dans cet état-là.

Le pleurard est terriblement confi-

dentiel et à la corde de la famille ultra-sensible. Quand il se met à parler des siens, il faut que tout l'arbre généalogique y passe. Pourtant, avec quelques bonnes paroles, on en vient à bout. On lui démontre qu'un verre de vin "n'a jamais déshonoré un homme", et il quitte son ami en l'embrassant :

—Maintenant, c'est entre nous à la vie, à la mort !

Tout autre est l'hypocondriaque. Celui-là ne pleure pas, mais il est assailli par des idées noires, quelquefois par la monomanie du suicide. Un ange gardien me racontait une lutte homérique qu'il avait dû soutenir avec un ivrogne de cette catégorie. Son client voulait absolument enjamber le parapet du pont des Arts.

—Il était si tellement tannant, affirmait l'ange, que je l'aurais bien laissé se plaquer dans la limonade !... Mais, vous savez, les agents sont durs !... Ils auraient prétendu que je l'avais poussé !

Le querelleur est aussi un spécimen de l'espèce peu commode à diriger ; son moindre défaut est d'invectiver les agents de police ; alors, ceux-ci, peu endurants de nature, fourrent au poste l'insulteur et son guide, peinant avec une apparence de raison, que le lendemain le commissaire de police reconnaîtra les siens.

—Voilà la perspective ! m'expliquait mon professionnel : si on crie avec eux, on est ramassé, et si on les empêche de crier, ils vous prennent pour des agents déguisés et vous tombent dessus !

Fâcheux dilemme !

Il y a enfin l'ivrogne généreux. Celui-là, n'ayant plus d'argent, vous offre sa montre, son couteau, sa blouse à tabac... vide. Il donnerait sa chemise. Si vous refusez, il jètera au besoin ces objets dans les bouches

d'égout ; si vous acceptez, le lendemain il vous accusera de l'avoir volé.

III

Mais je suppose toutes ces difficultés victorieusement surmontées, et l'ange arrive au domicile de son protégé, l'aide à gravir ses escaliers, frappe à la porte de la ménagère et lui dit comme dans la chanson :

Voilà votre hom' que je vous ramène ;
Il est dans un bien triste état !

Peut-on compter sur la reconnaissance de cette femme éplorée et, au besoin, sur un petit subside de sa part ?

Oh ! que nenni !

Elle entre dans une fureur terrible, vous accuse d'avoir entraîné son mari, de l'avoir grisé d'une façon écoeurante, et c'est à coups de pincette qu'elle rétribue l'ange incompris, qui n'a plus qu'à replier ses ailes.

Misères du métier !

Pourtant, une centaine d'individus vivent à Paris de la profession d'ange gardien et n'en exercent point d'autre. Comment se procurent-ils la pièce blanche qui jusqu'ici n'a été mentionnée que pour mémoire ? Voici.

Les véritables anges sont des cicérones de bas-étage qui établissent leur quartier-général aux abords des cabarets suspects que certains étrangers, ou quelquefois des bandes de Parisiens en fête, croient de leur devoir de visiter ; et lorsque l'ange voit arriver des "messieurs", il s'approche poliment d'eux et leur dit :

—Vous savez que votre présence ici ne serait point sans danger si vous étiez mal accueillis par les clients ordinaires. Je vous propose de vous accompagner et de vous montrer la mai-

son en détail, moyennant un pourboire que je laisse à votre générosité. Avec moi vous êtes sûr de ne pas être inquiétés et de tout voir.

Généralement la bande des joyeux viveurs accepte, après avoir consulté le patron du cabaret. L'ange installe la société à une table, fait défiler devant elle les célébrités de l'endroit, et au besoin chante lui-même son petit couplet. Ses compères sont d'autant plus enclin à ménager les "messieurs" que cette exhibition forme le plus clair de leurs revenus.

L'ange du fameux tapis-franc qu'on appelait le "Château-Rouge — et qui a été démoli récemment — interpellait son monde en latin ou en grec, ce qui produisait toujours son petit effet. C'était un étudiant en droit âgé de trente-six ans. Il improvisait des plaidoyers pour des accusés imaginaires, entre deux tournées d'absinthe. "Bibi" — tel était le nom de ce juriconsulte dévoyé — aurait réalisé d'assez belles recettes, mais, comme le faisait observer un de ses concurrents nommé Francis, il se grisait abominablement.

C'est humiliant pour un ange !

Quand les délices du cabaret célèbre sont épuisées, les visiteurs de marque font entre eux une collecte, afin de rétribuer leur cicérone. La somme peut être rondelette. L'ange remercie et, s'il voit parmi ses clients quel-

qu'un qui lui paraisse un "peu parti pour la gloire", il lui dit :

— Monsieur, il ne serait pas prudent de rentrer seul. Vous avez montré ici de l'or, des billets de banque : vous pourriez être suivi et attaqué. Si vous le voulez, je vous accompagnerai et il ne vous arrivera rien.

Malgré la bravoure due aux libations, le buveur comprend la sagesse du conseil ; il accepte, ou refuse si mollement que son refus équivaut à une acceptation.

Cette fois, le voilà, le bon client, le client susceptible de donner une pièce de quarante sous pour le service rendu !

La route se fait fort tranquillement. L'ange en charme la longueur en donnant à entendre qu'il connaît beaucoup d'autres endroits, encore plus curieux que ceux visités ce soir-là, et qu'il se ferait un plaisir d'y conduire son honorable interlocuteur et ses amis, les jours suivants. Ainsi, une nouvelle affaire se greffe sur l'ancienne : on s'abonne à l'ange gardien.

Le jour où j'écrivais ces lignes, Francis avait organisé une superbe expédition de touristes pour les fous à chaux de la banlieue et autres endroits où l'on couche sans payer.

GUY TOMEL.

Hotel Jacques-Cartier

MONTREAL

**MAINTENANT
REOUVERT**

Toutes les améliorations modernes. Cuisine excellente, chambres bien meublées, Prix Modérés. Situé aux Nos 21, 23 et 25 Place Jacques-Cartier, tout près du débarcadere des bateaux de la Cie du Richelieu et de la gare Dalhousie.

J. B. BUREAU & CIE, Propriétaires.

LE GRILLON DU MOULIN.

Par **PONSON DU TERRAIL.**

(Suite et fin)

XL

Michel avait été comme frappé de foudre pendant une demi-heure environ.

Le calme parfait de Laurent, sa résignation apparente au sort nouveau qui lui était fait, tout cela effrayait moins encore Michel que ce trou de balle qui était la preuve évidente que le père Brûlart avait en partie tenu sa promesse.

Or Laurent avait paru s'étonner en le voyant.

Mais ce garçon d'écurie du "Lion d'argent", qui était l'homme le plus bavard de Jargeau, n'avait rien dit.

Que signifiait tout cela ?

Michel avait suivi des yeux le Grillon et Laurent, qui s'éloignaient le matin pour aller, disaient-ils, voir le père Brûlart, et il n'avait pu s'empêcher de murmurer :

—Je crois que je ferais bien de filer.

Enfin cette terreur folle qui le tenait s'était un peu dissipée : Michel en était revenu aux idées pratiques, et celle-ci se présentait tout d'abord à son cerveau : on ne file qu'en emportant de l'argent.

Or, Michel avait beau être reconnu pour le fils légitime de la meunière, pour l'héritier du moulin et des terres qui l'entouraient, il ne pouvait pas en emporter, et il n'avait pas d'argent.

Ce qu'il aurait dû faire, il le comprenait maintenant, c'était de partir trois jours plus tôt, en emportant les douze mille francs qu'il avait eu la naïveté de remettre fidèlement au père Brûlart.

Et en songeant aux douze mille francs, il se rappela la Pitâche. Celle-là réclamait, non plus deux mille francs, mais trois mille et elle ne se taisait qu'à ce prix.

Alors Michel avait pris une nouvelle résolution, se disant :

—Le père Brûlart est parti avec l'argent, me laissant seul pour me débrouiller. Il faut jouer le tout pour le tout.

Ce qu'il entendait par là était une chose bien simple.

Jouer le tout pour le tout, c'était aller se remettre à la merci de ce bon M. Jouval, qui était la terreur de la contrée.

C'était pour cela que Michel descendait vers la Loire, son fusil sur l'épaule, au moment où Laurent et le Grillon arrivaient au moulin.

Michel gagna la berge du fleuve, puis il se mit à remonter le chemin du halage.

En prenant cette route, c'était d'abord beaucoup plus court que d'aller passer au pont de Jargeau.

Ensuite, il était possible qu'il trouvât M. Jouval en chemin. Depuis une vingtaine d'années qu'il pratiquait

l'usure sur une vaste échelle, M. Jouval avait fait des affaires superbes, grâce au plus naïf et au plus simple des procédés.

Un fermier gêné empruntait à M. Jouval une somme de mille écus sur son bien qui en valait soixante.

M. Jouval prêtait pour un an à cinquante pour cent.

L'année accomplie, le fermier renouvelait ; au bout de trois ans, il devait une dizaine de mille francs pour trois qu'il avait reçus en réalité.

Dès lors, il lui devenait impossible de payer. M. Jouval renouvelait toujours ; en sept ou huit ans le plus clair du bien du fermier lui appartenait.

Alors, M. Jouval réclamait son argent, et, avec cet huissier fameux qu'on appelait Me Loiseau, les choses ne traînaient pas longtemps.

La ferme était vendue aux criées du tribunal civil, on savait que M. Jouval en avait envie, et comme on le craignait, les enchères étaient à peine couvertes, et M. Jouval achetait à moitié prix.

Le digne homme avait ruiné ainsi une demi-douzaine de fermiers du Val, et quand il ouvrait les fenêtres de sa maison de Saint-Florentin, située à mi-côte sur la rive de la Loire, il pouvait reposer ses regards sur de vastes champs de blé ou d'avoine qu'il avait eus pour un morceau de pain.

A mi-chemin environ de Férolles à Saint-Florentin, tout au bord du fleuve, il y avait une ferme que M. Jouval avait acquise tout récemment et dans laquelle il faisait de grands travaux.

Cette ferme se nommait la Mulotière.

Michel pensa que peut-être M. Jou-

val s'y trouvait et dirigeait ses ouvriers.

La grande lieue de marche qu'il avait faite avait ramené un peu de calme dans son esprit, et les instincts rusés et cauteleux du paysan lui étaient revenus peu à peu.

Michel se dit :

—Ce serait une chance si j'allais trouver M. Jouval à la Mulotière. De cette façon, je n'aurais pas l'air d'aller chez lui tout exprès.

Les chasses de Sologne sont louées ; mais, dans le Val, chasse qui veut, surtout au bord de l'eau en hiver, les canards étant oiseaux de passage et n'appartenant à personne.

A trois portées, de fusil de la Mulotière, Michel se mit à chasser sa chienne le suivant.

Elle entra dans une touffe d'ajoncs, se mit à l'arrêt, força et donna quatre ou cinq coups de voix sur un lapin qu'elle débusqua.

Michel épaula et tua le lapin.

Un peu plus loin, il fit une nouvelle victime, et, tout en la mettant dans son carnier, il se dit :

—Si M. Jouval est à la Mulotière je vais avoir de ses nouvelles. Il est jaloux de la chasse.

Il apercevait maintenant fort distinctement au travers d'un rideau de saules dépouillés les murs blancs de la ferme.

Tout à coup un homme se monta au seuil de la cour et se fit un abasjour de sa main, car il avait le soleil en face.

Michel eut un battement de cœur.

Il avait reconnu M. Jouval. M. Jouval vint à lui comme un furieux en l'appelant braconnier.

Mais à vingt-cinq pas de distance, s'arrêta, reconnut Michel et lui dit :

—Oh ! c'est toi, le meunier ?

Pour la Toux, Perte de voix, Enrouement, Maux de gorge, sucez les

Bonbons de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

—Oui, monsieur Jouval, répondit Michel en s'approchant. Peut-être vous ai-je contrarié en vous tuant deux lapins ; mais comme je vous les apporte, le mal n'est pas grand, je suppose.

Et il ôta sa casquette au marchand de biens.

Celui-ci s'était subitement radouci.

Il regarda Michel du coin de l'œil et lui dit :

—Tu n'as donc pas assez de gibier autour de ton moulin, que tu viens me tuer le mien ?

—Excusez-moi, répondit Michel, c'est parce que j'allais à Saint-Florentin.

—Et qu'est-ce que tu vas y faire, à Saint-Florentin ?

—Acheter du blé de semailles.

M. Jouval eut un mauvais sourire.

—Ce n'est pourtant pas jour de marché, fit-il.

—C'est vrai, mais je sais où en trouver.

M. Jouval passa familièrement son bras sous celui de Michel.

—Pourquoi finasses-tu donc comme ça avec moi ? dit-il.

—Mais... je vous jure... balbutia Michel.

—Dis donc plutôt que tu allais à Saint-Florentin pour me voir.

—Oh !

—Et que tu as la chance de me trouver à moitié route.

Michel ne répondit pas. Son silence était un aveu.

—Mon garçon, continua M. Jouval, viens nous asseoir là-bas au bord de l'eau, sur ce tronc de peuplier ; nous serons à l'aise pour jaser un brin. D'abord, j'aime ça, être en plein air. : Le vent emporte ce qu'on dit, et il n'en reste rien.

Michel se laissa entraîner, et tous

deux s'assirent sur le tronc de peuplier.

Voyons, dit alors M. Jouval, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

—Mais... je ne sais pas, moi... balbutia Michel.

—Alors, je vais te le dire, moi.

Michel tressaillit.

—Il y a d'abord que Michel est revenu.

—Ah ! vous savez cela ? fit Michel en pâliissant.

—Oui, mon garçon. Ensuite le père Brûlard a filé avec son argent et celui de la Pitache.

Michel étouffa un cri.

—Vous savez encore cela ?

—Je suis un peu sorcier, dit tranquillement M. Jouval.

Puis il ajouta :

—Et comme tu es bien embarrassé, que la peur t'a pris, et que la Pitache te menace de parler, tu viens me redemander de l'argent.

Michel était abasourdi.

—Eh bien, mon garçon, dit M. Jouval avec bonhomie, je vais bien t'étonner, mais je suis comme ça, je n'aime pas à voir les gens dans l'embarras.

—Ah ! fit Michel, dont le cœur battait de plus fort en plus fort.

—Et je veux t'obliger encore. De combien as-tu besoin ?

—Trois mille francs, dit Michel.

—Je te les prêterai, dit M. Jouval.

Michel, en ce moment, regarda M. Jouval et se demanda si ce n'était pas le bon Dieu.

M. Jouval ajouta :

—Seulement, nous allons jaser un brin, n'est-ce pas ?

Et il dit cela avec un accent tel, que Michel frissonna soudain des pieds à la tête.

Contre la coqueluche et la rougeole donnez le **Baume Rhumal**.

XLI

M. Jouval n'avait cependant rien perdu de sa physionomie débonnaire.

On eût un chat qui fait patte de velours.

Le lieu qu'il avait choisi pour causer était désert, et de quelque côté que la vue se tournât il était possible de voir venir les gens de loin.

—Personne ne peut nous entendre ici, dit alors M. Jouval. Par conséquent, mon garçon, nous pouvons parler à cœur ouvert.

—Ah ! fit Michel, dont le cœur se serrait d'une angoisse plus grande encore que celle qui s'était emparée de lui le matin lorsqu'on avait découvert le trou de la balle dans la capote de la voiture.

—Je pourrais, continua M. Jouval, jouer avec toi le rôle de sorcier, mais ça ne m'avancerait à rien, et nous allons jouer cartes sur table. Je sais que ton père a filé avec l'argent, parce que mon domestique l'a vu monter en voiture à Orléans. Je sais aussi que Laurent est arrivé, parce que le garçon d'écurie de l'auberge du "Lion d'argent" l'a raconté. Maintenant, à ton tour de t'expliquer, mon garçon.

Et M. Jouval attendit.

—Mais, dame ! murmura Michel, mon père a emporté non-seulement son argent, mais celui de la Pitache.

—Bon ! et puis ?

—C'est ce qui fait que la Pitache criait ce matin comme une écorchée, et qu'elle n'a consenti à attendre deux ou trois jours que parce que je lui ai promis mille francs de plus.

—Ce n'est pas encore ça que je veux savoir, dit M. Jouval.

—Quoi donc ?

—Comment cela s'est-il passé, l'arrivée de Laurent au moulin ?

Cette question fit faire à Michel un véritable soubresaut.

—Mon garçon, reprit M. Jouval d'un

ton paternel, écoute-moi et tâche de comprendre ce que je vais te dire.

—J'écoute, dit Michel.

—Si je te disais que je m'intéresse à toi et que je te veux du bien, tu te mettrais à rire et tu aurais raison. L'amitié est une forte bêtise, vois-tu, et il n'y a de sérieux que l'intérêt. Or, j'ai un petit intérêt, crois-le bien, à ce que tu sois toujours le fils de mame Suzon.

—Mais... je le suis...

M. Jouval haussa les épaules.

—Ne dis donc pas de niaiseries, dit-il. Puisque nous sommes seuls... à quoi ça sert-il ?

Michel baissa la tête, et M. Jouval continua.

—Vois-tu, mon bonhomme, quand on a vingt-quatre mille francs dans une affaire, on la soigne. Je t'ai prêté douze mille francs, et tu m'en dois vingt-quatre, c'est pour rien. Mais je croyais fermement alors que Laurent était mort...

—Sans cela vous n'eussiez pas fait l'affaire ? dit Michel.

—Je ne sais pas... Mais je t'aurais pris le triple de la même somme.

—Cependant, vous avez pris une assez jolie précaution, observa Michel, décidé à se défendre.

—Oui et non.

—Plait-il ?

—Dame ! écoute-donc : je sais bien qu'avec le papier que tu m'as signé et qui peut te servir de passe-port pour les galères, je te ferai toujours payer... si tu as de l'argent.

—Ca, c'est bien sûr.

—Mais si tu n'en as pas ?

—Oh ! j'en aurai...

—Oui, si Laurent ne fait pas le méchant, et s'il continue à être prouvé que tu es bien le fils de la mère. Dans le cas contraire, tu es flambé, et je perds mon argent. Par conséquent, mon bonhomme...

M. Jouval s'arrêta, comme s'il eût voulu reprendre haleine.

—Eh bien ? fit Michel.

—Par conséquent, reprit M. Jouval, mets-toi bien ceci dans l'idée, que j'ai tout intérêt à ce que tu ne perdes pas la partie.

—Je suis bien forcé de le croire, fit Michel.

—Ceci étant convenu, poursuivait l'usurier, tu n'es plus un client ordinaire, un débiteur ; tu deviens mon protégé, mon ami, mon fils, et si je me mets dans ton jeu, il faut que je connaisse toutes tes cartes.

Michel s'inclina.

—Faut tout me dire, poursuivait M. Jouval. Comment avez-vous su que Laurent arrivait ?

—Par une lettre que j'ai trouvée au bureau de Jargeau.

—Bon ! et c'est toi qui es allé à sa rencontre ?

—Non, je lui ai laissé la carriole et je m'en suis revenu à pied.

—Après ?

Michel raconta l'arrivée de Laurent au moulin, la joie de mame Suzon et du Grillon, et les événements que nous connaissons déjà, à l'exception d'un seul, l'attaque nocturne du père Brûlart.

—Mais, dit M. Jouval, il faut avouer que tu es bien simple, mon garçon.

—Moi ? fit Michel.

—Sans doute. Tu vas à Jargeau, tu sais l'heure exacte de l'arrivée de Laurent, il t'est facile d'aller attendre ton homme dans quelque chemin creux... et...

Michel eut un accès de colère.

—Ah ! dit-il, je n'aurais jamais cru ça du père Brûlart... c'est un maladroït...

—Ah ! ah ! et comment cela ?

—Il a tiré dessus et il l'a manqué.

M. Jouval se prit à sourire

—Tu vois bien, mon garçon, que tu

n'as pas pour deux sous de confiance en moi, puisque tu me cachais cela...

—C'est vrai, j'ai eu tort, balbutia Michel.

—Si je n'avais pas quatre-vingt mille francs à l'air, ça me serait égal... mais...

—Monsieur Jouval, dit Michel, je vois bien que je n'ai plus d'autre ressource que de me fier complètement à vous.

—Alors tu me diras tout ?

—Tout absolument.

—Tu ne me cacheras plus rien ?

—Rien du tout.

Et cette fois Michel fut fidèle à ce programme ; il raconta depuis "a" jusqu'à "z" ce qui s'était passé au moulin, les terreurs, les angoisses, et ce calme de Laurent qui l'effrayait... et cet étonnement qu'il avait si bien joué quand le valet de ferme lui avait montré le trou de la balle

M. Jouval écoutait attentivement.

A mesure que Michel parlait, quelques plis se formaient sur son front.

—Mon garçon, dit-il enfin, ton affaire est plus malade que je ne pensais.

—Ah ! dit Michel d'une voix étranglée.

—Cependant je ne veux pas perdre mon argent, et de mauvaise qu'elle est, il faut que je rende ton affaire bonne.

—Vous le pourriez ?

—Je ne sais pas... Mais enfin tout n'est pas désespéré encore. Seulement, si tu ne m'avais pas avec toi, je ne te donnerais pas huit jours à rester au moulin.

—Vraiment ?

—Tu en serais chassé à coups de trique par les valets de ferme eux-mêmes.

Michel parlait d'une voix étranglée.

—Mais que faut-il donc faire ? murmura-t-il.

—Si nous tombons d'accord, tu verras.

—Ah ! oui, dit Michel, nous avons de nouveaux accords à faire ?

—Un peu, mon neveu.

—Parlez...

—Oh ! pas ici... chez moi...

—Cependant, vous disiez que nous étions bien ici.

—Pour causer, oui, mais pour écrire...

—Il faudra donc que j'écrive ?

—Dame ! si tu veux de l'argent.

—C'est juste, dit Michel, qui eut froid dans le dos.

M. Jouval se leva.

—Viens par ici, dit-il : j'ai laissé mon bateau dans les ajoncs. Nous traverserons la Loire, au lieu d'aller gagner le pont : c'est beaucoup plus court.

Et M. Jouval se dirigea vers un massif d'oseraies, au milieu duquel il avait tiré sur le sable un de ces bateaux dont se servent les mariniers de la Loire et qu'on manoeuvre avec une perche quand les eaux du fleuve sont basses.

XLII

Aidé de Michel, M. Jouval remit sa barque à flot, et tous deux sautèrent dedans.

—Tu es plus jeune que moi, dit l'usurier ; prends la perche, mon garçon.

Michel ne se le fit pas répéter, et il se mit à conduire le bateau.

La Loire était basse, et il n'y avait qu'un courant très faible contre lequel il était facile de lutter.

En moins de vingt minutes, M. Jouval et Michel eurent traversé le fleuve, vis-à-vis de Saint-Florentin, et ils abordèrent au petit quai d'embarquement qui sert de port au bois et au charbon.

De là, une ruelle étroite, terminée

par un escalier, montait jusqu'à la grande rue, dans laquelle, on s'en souvient, M. Jouval habitait.

Il prit Michel par le bras, lorsque celui-ci eut amarré le bateau, et tous deux grimpèrent par cette ruelle.

Quelques minutes après, Michel était de nouveau tête à tête avec M. Jouval dans cette pièce du rez-de-chaussée couverte d'un papier vert et que l'usurier appelait pompeusement son cabinet.

—Maintenant, lui dit alors ce dernier après avoir fermé la porte et s'être assuré que personne ne les écoutait et ne pouvait les entendre, maintenant, reprenons notre conversation.

—Je vous écoute, dit Michel.

—Vois-tu, mon garçon, reprit M. Jouval qui croisa ses jambes et se renversa à demi dans son fauteuil, pour dire la vérité vraie, tu es dans de mauvais draps.

—Ca, c'est vrai, soupira Michel.

—Et mon argent aussi, ajouta l'usurier.

Michel ne répondit rien.

—Il faut pourtant que je te sauve, si je veux sauver mon argent.

Michel regarda M. Jouval.

—Mais pour sauver les gens, pour suivre celui-ci, il faut qu'ils s'y prêtent.

—Que voulez-vous dire ?

—A présent que tu m'as tout raconté, je puis t'établir ton bilan en dix paroles. Laurent n'a rien dit en te voyant installé à sa place, mauvais signe !

—Vous croyez ?

—J'aurais préféré qu'il criât très fort.

—Ah !

—Il n'a pas soufflé moi, non plus des deux coups de fusil tirés sur lui, car tu penses bien qu'il a entendu siffler les balles.

—Oh ! c'est certain...

—Donc, mauvais signe encore. Laurent sait que tu es un coquin, et il en cherche la preuve ; quand il l'aura ton affaire sera bientôt faite.

—Mais... cette preuve... où la trouvera-t-il ?

—La Pitache la lui donnera.

—Mais, monsieur, observa Michel, je vous ai dit que la Pitache consentait à se taire.

—Si tu lui donnes mille écus.

—Naturellement.

—Et pour cela il faut que nous parvenions à nous entendre.

Michel ne répondit pas. Il se sentait à la discrétion absolue de M. Jouval.

—Laisse-moi donc continuer, fit celui-ci. Supposons un moment que la Pitache parle et que la justice se mêle de tes affaires, tu vas tout droit à Cayenne.

Michel frissonna.

—Maintenant, souviens-toi qu'il y a au tu étais un pauvre malheureux, marchant pieds nus et n'ayant pas un pouce de terre.

—Bon, dit Michel ; après ?

—Quand le feu prend, vois-tu. on fait sa part.

—Et... cette part...

—Ah ! dame ! on lui donne tout ce qu'il demande... Et le feu, en ce moment, c'est moi.

—Et que demandez-vous ?

—Douze mille francs pour trois mille que je vais te prêter.

—Bon sens de Dieu ! exclama Michel, si vous faites souvent des affaires comme ça, vous devez être riche.

—Je suis à mon aise, répondit tranquillement M. Jouval. En outre de douze mille francs, c'est-à-dire de la reconnaissance que tu me feras de

cette somme, je veux un petit écrit, comme l'autre, tu sais ?

Les cheveux de Michel se hérissèrent.

Mais M. Jouval ne parut même pas se préoccuper de cet effroi subit.

Il en arriva tout de suite à l'argument décisif, c'est-à-dire qu'il ouvrit son secrétaire.

Jamais il n'avait manqué son effet.

Du moment où le malheureux que la nécessité poussait chez lui apercevait les sacs d'or et d'argent rangés en éventail au bord du secrétaire, il était perdu.

En même temps, M. Jouval posa une feuille de papier timbré devant Michel et lui tendit une plume.

—Fais-moi ta petite reconnaissance, dit-il.

—De douze mille francs ?

—Oui.

—C'est cher.

—C'est à prendre ou à laisser.

Michel écrivit et signa. Puis, tendant le papier, il dit à M. Jouval :

—Voyons l'argent, maintenant.

—Oh ! pas encore, dit M. Jouval : il me faut maintenant le petit écrit en question.

—Mais puisque vous en avez déjà un, dans lequel je vous dis que je ne suis pas le fils de mame Suzon, et que tout ça était un coup monté, que vous faut-il de plus ? dit Michel.

—Avec l'écrit dont tu parles, je ne puis que t'envoyer à Cayenne, dit froidement l'usurier.

—Que voulez-vous donc de plus ?

—Je veux pouvoir te faire couper le cou, si je perds mon argent, dit froidement M. Jouval, qui eut en ce moment un sourire féroce. Et puis, ajouta-t-il, ce n'est pas la peine de perdre du temps. Si tu ne veux pas,

Pour les chutes des cheveux,
Migraine, Névralgie faciale,
d'employer que la

Lotion de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

déchire ta reconnaissance et ne parlons plus de rien.

—Mais que voulez-vous donc que j'écrive ?

—Je vais te dicter.

—Eh bien, soit, dit Michel en prenant la plume.

M. Jouval dicta :

“Mon cher monsieur Jouval.

“Il faut que vous me veniez en aide. Je suis perdu. Cette nuit, le vrai fils du moulin est arrivé, et il n'a pas l'air de vouloir céder sa place. J'avais pourtant bien pris mes précautions. J'avais aposté le père Brûlart sur la route de Jargeau, et quand Laurent a passé, il a fait ce qui était convenu, c'est-à-dire qu'il a tiré sur lui comme sur un lapin, mais il l'a manqué...”

Michel s'arrêta, frémissant.

—Oh ! dit-il, jamais je n'écrirai cela !

—Comme tu voudras.

Et M. Jouval fit mine de refermer son secrétaire.

Michel eut un geste de rage.

—Ah ! vous me tenez, dit-il.

—Alors, écris, imbécile.

Michel poussa encore un gros soupir.

Il saisit d'une main tremblante cette lettre qui pouvait être son arrêt de mort.

Quand il l'eut signée, M. Jouval la prit et la serra dans un des tiroirs du secrétaire.

Après quoi, il prit trois rouleaux d'or et les tendit à Michel en disant :

—Ca te chargera moins que des écus.

Michel était pâle comme un mort.

—Ah ça, dit M. Jouval, es-tu bête d'avoir de ces peurs-là ! tu penses bien que j'aime mieux sauver mon argent que de te faire couper le cou.

Et maintenant, je vais t'aider de mes lumières, et si tu suis mes conseils, tout ira bien.

—Ah ! fit Michel d'une voix étranglée.

—Tu auras le moulin, et je rentrerai dans mon argent.

—Mais... Laurent ?

—Laurent redeviendra ton meilleur ami.

—Qu'est-ce que vous ferez donc pour tout cela ?

—La part du feu.

—Encore !

—Toujours.

—Mais il me semble que je l'ai joliment faite déjà.

—Oh ! dit M. Jouval, ce n'est plus moi, le feu : c'est Laurent, à présent.

—Qu'est-ce qu'il faut donc que je lui donne, à celui-là ?

—Ecoute-moi, dit M. Jouval, et tu vas voir si je suis malin.

Michel avait de grosses gouttes de sueur au front et regrettait en ce moment le temps où il courait les bois et vivait en vagabond.

—Allez ! marchez ! dit-il tristement, je vous écoute...

NLIII

M. Jouval prit un ton quelque peu sentencieux et continua :

—On ne se couche pas toujours comme on a fait son lit, quoi qu'en dise le proverbe. Tu en es un exemple, mon gargon.

—Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demanda Michel.

—Suis bien mon raisonnement. Tu avais fait ton lit, et voilà que tu ne vas pas t'y coucher seul.

Michel ne comprenait guère le langage métaphorique. M. Jouval reprit :

—Le jour où la belle idée de te faire passer pour le vrai fils de manie Su-

zon est venue à tes parents, ils avaient fait un calcul dont la base était mauvaise. Ils s'étaient dit : "Laurent est à la guerre, Laurent ne reviendra pas."

—Ca, c'est vrai, dit naïvement Michel.

—Toi-même, quand tu es entré au moulin, tu as cru la partie tout à fait gagnée. On disait que Laurent était mort ; et mame Suzon, tout en pleurant, était ravie de retrouver un fils.

—Dame ! fit Michel, ça se comprend.

—Or, reprit M. Jouval, il y avait au moulin une jolie fille qui était la fiancée de Laurent.

A ces mots, M. Jouval vit pâlir Michel.

—Cette jeune fille, le Grillon, comme on l'appelle, était depuis longtemps l'objet de tes convoitises. Quand tu as eu pris pour toi le lit de Laurent, tu t'es dit : "Pourquoi donc ne prendrais-je pas la fille aussi ?"

Michel ne répondit pas.

—Mais, continua cet impitoyable observateur du cœur humain qu'on appelait M. Jouval, voici que Laurent revient. Tu lui a pris son nom et son héritage, il a bien le droit de réclamer sa fiancée.

—Mais où voulez-vous donc en venir ? fit Michel avec un geste de colère et d'impatience.

—C'est qu'il faut que tu ne penses plus au Grillon.

—Ah !

—Que tu dises à Laurent dès ce soir que tu as l'intention de partager la fortune avec lui.

—Vous êtes fou ! murmura Michel d'une voix étranglée.

—Je fais la part du feu, voilà tout.

—La moitié ! exclama Michel, il faut que je donne la moitié !

—Voilà bien les hommes, dit M. Jouval en haussant les épaules. Il y a un an, tu n'avais ni sou ni maille :

maintenant que tu as près de cent cinquante mille francs à revenir, tu te crois dépouillé parce que je te donne le seul moyen convenable de te tirer d'affaire.

Une légère écume bordait les lèvres de Michel.

—Continuez, continuez, dit-il.

—Ton bien se compose du moulin et de deux fermes. Laurent est généreux ; ce n'est pas une canaille comme toi et moi, c'est un imbécile d'honnête homme que nous ferons pleurer d'attendrissement, si nous jouons bien notre jeu.

—Ah ! dit Michel dont la voix sifflait comme le piston d'une locomotive de chemin de fer.

M. Jouval poursuivit :

—Tu offres à Laurent de choisir, ou du moulin ou des deux fermes.

—Bon !

—Laurent te saute au cou et se met à pleurer.

—Et il choisit les fermes ! ricana Michel.

—Non, il les refuse.

—J'aime mieux ça.

—Ce n'est qu'à force d'instances que tu parviens à lui en faire accepter une, et probablement la plus petite.

—Alors, vous croyez que Laurent est bien convaincu que c'est bien moi qui suis le vrai fils ?

—S'il ne l'est pas, l'opinion publique l'est pour lui.

—Ah !

—Il ne faut pas toujours se ranger à l'opinion publique. D'ailleurs, Laurent doit être amoureux.

—Ah ! dit Michel avec un geste de rage.

—Eh bien, mon garçon, reprit Jouval, maintenant je suis fixé, tu es un imbécile, et tu obéis à tes passions, au lieu d'écouter ta raison. Tu n'es peut-être pas amoureux du Grillon...

—Oh ! mais si...

—Et cet amour te perdra. Si tu n'as

pas la force de renoncer à la fiancée de Laurent, tu feras des bêtises et tu es perdu par avance.

M. Jouval parlait d'un ton paternel.

—Écoute donc, fit-il encore, voyons les choses au pire.

—Comment cela ?

—Laurent ne croit pas un mot de l'histoire de substitution d'enfant.

—J'en ai peur.

—Le Grillon non plus.

—C'est encore possible.

—Mais mame Suzon, à qui on a donné de bonnes preuves, tout en te préférant Laurent, se croit obligée d'être honnête, et persuadée qu'elle est que tu es son fils...

—Mais qui sait si elle le croit, elle aussi ?

—Si elle ne le croyait pas, elle t'aurait mis à la porte hier soir, en voyant arriver Laurent.

—Continuez, dit enfin Michel.

—Je mets donc les choses au pire. Laurent ne se résigne pas, le Grillon non plus. Mais tu les mets à même de se marier. Une noce vaut mieux qu'un procès. Ils s'épousent, ils ont beaucoup d'enfants. Quand il y aura un an que les choses iront ainsi, personne ne songera à te croire un imposteur.

—Vous avez peut-être raison, murmura Michel en baissant la tête, mais...

—Mais tu es amoureux du Grillon.

Michel ne répondit pas.

—Mais tu es jaloux.

Un éclair de haine jaillit des yeux de Michel.

Alors, M. Jouval lui posa la main sur l'épaule.

—Écoute-moi bien pour la dernière fois, dit-il. C'est toujours une femme qui perd le monde. Si tu as le courage de jouer le jeu que je t'ai dit, de laisser Laurent et le Grillon se marier, ton affaire est faite : tu auras les deux tiers du bien, tu passeras pour le plus honnête homme du mon-

de ; on dira de toi que tu es juste et généreux, et tu seras adjoint au maire de Férolles quand tu voudras.

—Et si je ne fais rien de ce que vous dites ?

—Laurent travaillera contre toi ; il trouvera des gens qui auront la même idée que lui, sans compter le Grillon, qui doit t'exécuter.

—C'est pour cela que je l'aime ! murmura Michel d'une voix sourde.

—Un beau matin, la vérité se découvrira...

—Eh bien, soit, on me chassera... mais je ne verrai pas Laurent heureux.

—Tu te trompes, on ne te chassera pas.

—Que fera-t-on ?

—On te fera emmener par les gendarmes.

Michel tressaillit.

—On te mettra en prison, et ton affaire s'instruira.

—Il n'y a pas de preuves.

M. Jouval eut un sourire féroce.

—Tu te trompes, dit-il, et tes deux lettres ? Tu penses bien que si je perds mon argent, il me faudra une revanche.

Michel frissonna.

—Et je te ferai couper le cou, aussi vrai que nous sommes ici tous les deux, à causer comme de bons amis.

Cette fois, l'épouvante s'empara de Michel.

—Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-il.

Il ramassa les trois rouleaux d'or qui étaient encore sur la table et les mit dans sa poche.

Puis il se leva et reprit son carnier et son fusil.

—Tu ten vas ? dit M. Jouval.

—Oui.

—Eh bien' songe à mes conseils : si tu les suis, tu t'en trouveras bien.

—Oui, fit Michel d'une voix étranglée.

Et comme il franchissait le seuil de la porte, M. Jouval lui dit encore :

—Tu sais que j'ai toujours un bon avis à ton service ; par conséquent, viens me voir quelquefois.

—Oui, monsieur.

Michel sortit.

Comme il quittait la maison de M. Jouval, un cabriolet s'arrêtait devant la porte. C'était le tapécu de maître Loiseau, cet huissier légendaire que M. Jouval faisait travailler d'arrache-pied d'un bout de l'année à l'autre.

XLIV

M. Jouval, entendant une voiture s'arrêter à sa porte, avait mis le nez à la fenêtre.

Par extraordinaire, il n'avait aucune affaire avec maître Loiseau en ce moment, et cette visite l'étonnait un peu.

Le dernier client poursuivi avait été exécuté par l'honnête huissier, et à moins qu'il ne vint chercher de nouvelle besogne, on ne pouvait se demander ce qu'il venait faire.

Nous l'avons dit, en ce moment Michel sortait de chez l'usurier. Maître Loiseau le regarda avec une certaine curiosité, puis, levant le nez, il vit M. Jouval à la fenêtre.

—Bonjour, M. Jouval, dit-il.

—Bonjour, compère, répondit M. Jouval.

Le petit bonhomme qui servait de factotum dans la maison était accouru et s'empressait d'ouvrir les deux battants de la porte charrière en disant :

—Faut-il mettre votre jument à l'écurie, monsieur Loiseau ?

—Certainement, petit drôle, répondit l'huissier, qui sauta en bas de sa voiture.

Puis il se dirigea vers l'escalier, à moitié duquel il rencontra M. Jouval.

—Hé ! dit celui-ci, quel bon vent vous amène, compère ?

—Je viens d'Orléans.

—Ah !

—Ma jument m'en peut plus, et je viens vous demander à souper, dit maître Loiseau.

—Eh ! petit, fit l'usurier en s'adressant au gamin qui détela le cheval de maître Loiseau, tu diras à madame Jouval que M. Loiseau soupe ici.

—Oui, monsieur, répondit le gamin.

M. Jouval emmena Loiseau dans son cabinet.

Puis, quand l'huissier fut assis, il cligna de l'oeil et dit :

—Je gage qu'il y a quelque chose de nouveau.

—Peut-être bien, dit maître Loiseau d'un ton mystérieux.

—Vous venez d'Orléans ?

—Oui.

—Sans vous arrêter ?

—J'ai déjeuné à Jargeau, où j'avais une saisie à faire.

—Compère, dit M. Jouval, de Jargeau ici il n'y a que deux petites lieues.

—C'est à peu près ça.

—Pour faire une saisie et déjeuner, il faut au moins deux heures...

—Et même trois.

—Ce qui fait que votre jument n'est pas aussi lasse que vous le dites, et que ce n'est pas pour la faire reposer que vous arrêtez ici.

—D'abord, répondit Loiseau, peu soucieux de se justifier, je voulais savoir si vous n'aviez rien à faire.

—Rien pour le moment. Tous mes gens ont payé ou sont en règle.

—Vous n'avez plus d'argent engagé ?

—Si, mais il n'est pas échu.

Cure des maladies de la
Peau et du Sang les
plus graves par le

Bain de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

Loiseau cligna de l'oeil à son tour.

—Ca ne fait rien, dit-il, je vais vous conter ce que j'ai entendu dire à Jarreau.

M. Jouval tressaillit.

—Une drôle de chose, allez ! continua l'huissier.

—Voyons ! dit M. Jouval, qui avait repris son visage impassible.

—Est-ce que vous connaissez des gens à Férolles-les-Prés ? reprit M. Loiseau.

—Pardi ! fit M. Jouval. Férolles n'est pas si loin, puisqu'on le voit d'ici, au pied du coteau de Sologne, de l'autre côté de la Loire.

—Alors, vous avez entendu parler de la meunière de Brin-d'Amour ?

—Certainement, dit M. Jouval, qui ne sourcilla pas. Il paraît que son fils est mort à l'armée, ou plutôt que celui qui est mort n'était pas son fils... Enfin, il y a là un tas d'histoires auxquelles on ne comprend rien.

—Vraiment ? fit Loiseau avec un sourire.

—On m'a parlé de ça ; mais comme je ne m'occupe que de mes affaires, je n'y ai jamais fait grande attention.

—Eh bien, moi, dit Loiseau, je sais la chose sur le bout du doigt.

—Vraiment ?

—Le fils de la meunière est parti à l'armée pour son frère de lait, un assez mauvais sujet.

—Bon !

—Quand il a été parti, le père et la mère nourriciers ont monté un joli coup. La femme, en mourant, a dit que son fils n'était pas son fils, et que son vrai fils était le soldat, tandis que l'autre, c'était le fils de la meunière.

—Et la meunière l'a cru ?

—Non-seulement la meunière, mais tout le monde à Férolles, et voici cinq ou six mois que le garnement s'est installé au moulin et que mame

Suzon l'appelle mon fils gros comme le bras.

—Oui, dit M. Jouval, j'ai entendu parler de ça.

—Mais voilà que la chose se complique, dit Loiseau.

—Comment cela ?

—Le soldat n'est pas mort.

—Bah !

—Il est même revenu la nuit dernière, et tout le monde en jase à Jarreau et à Férolles. C'est le garçon d'écurie du "Lion d'argent" qui l'a conduit au moulin, en pleine nuit.

—Ce qui fait, dit flegmatiquement, M. Jouval, que la meunière a maintenant deux fils au lieu d'un.

—Oh ! s'il n'y avait que ça !

—Qu'est-ce encore ?

—Il paraît que, pendant la route de Jarreau au moulin, on a tiré deux coups de fusil sur la carriole dans laquelle était Laurent Tiercelin.

—Le soldat ?

—Oui, et qu'une balle a même percé la capote. Le garçon d'écurie a fait des manières avant de me raconter cela ; mais, à la fin, il n'a pu tenir sa langue.

—Et puis ? fit M. Jouval, dont la physionomie commençait à trahir une certaine inquiétude.

—Encore une chose bizarre, poursuivit Loiseau : le père nourricier, un assez mauvais drôle, a pris la voiture de Jarreau à Orléans ce matin, et son carnier avait l'air si lourd qu'on a pensé qu'il était plein d'écus.

—Il est donc riche, cet homme ?

—Il n'avait pas le sou il y a huit jours.

—Alors...

—Compère, dit l'huissier, les gens de loi comme moi, ça voit plus clair que les autres.

—Ah !

—Je m'imagine que le père Brûlart, c'est son nom, m'a pas fait croire à la meunière que son vrai fils s'appelait

Michel sans avoir tiré un petit profit net de ce mensonge ; Michel lui a donné de l'argent.

—C'est encore possible, dit M. Jouval, qui avait retrouvé son impassibilité.

Loiseau continua :

—Ce qui est extraordinaire, c'est que le père Brûlart, qui avait manifesté une grande joie en apprenant que le soldat qui était censément son fils n'était pas mort ait filé juste quand celui-ci arrivait.

—C'est extraordinaire, en effet.

—A première vue, oui. Mais quand on réfléchit, ça se comprend.

—En vérité ! fit naïvement M. Jouval.

—Sans doute, c'est lui qui a tiré sur la carriole.

—Ah ! ah !

—Et comme il a manqué son cou, il a nié, emportant l'argent.

—Compère, dit froidement M. Jouval, tout ce que vous dites là est assez juste ; cependant...

—Cependant quoi ? fit Loiseau.

—Où donc le garnement que la meunière prend pour son fils aurait-il trouvé de l'argent sans se compromettre ?

—Voilà ce que je me suis demandé tout le long du chemin, depuis Jarreau jusqu'ici.

—Eh bien ?

—Et maintenant je ne me le demande plus ; je le sais.

M. Jouval tressaillit de nouveau.

—Compère, dit maître Loiseau en souriant, un jeune homme sortait de chez vous quand je suis arrivé.

—C'est possible dit l'usurier.

—Et comme ce jeune homme n'est autre que Michel Brûlart, dit Tierce-lin, vous pensez bien que je ne vous demande plus qui lui a prêté de l'argent.

Ce fut un coup de théâtre, et M. Jouval devint très pâle.

—Compère, dit alors Loiseau, entre gens comme nous, c'est à la vie et à la mort ; par conséquent, vous n'avez rien à craindre de moi. Mais j'ai bien peur que votre argent ne soit flambé.

—Peuh ! dit Jouval, j'ai pris mes précautions.

—Vrai ?

—Michel me payera, ou je le ferai guillotiner.

—C'est égal, dit Loiseau, je vous croyais plus raisonnable, et j'ai dans l'idée que je serai obligé de jouer votre jeu et de vous donner un coup de main, pour que vous ne perdiez pas la partie.

—Ce ne sera pas de refus, répondit M. Jouval.

En ce moment le gamin ouvrit la porte et dit :

—Madame Jouval fait dire à ces messieurs que la soupe est sur la table.

—Allons dîner, dit M. Jouval, nous causerons de tout cela après.

Et il prit par le bras son compère Loiseau, l'huissier le plus terrible de France et de Navarre.

XLV

Cependant Michel s'en était retourné à Férolles.

L'argent est le cordial par excellence ; il reconforte les cœurs les plus faibles et les plus abattus.

Michel avait dans sa poche les trois rouleaux d'or, cela lui donnait du courage.

Quand un homme retrouve sa présence d'esprit, il aime à jeter un regard rétrospectif sur les événements qui lui ont fait perdre la tête un moment.

Michel, tout en descendant vers la

Le Baume Rhumal guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

Loire, se mit donc à analyser tout ce qui lui était arrivé depuis vingt-quatre heures, à commencer par l'arrivée de Laurent et à finir par son entretien avec M. Jouval.

Evidemment la situation n'était pas des plus riantes.

Le calme et le silence de Laurent, les air moqueurs du Grillon n'étaient pas rassurants.

En outre, la disparition du père Brûlart ferait à coup sûr très-mauvais effet, et on ne manquerait pas d'en jaser dans le pays.

Mais la Pitache se tairait et elle seule pouvait donner la preuve que Michel était bien le fils du père Brûlart et non celui de mame Suzon.

Restait M. Jouval.

M. Jouval avait bien maintenant dans les mains cinq lignes de l'écriture de Michel qui pouvaient l'envoyer à l'échafaud, et lorsqu'il y songea en chemin, le garnement se sentit venir la chair de poule.

Mais, nous l'avons dit, il avait retrouvé son sang-froid, et il eut bientôt fait ce raisonnement, qui était de la plus limpide logique :

— M. Jouval a tout intérêt à sauver son argent, et il n'en a aucun à me faire couper le cou. En outre, le jour où il me ferait pincer, il se dénoncerait quasiment comme mon complice. S'il m'a fait écrire cela, c'est uniquement pour me faire peur.

Et Michel sortit de Saint-Florentin et se mit à suivre le bord de la Loire pour aller gagner le pont de Jargeau.

Il était tard, le soleil venait de disparaître, laissant un reflet rouge dans le ciel et sur les flots jaunes du fleuve. Le clocher de Jargeau et celui de Saint-Denis se détachaient en noir sur le ciel d'un gris clair, et un silence profond régnait dans la campagne.

La Loire elle-même coulait sans bruit, comme chemine un voleur, se

réservant de rompre ses digues au premier jour, ou plutôt à la prochaine fonte des neiges, de renverser les ponts et de se répandre, torrent bruyant et dévastateur, dans les plaines fertiles qu'elle traverse.

Michel, grâce aux dernières clartés du crépuscule, apercevait dans l'éloignement, au delà de Jargeau et un peu sur la gauche, ce massif d'arbres qui entourait le moulin de Brind'Amour et en dissimulait les blanches murailles.

— On doit tout de même trouver drôle au moulin, se dit-il en allongeant le pas, que j'aie filé dès le matin et qu'on ne m'ait plus revu.

Bah ! d'ici que je sois arrivé, j'aurai bien trouvé une bonne raison à leur donner.

Et, tout en marchant, Michel glissait parfois la main dans sa poche et palpaît les trois rouleaux d'or, comme si ce contact lui eût fait un bien inini.

— Quel dommage, murmura-t-il, que j'aie rencontré la Pitache ce matin, avant d'aller voir M. Jouval ! J'aurais sauvé mille francs.

En effet, le matin encore, la Pitache ne réclamait que son dû.

C'était Michel qui, épouvanté de ses menaces, lui avait promis mille francs de plus si elle se taisait deux jours encore.

Et comme le désir de réparer une faute suit le regret de l'avoir commise, Michel se mit à songer aux moyens de ne pas lâcher ce troisième rouleau d'or.

Nous l'avons dit, la nuit arrivait à grands pas. Néanmoins, on y voyait assez clair encore pour distinguer les objets d'une rive à l'autre du fleuve.

Michel était sur la rive droite.

Il apercevait, sur la rive gauche, courant au milieu des prés, le chemin qui descendait de Fêrolles à Jargeau.

Dans ce chemin, un être humain marchait d'un pas assez rapide.

—Était-ce un homme ou une femme ?

Michel ne put le savoir tout d'abord.

Mais, comme le chemin se rapprochait insensiblement du bord de la Loire, il finit par être convaincu que c'était une femme et que cette femme le regardait.

Il s'arrêta un moment ; la femme s'arrêta.

Puis il se remit à marcher lentement, elle l'imita ; puis il doubla le pas et elle allongea le sien.

Alors Michel la reconnut.

C'était la Pitache.

Evidemment, la Pitache le reconnaissait pareillement.

Le matin, il eût peut-être pris la fuite ; mais, à présent, il éprouva un mouvement de joie.

Et il se mit à marcher de plus vite en plus vite.

Il allait à Jargeau, et la Pitache aussi ; mais, par l'unique raison qu'ils ne pouvaient faire autrement l'un et l'autre, il passa la Loire ailleurs que sur le pont.

Certainement, la Pitache allait à sa rencontre.

Michel en eût-il douté d'abord qu'il eût été bientôt convaincu.

En effet, la Pitache, un quart d'heure plus tard, quitta la route de Féroilles qui arrive dans le bas de Jargeau, traversa une bande de prairie et vint prendre le chemin de halage, de façon à attendre Michel à l'autre bout du pont.

Dix minutes après, Michel atteignait la tête du pont, du côté de Saint-Denis-de-l'Hôtel, et il marchait d'autant plus gaillardement qu'il croyait avoir trouvé le moyen de réduire les trois mille francs à deux.

Quand il fut au bout du pont, il trouva la Pitache mélancoliquement appuyée sur le parapet.

—Bonjour, Michel, dit-elle.

—Vous pourriez dire bonsoir, maman Pitache.

—Ca, c'est vrai tout de même, mon gargon, il est quasiment nuit.

—Qu'est-ce que vous venez donc faire à Jargeau si tard que ça, la mère ?

—Dame ! je suis par les chemins à toute heure, tu sais bien.

—Oui, mais vous m'aviez vu, n'est-ce pas ?

—C'est bien possible.

—Et vous vouliez jaser un brin avec moi ?

—Peut-être bien.

—Je vous dirais bien d'entrer avec moi dans un bouchon, continua Michel, mais il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

—C'est aussi mon idée, dit la Pitache.

—Tenez, prenons le chemin de halage.

—J'allais te le proposer.

—Bon ! fit Michel.

Il n'y avait guère que le gardien du pont préposé au péage qui les avait aperçus.

Mais cet homme était tout nouveau dans le pays, et il ne les connaissait pas.

Michel entraîna donc la Pitache sur le chemin de halage, et ils se prirent à marcher côte à côte silencieusement, comme s'ils eussent voulu attendre d'être en plein air et loin du pays pour ouvrir la bouche.

Enfin, à un quart de lieue de Jargeau, Michel jeta un regard autour de lui.

La nuit était venue, la campagne était silencieuse, le chemin de halage discret.

—Voyons, maman, dit Michel, qu'est-ce qu'il y a ?

—Tu viens de Saint-Florentin ?

—Oui.

—Je t'ai vu partir, mon garçon. J'étais dans les champs, ce matin.

—Ah !

—Quand je t'ai vu t'en aller du côté de la Mulotière...

—Ah ! vous m'avez vu ! fit Michel.

—Je t'ai vu encore assis sur un tronc d'arbre avec M. Jouval ; c'est un brave homme, M. Jouval.

—Vraiment ? dit Michel avec calme.

—Et serviable.

—Vous croyez ?

—A preuve que tu t'es certainement adressé à lui.

—Peut-être bien.

—Et que tu es monté dans son bateau et que vous êtes allés à Saint-Florentin ensemble.

—C'est la pure vérité.

—Et je gage, ajouta la Pitache, qu'il t'a prêté les trois mille francs que tu m'as promis.

—Vous vous trompez, dit froidement Michel.

La Pitache fit un pas en arrière.

—Vous vous trompez, répéta Michel avec calme. Il ne m'a prêté que deux mille francs.

La Pitache dardait sur Michel ses petits yeux flamboyants :

—Tu mens ! dit-elle.

NLVI

A son tour, ce fut Michel qui recula.

—Tu mens, répéta la Pitache.

Elle avait dans le geste, le regard et l'accent quelque chose d'âpre et de sauvage qui impressionna vivement Michel.

—Et qué vous dit que je mens ? s'écria-t-il enfin.

—Je le sais.

—Qui vous l'a dit ?

—Je suis sorcière, tu le sais bien.

Michel haussa les épaules.

—Vous vous gaussez de moi, fit-il : ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ça, la mère : à preuve que vous aviez

annoncé que Laurent était mort, vous l'aviez lu dans les astres, disiez-vous.

Ce reproche, qui n'était que trop fondé, toucha la Pitache au cœur et lui fit perdre quelque peu cette assurance indignée qu'elle avait montrée tout d'abord.

—C'est égal, dit-elle, je suis sûre que tu as touché plus de deux mille francs chez M. Jouval.

—C'est possible, dit Michel, dont l'audace reparut à mesure que la Pitache devint timide, mais ça ne vous regarde pas.

—Et pourquoi donc ça ?

—Parce que je ne suis pas obligé de vous dire mes affaires.

—Mais il faut que tu me donnes de l'argent !

—Oui, mais pas aujourd'hui.

—Plaît-il ?

—Nous sommes convenus dans trois jours, pas avant.

Cette fois, Michel avait raison, il paraissait tellement dans son droit que la Pitache demeura tout interloquée.

—Voilà, maman, dit Michel d'un ton railleur ; quand on veut trop avoir, on n'a rien. Je vous dis que M. Jouval ne m'a donné que deux mille francs, vous ne voulez pas me croire.

—Non.

—Je vous les offre, les voulez-vous ?

Et Michel, qui s'était remis en chemin et que la Pitache suivait, tira de sa poche les deux rouleaux d'or et lui dit :

—Tâtez-moi ça, c'est-y de l'or ?

La vieille avança ses doigts crochus et palpa les deux rouleaux.

—Oh ! c'est bien des jaunets, fit-elle.

—Voyons, reprit Michel, vous portez tout ce que vous avez sur vous : par conséquent, vous devez avoir mon billet ; rendez-le-moi et prenez ces deux mille francs.

—Non, non, dit la Pitache. Ce qui

est convenu est convenu. Je veux mes trois mille francs.

—Alors, dans trois jours, répondit Michel.

—Prends garde ! d'ici trois jours...

—Eh bien ?

—J'aurai peut-être parlé...

Michel eut une exclamation de colère.

—Ah ! vous me trahiriez donc ? fit-il.

—Puisque tu ne veux pas me donner ce qui est convenu.

Michel eut un accès de rage froide.

Il regarda autour de lui.

La campagne était silencieuse et déserte.

Pas un piéton sur le chemin de halage, pas une barque sur le fleuve.

En cet endroit, la Loire est un peu encaissée et vient battre une énorme et longue digue qui ne résiste pas toujours dans les grandes inondations.

Le chemin de halage est, sur la digue même, sans parapet ni garde-fou, et le courant est si rapide qu'un bon nageur hésiterait à s'y jeter à l'eau.

Une pensée sinistre traversa le cerveau de Michel.

—Mère Pitache, dit-il, voyons, soyez raisonnable. Rendez-moi mon billet et prenez les deux mille francs.

—Non, j'en veux trois.

—Voyons, partageons.

—Quoi donc ?

—La différence.

La Pitache se mit à rire sourdement :

—Tu vois donc bien que tu me trompais, fit-elle.

Michel tressaillit.

—Jouval t'a donné les trois mille francs.

—Oui. Eh bien, partageons le troisième rouleau.

—Non, dit-elle avec entêtement.

Michel jeta un regard autour de lui. La nuit était arrivée obscure et

sombre, les étoiles scintillaient à travers des nuages gris que le vent d'hiver chassait dans le ciel.

Un moment il eut envie de prendre la Pitache à la gorge et de la jeter dans le fleuve.

Mais elle avait son billet, et le billet retrouvé sur le cadavre pouvait le perdre.

Il poussa donc un profond soupir.

—Ah ! dit-il, vous n'êtes pas une femme commode, la mère, vous êtes dure à l'argent.

—On ne réclame que son dû.

—Ainsi vous voulez vos trois mille francs ?

—Et pas un sou de moins.

Michel poussa un nouveau soupir.

—Allons, dit-il, donnez-moi mon billet.

Et il s'arrêta.

La Pitache tendit avidement la main.

—Donne-moi mon argent d'abord, dit-elle.

—Le voilà.

Et Michel retira de sa poche le troisième rouleau d'or.

Puis il mit les trois dans la main de la Pitache en répétant :

—Donne-moi mon billet.

—Tu avais raison, dit-elle, j'ai toujours tout sur moi.

Elle ouvrit son corsage et en retira le billet, qu'elle lui tendit, après avoir fait disparaître les trois rouleaux dans la poche de son tablier.

Michel tira de son carnet une boîte d'allumettes.

—Voyons, dit-il, si c'est bien ça.

Une allumette enflammée brilla l'espace de quelques secondes.

Michel reconnut sa signature, et il mit aussitôt le feu au billet.

—Maintenant, la mère, dit-il d'un ton moqueur, nous voilà quittes. n'est-ce pas ?

—Oui, mon garçon.

—C'est votre idée du moins.

—Ce doit être la tienne aussi.

Le billet n'était plus qu'un monceau de cendres, et la flamme s'était éteinte.

—Eh bien, vous vous trompez, dit Michel, nous serons quittes quand vous m'aurez rendu mon argent.

Il se rua sur la vieille femme et la prit à la gorge.

—Ah ! misérable ! fit-elle d'une voix étranglée.

Mais déjà une des mains de Michel s'était engouffrée dans la poche de la Pitache, tandis que l'autre lui serrait le cou.

Et cette main reprit les trois rouleaux d'or.

—Ah ! misérable ! hurlait la vieille en se débattant, je dirai tout, et tu mourras sur l'échafaud.

—Vous ne parlerez plus, la mère, répondit Michel ivre de fureur et de sang.

Ce fut un drame de trois minutes.

La Pitache se défendit avec une énergie désespérée ; mais Michel était robuste. il parvint à la terrasser, l'attira au bord de la digue et répéta :

—Non, vous ne parlerez plus !

En même temps, il la poussa rudement, et elle tomba dans le fleuve en poussant un cri terrible.

Michel se pencha alors sur la digue et la regarda.

Un moment, soutenue sur l'eau par ses vêtements, la Pitache était parvenue à se cramponner à une pierre qui faisait saillie sur la digue.

Mais le courant était rapide, ses vêtements s'imbibèrent peu à peu, et Michel mit fin à son agonie.

Il prit son fusil par le canon et, se baissant, il appliqua un vigoureux coup de crosse sur la tête de la Pitache.

La Loire, en se brisant contre la digue, faisait un bruit d'enfer, qui étouffa le cri d'agonie de la Pitache.

Elle lâcha la pierre et disparut, emportée par le courant.

—Elle ne parlera plus, dit Michel.

Et il sauta du chemin de halage dans les champs, pour gagner la route de Féroles à Jargeau.

XLVII

Ce drame épouvantable n'avait pas duré cinq minutes.

Michel courait avec l'énergie fiévreuse du criminel qui fuit le théâtre de son crime.

Il avait eu le courage de noyer la vieille femme ; il n'avait pas celui de rester au bord du fleuve.

Bien qu'il fût déjà loin, le cri d'agonie et de désespoir qu'elle avait poussé en lâchant la pierre à laquelle elle s'était cramponnée un moment, semblait encore retentir à son oreille.

Ainsi devait fuir Caïn après le meurtre d'Abel.

—Elle ne parlera plus ! s'était-il dit tout d'abord.

Mais quand il eut traversé les prés et sauté le fossé de la route de Féroles, une voix s'éleva dans son cœur troublé :

—Son cadavre parlera, dit-il.

En effet, on repêcherait certainement le cadavre de la Pitache, on lui trouverait au cou des traces de strangulation, et sur la tête une blessure faite par un instrument contondant, la crosse du fusil.

C'en était assez pour que la justice fit une enquête.

Or, Michel le savait : quand la justice ouvre les yeux, elle finit toujours par voir clair.

Guérison garantie des affections réputées incurables par l'application des

Produits de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

Certainement, il se trouverait quelqu'un à Jargeau ou à Férolles pour dire qu'il avait souvent vu la Pitache causer avec Michel.

Sans compter que peut-être on les avait aperçus sur le chemin de halage et qu'on avait ensuite entendu ses cris.

Michel s'était assis sur le bord du fossé, et il songeait à tout cela avec une indicible épouvante.

Certes, en ce moment, l'héritage à conserver, l'imposture à soutenir n'étaient plus que des choses accessoires dans sa pensée.

Michel avait peur.

Il venait de tuer la Pitache pour lui reprendre les trois mille francs ; il lui fermait à jamais la bouche.

Maintenant, il maudissait sa cupidité, et il eût renoncé au moulin et aux écus de mame Suzon de bon cœur pour ressusciter la Pitache.

Cependant, tout homme qui vient de commettre un crime, le premier moment de terreur passé, est assailli par une idée que les gens des campagnes traduisent invariablement par le mot "alibi."

Se mettre en mesure de prouver qu'à l'heure où le crime a été commis ils étaient bien loin de là, telle est la préoccupation dominante de tous les assassins.

Au bout d'une demi-heure, Michel, toujours assis au revers du fossé, avait retrouvé un peu de calme et de sang-froid, et il se prit à analyser les événements de la journée.

Il était allé à Saint-Florentin et revenu de Saint-Florentin par Jargeau.

Il était arrivé au pont comme il était presque nuit, et personne sans doute ne l'avait vu.

Personne, excepté peut-être le gardien du pont, lorsqu'il avait donné son sou de péage.

Mais ce gardien, Michel s'en souvenait, était alors chaudement emmi-

touffé dans sa limousine, les pieds sur sa chauffeferette et les yeux à demi clos.

Et puis il passait tant de monde sur le pont !

Il y avait à parier dix contre un qu'il avait pris le sou de Michel sans même le regarder.

Michel songea donc à établir son "alibi."

On l'avait vu partir du moulin le matin, son fusil sur l'épaule, suivi de sa chienne.

Il s'agissait de faire croire qu'il était allé à la chasse.

M. Jouval, à la rigueur, prouverait bien qu'il lui avait donné deux lapins.

Mais c'est une bien maigre chasse pour un braconnier qui tire bien, surtout dans un pays aussi giboyeux que le Val.

Et les lapins étaient entrés à Saint-Florentin, et s'il revenait bredouille au moulin, on se demanderait avec raison quel emploi il avait pu faire de sa journée.

Il lui fallait donc rapporter quelque chose et donner à croire qu'il n'avait pas quitté les bois.

Le plateau de Sologne n'était pas loin.

Au lieu de suivre la route qu'il avait gagnée tout d'abord, Michel la traversa et s'enfonça dans les vignes.

Il était alors un peu plus de six heures.

La lune était pleine, et se levait tôt.

Michel calcula qu'il n'aurait pas atteint le plateau, qu'elle se montrerait à l'horizon.

—Je vais aller tuer un lièvre à l'af-fût, se dit-il.

Il n'avait pas braconné pendant toute sa jeunesse sans avoir appris son métier.

En haut des vignes, il trouva une sapinière de deux ans.

C'était un affût admirable.

Les lièvres qui ne trouvaient plus rien dans les champs venaient brouter les jeunes pousses de sapin et un peu d'herbe jaunie qui poussait alentour.

Michel se coucha à plat ventre dans une touffe de bruyère, à vingt pas d'une éclaircie.

Puis il colla un morceau de papler blanc au canon de son fusil et il attendit.

La lune commençait à montrer son disque rougeâtre au-dessus de l'horizon.

Le froid était sec et vif, la terre gelée avait une grande sonorité.

Michel, l'oreille collée au sol, écoutait.

Tout à coup, il entendit le galop irrégulier et plein de gambades d'un lièvre.

Il se releva à demi, laissant un genou en terre, et il mit son fusil à l'épaule.

Le lièvre arriva dans l'éclaircie et se montra tout noir sous les rayons obliques de la lune.

La nuit, cet animal inoffensif et potron a des apparences fantastiques. Il saute et bondit, arrive comme une balle et défile comme un chevreuil, au moindre bruit.

L'obscurité le fait paraître plus grand, et donne à ses oreilles des proportions fabuleuses.

Michel ajustait l'animal et allait serrer le doigt, lorsqu'un nouveau bruit frappa ses oreilles.

C'était un second lièvre qui arrivait avec la rapidité de la foudre.

—Bon ! murmura-t-il, c'est un bouquinage, je vais en tuer quatre ou cinq sans bouger de place.

Qu'est-ce qu'un "bouquinage ?"

Beaucoup de gens le savent, mais quelques-uns l'ignorent.

Au mois de mars et au mois de novembre, la femelle, à qui les chas-

seurs ont donné le nom de hase, se voit poursuivie par tous les mâles du voisinage.

Le mâle prend le nom de "bouquin."

Dès la nuit, la femelle est sur pied pour aller chercher sa nourriture.

Mais là où la hase a passé, un bouquin, puis deux, puis trois passeront.

Et l'instinct qui les domine est tel que rien ne les détourne de leur chemin, pas même le bruit d'un ou de plusieurs coups de fusil.

Les braconniers savent cela.

Aussi, s'ils soupçonnent le premier lièvre d'être une hase, ils ne la tirent point.

Michel laissa donc passer la hase, qui disparut comme si elle eût pressenti qu'elle était suivie.

Une minute après, un second lièvre se montra dans l'éclaircie.

Michel fit feu.

Le lièvre se roula, fit le manchon, gigota pendant quelques secondes et ne bougea plus.

Il était mort.

Michel avait un fusil à bascule ; il remit une cartouche dans le canon droit et ne quitta point son affût.

Un second lièvre, puis un troisième arrivèrent à la file.

Michel fit feu deux fois encore.

Alors il se leva et courut ramasser son butin.

A un quart de lieue de là, il y avait une ferme, une des deux qui dépendaient du moulin de Brin-d'Amour.

Michel en prit le chemin d'un pas lesté.

Quand il arriva, les fermiers étaient à souper.

Michel entra et dit d'une voix joyeuse :

— Cette fois-ci, je crois bien que j'en ai une charge.

Et il jeta son carnier sur la table.

Les fermiers en voyant le "maître", s'étaient levés avec l'empressement

servile que le paysan montre à celui qui est plus riche que lui.

—Ah ! Jésus Dieu ! s'écria la fermière, trois beaux lièvres, ma foi !

—Et qui m'ont joliment coupé l'épaule depuis le temps que je les porte, répondit Michel. Donnez-moi un verre de vin, j'en ai chaud.

L' "alibi" de Michel était trouvé.

Un homme qui vient d'étrangler et de noyer une femme ne s'en va pas tranquillement à l'affût.

XLVIII

Il est temps de revenir à mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour.

Depuis la veille au soir, la pauvre femme était folle de joie. Laurent était revenu !

Cependant Laurent n'était pas son fils, elle le croyait sincèrement depuis le jour où elle avait vu, entre les deux épaules de Michel, une marque en tout semblable à celle qu'avait son mari, Jean Tiercelin.

Mais si Laurent n'était pas le fils de ses entrailles, il était le fils de son cœur, l'enfant qu'elle avait élevé, l'enfant qu'elle avait pleuré, le croyant mort ; qu'elle avait couvert de baisers ardents, le voyant revenir sain et sauf.

Mame Suzon avait toujours passé pour une femme de tête ; mais elle ne le prouvait plus depuis environ trente-six heures. Elle riait et pleurait tout à la fois, à ce point qu'on aurait pu croire que sa raison avait été légèrement altérée par toutes ces secousses violentes et par ces alternatives de douleur et de joie.

Elle s'aperçut à peine, ce jour-là, de l'absence de Michel. Laurent et le Grillon, qui, on le sait, avaient fait une sorte de pacte mystérieux, ne parurent pas non plus s'étonner que Michel, au lieu de rester au moulin, fût allé à la chasse.

Les gens du moulin, par exemple, les valets de ferme, les servantes et les garçons meuniers avaient eommenté cette absence de Michel à leur manière.

—Moi, avait dit un vieillard, je sais bien pourquoi il s'en est allé.

—Pourquoi donc ?

—M. Michel est le fils de mame Suzon, c'est bien sûr, mais...

—Mais quoi ?

—Ca n'empêche pas notre maîtresse d'aimer M. Laurent bien davantage.

—Ca se comprend, ça.

—Alors, l'autre a été jaloux, et il s'en est allé.

—Je crois bien, moi, dit un des garçons du moulin, qui était un rusé compère, que ce n'est pas encore là où le bât le blesse, allez.

—Qu'est-ce que tu veux dire, beau parleur avait demandé le vieillard.

—Vous pensez bien, reprit le meunier, que mame Suzon n'a pas élevé M. Laurent et ne l'aime pas comme si c'était son fils, et mamzelle Noëmi pareillement, pour les laisser à l'abandon ensuite.

—Comment ça ?

—Du moment où M. Laurent est revenu, il aura sa part.

—Dame ! la meunière est bien libre de donner sur sa part à elle ce qu'elle voudra.

D'autant plus, ajouta le garçon du moulin, que j'ai toujours entendu dire à défunt mon père que c'était elle qui avait apporté les œus dans la maison.

—Et mamzelle Noëmi, on ne peut pas non plus la mettre à la porte, dit une servante.

—Ca, c'est bien vrai, dit le vieillard.

—Alors, reprit le garçon du moulin, M. Michel n'aurait autant aimé que M. Laurent ne revint pas.

—Il avait pourtant l'air bien content hier soir.

—Des bêtises !

—Alors mame Suzon donnera sa part à M. Laurent ?

—Dame !

—Et au Grillonnet ?

—Puisqu'elle se mariera avec lui...

—Voilà encore une chose qui doit joliment contrarier M. Michel.

—Pourquoi donc ça ? fit la servante.

—Mais parce que le Grillon est une jolie fille, et que du temps qu'on croyait que l'autre était mort, M. Michel avait des idées sur elle.

Ces derniers mots avaient fait sourire à peu près tout le monde.

En effet, il était facile à chacun de se souvenir de certaines mines épaouies ou refrugnées de Michel, selon que Noémi avait été riieuse ou de méchante humeur avec lui.

Les gens du moulin, c'est-à-dire les serviteurs, tout en ne mettant nullement en doute la légitimité attestée et confirmée par le notaire de Jargeau et le curé de Férolles, faisaient cependant, comme on le voit, le procès de Michel.

Pendant ce temps, mame Suzon, Laurent et Noémi soupaient de leur côté dans une pièce voisine de la cuisine.

Noémi et Laurent n'avaient pas soufflé mot de Michel ; mais mame Suzon avait dit :

—Ce pauvre Michel, c'est pourtant pour te laisser seul avec moi qu'il s'en est allé.

Laurent et Noémi avaient échangé un regard furtif.

Mame Suzon continua :

—Il faudra pourtant, mes enfants, que Michel et moi nous nous occupions de vous.

—De nous ! fit Laurent ; comment cela, mère ?

—Hélas ! mon pauvre enfant, dit la meunière avec un accent de conviction profonde, va, j'ai bien prié le

bon Dieu et la sainte Vierge pour qu'ils m'éclairassent sur la vraie vérité. J'aurais tant voulu que ça ne fût pas vrai...

—Quoi donc, mère ?

Une larme brilla dans les yeux de la meunière.

—J'aurais tant voulu, poursuivait-elle, que ce fut toi, mon fils !

Un maie passa sur le front de Laurent.

Mais il ne souffla mot.

—Mon Dieu ! continua mame Suzon, je ne peux plus douter depuis que j'ai vu le signe.

—Ah ! oui, dit Noémi, qui eut une pointe d'ironie dans la voix, un signe noir comme qui dirait une verrue entre les deux épaules.

—La marque de mon pauvre homme dit encore la meunière.

—Ainsi, mère, dit Laurent avec mélancolie, je ne suis pas le fils de vos entrailles ?

—Mais tu es le fils de mon cœur, dit-elle en le pressant dans ses bras, et je veux que tu sois heureux, mon enfant : je ne veux pas qu'il y ait rien de changé à ce qui devait arriver. Vous vous marierez, mes enfants et je connais assez le cœur de Michel pour pouvoir dire d'avance que la moitié de ce que nous avons est à vous.

—Du moment où je ne suis pas votre fils, dit Laurent, vous n'avez pas le droit de priver Michel d'une partie de son bien.

—C'est lui qui le donnera, dit vivement la meunière.

—Bah ! dit Laurent, je suis jeune, j'ai de bons bras, je travaillerai. On peut être pauvre impunément quand on s'aime... n'est-ce pas, Noémi ?

La jeune fille lui adressa un tendre regard, et mame Suzon allait continuer le développement de ses projets, lorsque le pas de Michel se fit entendre dans la cuisine, en même temps

BOIS DE CHAUFFAGE A BON MARCHÉ

Erable scié, le voyage	- \$1.60	Bois franc scié, fendu, le	
Merisier " "	- 1.50	voyage	\$1.75
Epinette " "	- 1.40	" mélé, " "	1.50
		Kindling - - -	1.25

SPECIALITÉ :

SLABS SCIÉS \$1.00 LE VOYAGE

CHEZ

Leclaire & Bruneau

Marchands de Bois et Charbon

Tél. Bell Est 1095
" Mchds. 150

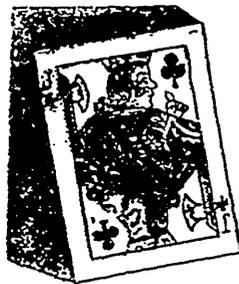
1332 & 1334 ONTARIO

Tél. Mchds. 1672

801 STE-CATHERINE

LE JEU DE CARTES MAGIQUES.

Merveilleux, étonnant, surprenant.



Un jeu de cartes de 52 cartes ayant l'apparence d'un jeu ordinaire, mais à l'aide des instructions données on peut faire les tours les plus surprenants, et apparemment impossibles. Rappelez-vous que ces tours ne sont pas le résultat de l'habileté de celui qui tient les cartes, mais que sans les cartes magiques on ne pourrait les faire. Aucune personne ne peut deviner comment les tours se font à moins d'être dans le secret. Le possesseur d'un de ces jeux de cartes est le bienvenu dans n'importe

quelle société pour l'amusement qu'il peut procurer à tous les spectateurs.

Prix - - - - - 50cts.

EN VENTE CHEZ LEPROHON & LEPROHON

1629 rue NOTRE-DAME, Montreal.

Mme. FÉLIX VAILLANCOURT.

Souffrait depuis plusieurs années de graves maladies occasionnées par le retour de l'âge.
Complètement guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

La période la plus critique dans la vie d'une femme est celle de la cessation de la menstruation, ou ce qu'on appelle généralement le retour de l'âge. Les symptômes qui l'accompagnent sont des attaques d'évanouissement, étourdissement, mal de tête, débilité générale, épuisement, sentiment de mélancolie, hystérie, douleurs dans les reins et tous les membres. Le changement varie pour le mieux ou pour le pire. Si les femmes ont la précaution de fortifier leur système de manière à éviter les ravages des symptômes qui accompagnent le changement, ce sera pour le mieux. Pour cela il n'existe pas de remède qui égalent les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient le sang en agissant directement sur le système sexuel, diminuent la sévérité de cette période critique, et finalement laissent à la ma-



Mme. FÉLIX VAILLANCOURT.

lade la jouissance d'une santé robuste. Toutes les femmes approchant vers la période critique devraient faire usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ecoutez ce que dit Mme Vaillancourt : " Depuis cinq ans, j'ai constamment souffert de plusieurs maladies occasionnées par le retour de l'âge. J'avais toujours mal à la tête, à l'estomac, aux reins. J'étais d'une faiblesse extrême et ressentais des douleurs partout, j'avais aussi de fréquents étourdissements qui me rendaient presque aveugle. Je n'avais pas d'appétit et pas la force de rien faire, pas même de sortir. Une amie me voyant si malade me suggéra de prendre les pilules Rouges du Dr Coderre. J'en fis l'essai, et elles m'ont complètement guérie. Je mange bien, je travaille avec courage, enfin je suis heureuse, car je ne souffre plus. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs dames et je les recommanderai encore, car je trouve que c'est un remède impayable." Mme. FÉLIX VAILLANCOURT, 475 Rue Wolfe, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, elles font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies menstruelles, irrégularité, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie : aux femmes pâles et faibles,

les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvais humeur deviennent souriantes et courageuses, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les Pilules Rouges du Dr Coderre elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont surtout recommandées aux femmes enceintes elles donneront des forces à la mère, et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin

spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Envoyez une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit :

" Département Médical,
Boîte 2306, Montréal.

En Garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Ce sont des imitations, refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Les imitations contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre envoyez-nous 30c en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettres enregistrees ou mandat poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille de remède que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : Cie. Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

que des exclamations de surprise et d'admiration.

Mame Suzon se leva de table pour voir ce dont il s'agissait, et elle vit Michel qui étalait complaisamment les trois lièvres sur le carreau, devant le feu.

—Pour une belle chasse, en voilà une ! disaient les gens de la cuisine.

Demeurés-seuls un moment, Noémi et Laurent se regardaient.

—Comprends-tu, maintenant, dit celui-ci, pourquoi je me fais ?

—Oui, dit le Grillon.

—Notre pauvre mère a dans l'esprit la conviction que je ne suis pas son fils, et il faut que Michel démasque lui-même son imposture pour qu'on puisse lui désiller les yeux.

—Mais, dit le Grillon, Michel se démasquera-t-il jamais ?

—Peut-être... fit Laurent d'un ton mystérieux.

XLIX

Qu'était devenu le père Brûlart ?

C'est ce que nous allons vous apprendre en nous reportant au moment où il avait fait feu sur la carriole du moulin.

Ainsi que Laurent devait le constater le lendemain, il s'était assis sur une pierre, dans l'intérieur de la cabane du vigneron.

Le père Brûlart passait pour le meilleur tireur de Sologne, qui est cependant un pays où les braconniers pullulent. Il tirait un lièvre à balle et jamais il n'avait manqué le vol du chevreuil.

Il était également un homme de sang-froid, au-dessus des faiblesses humaines, et qui tirait sur un homme avec autant de calme que s'il avait fait feu sur un perdreau.

Il y avait quelque trente ans même qu'il avait fait coup double sur des gendarmes.

Accusé par la rumeur publique, il

avait été arrêté, puis relâché faute de preuves, car les deux gendarmes étaient morts sur le coup.

Done, quand la carriole, allant au pas, se montra dans un clair rayon de lune, le père Brûlart mit son fusil à l'épaule et se donna le temps d'ajuster, comme s'il eut été question d'une cible.

Au premier coup de feu, la jument qui traînait la carriole fit un écart.

Brûlart ajusta une seconde fois, et toujours à la même place, calculant que la tête du voyageur devait se trouver à la rencontre de la balle.

Le deuxième coup partit.

Alors la jument prit le grand trot, et la carriole eut bientôt disparu.

Or, personne n'avait arrêté le cheval, personne n'était descendu de la carriole.

Brûlart était pourtant sûr de son coup d'oeil.

Que devait-il donc conclure, en voyant la carriole continuer son chemin ?

Trois hypothèses se présentèrent tour à tour à son esprit. Ou Laurent avait laissé le garçon d'auberge à Jargeau et était parti seul.

Dans le premier cas, atteint par la balle, il était mort sans pousser un cri et la jument avait pris peur.

Ou le garçon d'écurie était à côté de lui et avait été pareillement frappé à mort.

Ou aucune de ses balles n'avait porté.

Cette dernière supposition était, pour un tireur consommé comme le père Brûlart, à peu près inadmissible.

La seconde, au contraire, lui paraissait la plus vraisemblable.

Mais, dans tous les cas, le père Brûlart ne devait pas "moisir" à la place où il était.

—Si le coup a réussi, se dit-il, la jument une fois calmée s'en ira au

pas, et elle en a pour deux bonnes heures avant d'arriver au moulin.

Voilà donc deux heures que je dois mettre à profit.

Le père Brûlart sortit donc de la cabane, promena autour de lui un regard investigateur, le regard du braconnier qui voit tout et n'a l'air de rien voir.

Personne sur la route, personne dans les vignes.

Aucun bruit, si ce n'était le murmure lointain de la Loire et le roulement éloigné de la carriole dont les roues n'avaient pas été châtrées depuis longtemps.

Le père Brûlart mit son fusil sur l'épaule, et au travers des vignes descendit vers la route.

Les gens de forêt voient l'heure aux étoiles à un quart d'heure près.

Le père Brûlart calcula qu'il avait, en marchant bon train, le temps d'arriver à Jargeau pour y prendre la voiture qui vient de Gien et passe de nuit, c'est-à-dire vers trois heures et demie du matin.

Les douze mille francs qu'il avait dans son carnier étaient un joli poids, mais il était encore robuste, ce vieillard, et d'ailleurs la cupidité doublait ses forces.

Il se mit donc en route d'un pas rapide.

Comme son carnier rendait parfois un petit son argentin, il eut l'idée de descendre dans un fossé, d'y ramasser quelques poignées d'herbe et de les fourrer dedans.

Dès lors le carnier fut muet.

A un demi-kilomètre de Jargeau la lune lui faussa compagnie, et la nuit devint obscure.

Le père Brûlart savait faire un sacrifice à l'occasion.

Il sauta dans le fossé de la route et descendit vers la Loire.

Puis, arrivé sur le chemin de halage, il lança son fusil dans le fleuve, en murmurant :

—Je n'en ai plus besoin... d'ailleurs j'aurai toujours les moyens d'en acheter un autre.

Après quoi il s'approcha d'un saule, en courba une branche, tira un couteau de sa poche, la coupa et s'en fit un bâton.

Il suivit ensuite le chemin de halage jusqu'au pont de Jargeau et attendit, les yeux fixés sur la route de Gien qui se détachait en blanc, à mi-côte, sous l'obscurité de la nuit.

Au bout d'un quart d'heure, une lueur rougeâtre apparut à l'horizon.

C'était le fanal de la voiture publique.

Alors le père Brûlart entra dans Jargeau et s'en alla tout droit à ce cabaret qui s'ouvrait deux fois par nuit : à minuit pour la voiture venant d'Orléans, à trois heures pour celle qui venait de Gien.

En hiver, les voyageurs sont rares, et les voitures publiques presque vides.

Le cabaret était ouvert, mais il n'y avait personne. Seul, le cabaretier, assis au coin du feu, sommeillait. La porte ouverte, avec l'espoir assez vague de débiter deux ou trois gouttes d'eau-de-vie et une chopine de vin blanc.

Le père Brûlart entra :

—Bonsoir, Germain, dit-il.

Le cabaretier ouvrit les yeux.

—Qu'est-ce que vous voulez, mon brave homme ? dit-il.

—Une goutte, s'il vous plaît, et du roide.

Si vous êtes convalescent,
faible et épuisé, prenez le

Vin de Pin Parfumé
Produits Français
couronnés par
l'Académie française

Sur ces mots, le père Brûlart jeta deux sous sur le comptoir.

Le cabaretier versa l'eau-de-vie et poussa les deux sous dans le comptoir en disant :

—Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Quant au père Brûlart, il alla netter son carnier dans un coin et vint s'asseoir devant le feu.

—Sacré matin ! dit-il, le temps est dur cette nuit.

—Où donc que vous allez, mon brave homme ? dit le cabaretier qui ne connaissait pas le père Brûlart, bien que celui-ci l'eût appelé par son nom.

—J'attends la voiture.

—Vous allez à Orléans ?

—Oui, travailler de mon état ; je taille les arbres.

Le cabaretier, à moitié endormi, n'était pas loquace, et si un autre personnage ne se fût pas arrêté à la porte, il aurait fort bien fait un nouveau somme.

Ce personnage, c'était maître Loiseau, l'huissier à qui M. Jouval donnait de la besogne à l'année.

Il arrivait d'Orléans, dans son tapéu, et il appela Germain, le cabaretier.

Celui-ci s'empressa de sortir.

—Est-ce que la voiture de Gien est passée ? dit-il.

—Pas encore, mais elle ne tarde que le moment d'arriver, dit Germain. Ah ! c'est vous, monsieur Loiseau ?

—Oui, mon bonhomme.

—Est-ce que vous voulez prendre la voiture ? demanda encore le cabaretier.

—Non, mais je pense que je trouverai dedans une personne de connaissance à qui j'ai besoin de parler.

Sur ces mots, maître Loiseau attachait son cheval à un anneau de fer qui se trouvait dans le mur, et il entra dans le cabaret, disant :

—Je crois bien qu'on n'a pas vu depuis longtemps un hiver aussi dur.

Alors seulement le terrible officier ministériel aperçut le père Brûlart qui se chauffait, et, selon une expression populaire, n'en menait pas large en ce moment.

L

Le père Brûlart connaissait maître Loiseau de longue main.

D'ailleurs, qui donc ne connaissait pas maître Loiseau, dans la contrée ?

Entre Sully-sur-Loire et Jargeau, sur les deux rives du fleuve, son nom inspirait une salutaire terreur.

Tous les pauvres gens qui avaient eu affaire à lui, et bon nombre de riches, étaient devenus pauvres par son fait.

Il y avait une dizaine d'années que l'huissier farouche était venu instrumenter dans la chaumière du père Brûlart, pour une somme insignifiante.

Mais il avait trouvé son maître. Au lieu de gens désolés et suppliants, demandant du temps, il avait rencontré le père Brûlart encore vert, la mère Brûlart forte en gueule et le poing sur la hanche.

Maître Loiseau n'était ni grand ni fort, et il avait eu l'imprudence de ne se faire accompagner que par un petit bonhomme de quinze ans, qui lui servait de clerc.

Il venait saisir, mais quoi ?

Le père et la mère Brûlart commencèrent par prendre la chose en raillerie et se moquèrent de lui.

Il eut la mauvaise idée de se fâcher : ils lui tombèrent dessus et lui administrèrent une volée.

Maître Loiseau s'en était allé en jurant de se venger. Mais, dans l'intervalle, il s'était renseigné, et comme il poursuivait Brûlart pour une

somme insignifiante, il préféra la perdre.

Pourquoi ?

Uniquement parce qu'on lui avait raconté l'histoire des deux gendarmes trouvés morts dans les bois.

Donc, l'huissier, étant entré au cabaret, aperçut le père Brûlart et le reconnut.

—Hé ! fit celui-ci, c'est ce bon monsieur Loiseau !

La terreur que Loiseau avait ressentie dix ans auparavant durait encore.

—Bonjour, dit-il. Est-ce que vous me connaissez ? Je ne vous connais pas, moi...

Mais une légère altération de la voix démentait ses paroles, et le père Brûlart, qui lui-même tremblait au fond de son cœur, se dit :

—Il a toujours peur de moi.

Dès lors, le père Brûlart devint hardi.

—Comment ne vous reconnaîtrais-je pas, moi ? fit-il. Vous m'avez saisi.

Ah bah !

—Brûlart... vous savez... là-haut, sur le plateau de Sologne... il y a dix ans.

Loiseau regardait le braconnier de travers.

—Ah ! ma foi, dit-il, s'il fallait que je reconnaisse tous les gens que j'ai saisis.

—Après ça, dit Brûlart en riant, c'est vrai, ça. Vous êtes comme une femme galante qui perd le souvenir de ses amoureux.

Et le vieux coquin se mit à rire.

Mais l'huissier Loiseau ne répondit pas. D'ailleurs on entendait maintenant le bruit des grelots, le claquement du fouet et le cornet à piston de la diligence.

Germain le cabaretier était déjà sur le seuil.

Le père Brûlart alla reprendre son carnier.

Maître Loiseau, à qui rien n'échappait, remarqua qu'il le passait en bandoulière avec un certain effort, et il en conclut qu'il était pesamment chargé.

Son bâton à la main, le père Brûlart s'était levé, et il se dirigea vers la voiture.

En franchissant le seuil du cabaret il heurta légèrement l'huissier qui se tenait sur le seuil.

—Ah ça ! brave homme, dit celui-ci en se retournant, qu'est-ce que vous avez donc dans votre carnier ? des pierres ou des sacs d'écus ? Vous m'avez donné un coup qui m'a fait un bleu, c'est sûr.

Brûlart tressaillit.

—Mettez que c'est des pierres, fit-il.

Et il se pencha après la courroie de l'impériale et monta aussi lestement que le lui permirent son âge et le poids de son carnier.

La banquette était déjà occupée par deux personnes.

L'une était celle que maître Loiseau attendait.

Elle descendit et se mit à causer tout bas avec l'huissier, tandis qu'on changeait les chevaux et que le conducteur buvait un coup.

L'autre resta et prit le coin.

—Excusez, dit le père Brûlart en s'asseyant auprès de lui.

Et retournant son carnier, il le posa sur ses genoux.

La lumière qui partait du cabaret éclairait en plein la diligence et permit à Brûlart d'examiner son compagnon de voyage.

C'était un grand et solide gaillard portant une longue barbe grisonnante.

Il était vêtu d'un bourgeron bleu et chaussé de sabots.

En outre, il avait un petit étui de fer-blanc en bandoulière, et il tenait entre ses jambes une longue canne.

Le père Brûlart reconnut un "compagnon."

Les chevaux étaient mis, le conducteur avait bu.

Brûlart entendit maître Loiseau qui disait à l'homme avec qui il avait causé tout bas :

—Vous avez eu un froid de loup, là-haut, n'est-ce pas ?

—C'est la vérité pure, répondit cet homme.

—Pourquoi n'entrez-vous pas dans l'intérieur ? Il y a de la place.

—Vous avez raison, répondit le voyageur.

Dix secondes après, la diligence repartait au grand trot, et le père Brûlart, sur la banquette, n'avait plus qu'un compagnon de voyage.

Cet homme paraissait taciturne, et le père Brûlart n'était pas très-communicatif.

Il se passa bien une heure avant qu'ils songeassent, ni l'un ni l'autre, à échanger un mot.

Enfin, le père Brûlart ayant chargé sa pipe et battu le briquet, le compagnon lui demanda du feu.

—Il fait dur, cette nuit, dit-il alors.

—Très-dur, répondit Brûlart.

—Est-ce que nous sommes encore loin d'Orléans ? demanda le compagnon.

—Une petite heure.

—Et maintenant, quelle heure est-il ?

—Environ quatre heures du matin. La conversation en resta là pendant un moment.

Puis ce fut encore le compagnon qui reprit la parole.

—Descend-on loin du chemin de fer ?

—Non, dit le père Brûlart, on arrive à la gare.

—Et y a-t-il un train qui parte pour Paris ?

—Oui, à cinq heures cinquante du

matin, pour arriver à Paris à dix heures.

Le silence s'établit de nouveau.

Une heure après, la diligence traversait le pont d'Orléans et roulait bruyamment sur le pavé de la rue Royale, traversait le Martroi et entra dans la rue du Vieux-Colombier, où se trouve la poste centrale.

Le compagnon eut besoin de descendre.

—Excusez, camarade, dit-il.

Et il enjamba la banquette et s'appuya un moment sur le carnier que le père Brûlart tenait toujours sur ses genoux.

Comme maître Loiseau, il rencontra un corps dur, et même, le père Brûlart ayant fait un mouvement, un petit bruit métallique s'échappa de son carnier.

Le compagnon tressaillit, mais il ne dit rien.

La diligence, ayant laissé les dépêches, reprit le chemin de la gare.

Elle avait laissé tous les voyageurs, les uns sur le Martroi, les autres dans la rue Bauniel, à l'exception du compagnon et du père Brûlart, qui allaient au chemin de fer.

Depuis qu'il était remonté, le compagnon regardait parfois le père Brûlart du coin de l'œil.

—Vous allez donc à Paris ? lui dit-il, comme la voiture s'arrêtait.

—Oui.

—Nous ferons route ensemble, en ce cas.

—Bien volontiers, dit Brûlart.

Il avait eu soin de retirer de son carnier, tandis que le compagnon était descendu devant la poste, trois pièces de cent sous.

Il alla au guichet et demanda un billet de troisième.

Le compagnon, qui était derrière lui, se heurta une seconde fois à son carnier.

Mais le père Brûlart n'y prit garde ;

son regard était fixé sur deux gendarmes qui se promenaient dans la gare, et un battement de coeur s'était emparé de lui.

LI

La vue de ce brave et loyal fonctionnaire qu'on appelle le gendarme produira toujours le même effet sur quiconque a un crime ou une mauvaise action sur la conscience.

Le père Brûlart avait pâli en voyant les deux gendarmes.

Cependant, il aurait dû se rassurer sur-le-champ, en calculant qu'il était impossible qu'on courût déjà après lui.

A peine le crime était-il découvert, et s'il l'était, il fallait tenir compte de la distance qui sépare Féroles de Jargeau, où lui, Brûlart, avait pris la voiture.

Enfin, en admettant qu'à cette heure même de la mort de Laurent Tiercelin fût connue à Jargeau, comment aurait-on pu le savoir à Orléans ?

Il n'y a pas de télégraphe entre ces deux villes, car Jargeau est une ville tout comme la femme d'un épicier se fait appeler madame.

Le père Brûlart se fit donc ce raisonnement peu à peu, tout en prenant son billet et sa monnaie sur la palette de cuivre du guichet, et lorgnant toujours les gendarmes, sans prendre garde qu'il n'avait pas été maître d'un premier mouvement de trouble, et que ce trouble n'avait point échappé à l'homme qui voyageait avec lui depuis Jargeau.

La gare de ville, à Orléans, est peu fréquentée. La station véritable, les Aubrays, se trouve à un quart de lieue.

Par les trains de nuit ou du matin, surtout, il ne part pas six voyageurs à la fois.

Le père Brûlart, son compagnon et

deux femmes, la mère et la fille, qui prirent leur billet pour Toury, furent les seules personnes qui se présenterent au guichet.

Les bons gendarmes attendaient le départ du train. Ils se rendaient à la plus proche station, Cercottes, pour affaire de service. Ce fut plus fort que lui : en entrant dans la gare, le père Brûlart passa le plus loin possible d'eux et attendit qu'ils fussent montés dans un compartiment, pour entrer, lui, dans un autre.

Mais comme il venait de s'y installer et s'y trouvait seul, le compagnon y monta, disant :

— On ne quitte pas les camarades, que diable !

Le père Brûlart n'avait dans l'esprit d'autre préoccupation que les gendarmes.

Il fit donc assez bon accueil au compagnon et répondit :

— Nous jaserons un brin ; comme ça, le chemin paraîtra moins long.

— En attendant, fumons une pipe, dit le compagnon.

Et il se mit à bourrer son brûlegueule.

Tandis qu'il se livrait à cette opération, le coup de cloche du départ se fit entendre, la locomotive siffla, et le train se mit en route.

Alors le père Brûlart et le compagnon se mirent à causer.

— Comme ça, dit ce dernier, vous allez à Paris ?

— Oui, et vous ?

— Moi aussi ; je vais travailler de mon état.

— Vous êtes compagnon du devoir ?

— Oui, et charpentier. Et vous ?

— Moi, dit le père Brûlart, je n'ai pas d'état et j'en ai plusieurs. Je suis terrassier, vigneron, je taille les arbres, je sais servir les maçons...

— Et vous pensez trouver de l'ouvrage à Paris ?

— Oui, dit le vieux. On dit qu'on dé-

molit et qu'on rebâtit des maisons d'un bout de l'année à l'autre, dans ce pays-là.

—C'est vrai. L'ouvrage chôme donc en province ?

—Non, mais les journées sont mal payées. Et puis, dit le père Brûlart, je n'ai ni tenant ni aboutissant ; mes enfants sont établis et ne s'occupent pas de leur père, ma femme est morte. Quand j'ai vu ça, ma foi, j'ai mis trois chemises dans mon carnier, et j'ai tiré ma casquette aux gens de Jargeau.

Le père Brûlart disait tout cela avec une certaine agitation.

La présence des gendarmes dans le train paraissait le gêner considérablement.

Enfin, au bout de vingt minutes, la locomotive siffla, le train ralentit sa marche, et les employés, descendant sur la voie, annoncèrent la station de Cercottes.

Alors le père Brûlart mit vivement la tête à la portière. Les gendarmes descendirent, donnèrent une poignée de main au chef de gare et se dirigèrent vers la claire-voie de sortie.

Le compagnon, qui ne perdait pas un geste du père Brûlart put voir alors le front assombri du vieillard se dérider.

Un long soupir de soulagement souleva sa poitrine, et lorsque le train repartit, il dit d'un ton joyeux :

—Tiens, moi aussi, je vas fumer une pipe.

Mais lorsqu'il eut tiré de sa poche une vieille vessie toute noire, il s'aperçut qu'elle ne contenait plus que quelques bribes de tabac en poussière.

On ne songe pas à tout, le père Brûlart n'avait pas acheté de tabac en chemin.

—En volez-vous ? dit le compagnon.

Et il lui tendit sa blague.

—Ce n'est pas de refus, dit le père Brûlart.

Il prit la blague, y plongea sa pipe et la bourra.

Pendant ce temps, le compagnon avait tiré de sa poche un briquet et un morceau d'amadou.

—Et voilà du feu, ajouta-t-il.

En même temps, il posa l'amadou enflammé sur la pipe du vieux.

—Un drôle de goût qu'a votre amadou, fit Brûlart, qui remarqua qu'il répandait une odeur excessivement âcre.

—Il a été mouillé, et je l'ai fait sécher, répondit-il ; ça vient pour sûr de là.

La pipe allumée, le père Brûlart la secoua par la portière, et l'amadou tomba.

Alors, il se mit à fumer, et la conversation continua.

—Alors, dit le compagnon, c'est la première fois que vous allez à Paris ?

—Non, mais il y a bien trente ans que je m'y ai pas mis les pieds.

—Eh bien, vous y trouverez du changement, je m'en vante !

—Je n'y connais même personne, dit le père Brûlart.

—Moi, je vais descendre chez la mère des compagnons, passage Brady.

—Où donc est-ce, ça ?

—Dans la rue du Faubourg-Saint-Denis.

—Ah ! bon, je me rappelle. Est-ce qu'il n'y a pas des auberges par là ?

—Oh ! si fait. Je vous piloterai, du reste, si vous en avez besoin.

Le père Brûlart continuait à fumer.

Était-ce la fatigue, le froid, ou bien l'effet de la pipe ?

Voilà ce qu'il n'aurait pu dire, mais de temps en temps ses yeux se fer-

Si vous toussiez prenez le **Baume Rhumal**.

maient, et une sorte d'engourdissement s'emparait peu à peu de lui.

Ce n'était plus lui qui parlait, c'était le compagnon qui racontait avec complaisance les embellissements et les transformations de Paris.

Enfin l'engourdissement triompha. Le père Brûlart ferma les yeux, et sa pipe tomba sur ses genoux.

Le bonhomme dormait.

On arrivait, en ce moment, à la station d'Arthenay.

Une femme qui attendait le train vint pour monter dans le compartiment où était le compagnon.

Mais celui-ci lui dit :

—Ma petite dame, il y a de la place partout, et si vous craignez l'odeur de la pipe, vous ferez bien d'aller un peu plus loin. Ici nous fumons comme des tuyaux de poêle.

La femme s'éloigna, monta dans un autre compartiment, et le train partit.

Le compagnon s'approcha alors de Brûlart et le secoua.

Brûlart ronflait comme une toupie et ne s'éveilla point.

—Bon ! dit le compagnon, nous allons voir maintenant ce qu'il y a dans le carnier.

Le carnier était sur les genoux du père Brûlart.

Le compagnon l'ouvrit et y plongea ses deux mains.

LII

Trois jours après le départ du père Brûlart, le "Journal du Loiret" contenait ce long "fait divers" :

"Un crime, accompli dans des circonstances mystérieuses et tout à fait inusitées, préoccupe en ce moment l'opinion publique.

Voici ce qu'on raconte :

Le train No 16, venant du centre et se dirigeant sur Paris, a pris des voyageurs à Orléans, le samedi 21 de ce

mois, à cinq heures cinquante-cinq minutes du matin.

Nous avons un hiver rigoureux et les voyageurs sont rares, surtout la nuit.

Les voyageurs qui ont pris place dans les wagons de 3e classe étaient au nombre de six seulement, y compris deux gendarmes qui se rendaient à Cercottes.

Deux hommes, dont l'un pouvait être âgé de soixante ans, était de petite taille et portait une blouse bleue et un carnier en bandouillère, tandis que l'autre était armé de la longue canne enrubannée des compagnons du devoir, sont montés ensemble dans le même wagon.

A Cercottes, le chef de train, passant les wagons en revue, a vu ces deux hommes qui fumaient et causaient.

Il a demandé à voir leurs billets.

Les billets étaient estampillés pour Paris.

A Arthenay, le même chef de train, passant d'un wagon à l'autre, a revu ces deux hommes.

Le vieillard dormait, le compagnon fumait.

Le train No 16 est un train mixte ; il ne dessert pas toutes les stations.

Tous les express s'arrêtant à Tourey, le train 16 passe dans cette gare à toute vapeur, et va, sans stopper, d'Arthenay à Etampes.

Pendant trois quarts d'heure environ, le convoi parcourt cette vaste et triste plaine de Beauce dont la laideur égale la fertilité, et le voyageur n'aperçoit ni un arbre, ni une colline, ni un ruisseau.

C'est probablement entre Arthenay et Etampes que le crime a été commis.

A Etampes, le compagnon est descendu tranquillement, la canne à la main, et il s'est dirigé d'un pas qui

n'avait rien de précipité vers la sortie.

Le garde-barrière qui récoltait les billets a pris le sien, sans faire attention au mot "Paris", tous les billets du parcours ayant la même couleur et la même dimension. Seulement, il a vu cet homme gagner la place de l'église et se diriger vers une auberge dans laquelle descendent les rouliers et les voituriers.

Le chef de train n'a pas remarqué à Etampes l'absence du voyageur.

Mais à la station de Saint-Michel, ayant passé le long du wagon, où il avait déjà vu les deux hommes, il a constaté que le vieillard était étendu tout de son long sur la banquette de rebours et paraissait dormir profondément.

Le train est entré ainsi dans la gare de Paris.

Là, seulement, le préposé à la réception des billets, ayant vainement appelé le dormeur, a fini par le secourir.

Mais le dormeur ne s'est pas éveillé.

Alors on a reconnu qu'il était mort. Transporté dans le bureau du chef de gare, le cadavre a été examiné par un médecin.

D'abord, celui-ci a cru que cet homme avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Ce n'est qu'en le débarrassant de sa blouse et de l'épaisse cravate qu'il avait autour du cou qu'on a découvert quelques gouttes de sang coagulé et que la sinistre vérité s'est fait jour.

Le vieillard a été tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant.

Le coup a fait balle en pénétrant dans la clavicule, et cela explique comment la bourre a bouché le trou et empêché l'hémorragie.

En outre, on comprend que l'arme à feu n'ait eu qu'une faible détonation le canon ayant été appuyé sur le cou

du vieillard, et le bruit de la locomotive, qui devait marcher en ce moment à toute vapeur, a empêché le chef de train, qui se trouvait à l'autre extrémité du convoi, de rien entendre.

On se perd en conjecture sur le mobile qui a poussé l'assassin.

La victime était misérable, si on en juge par ses vêtements, et d'ailleurs on a retrouvé dans la poche de son gilet une somme de 3 francs 75 qui devait être tout ce qu'elle possédait.

Le télégraphe a expédié à Etampes l'ordre de rechercher l'assassin.

Mais jusqu'à présent on n'a pas retrouvé ses traces.

Quant à la victime, en l'absence de tout document établissant son identité, son corps a été transporté à la Morgue."

"P. S. — Au moment où nous mettons sous presse, d'autres renseignements nous parviennent qui semblent jeter quelque clarté sur ce ténébreux événement.

La photographie du mort, expédiée à Orléans, a été reconnue par le conducteur de la voiture de Gien.

Celui-ci a affirmé qu'il avait amené cet homme à Orléans et qu'il était monté au relais de Jargeau."

Cet article avait été lu par cet excellent M. Jouval, qui venait de recevoir son journal et fumait sa pipe à sa fenêtre.

Juste à ce moment-là un bruit de roues se fit entendre dans la grande route de Saint-Florentin, et l'usurier vit apparaître le tilbury crotté de maître Loiseau.

—Hé compère ! cria-t-il en appelant l'huissier, arrêtez-vous donc, j'ai à vous parler.

—Moi aussi, répondit Loiseau, quoique je sois pressé, aujourd'hui.

Et maître Loiseau descendit de voi-

ture, laissa son cheval à la porte et entra dans la maison.

—Tenez, compère, dit M. Jouval quand ils furent seuls dans cette salle tendue de papier vert que l'usurier appelait son bureau, voilà un drôle d'article que je lis dans le "Loiret."

—Je l'ai lu tout à l'heure, dit Loiseau.

—Ah !

—Et c'était justement pour vous en dire un mot que je me suis arrêté, compère.

—Vraiment !

—Ce que la justice ne sait pas, je le sais, moi, et vous l'avez deviné, peut-être, reprit l'huissier.

—Ça se pourrait bien, dit Jouval.

—Le vieillard assassiné, c'est le père Brûlart.

—J'en étais sûr, dit Jouval.

Et celui qui a fait le coup a mis la main sur l'argent qui venait de chez vous.

—Ce Michel Brûlart, dit alors M. Jouval, est plus reinard qu'on ne croit. On le débarrasse de son père qui aurait pu le gêner quelque jour.

—Ou tout au moins le faige "chanter", dit l'huissier.

—Sans compter, fit M. Jouval d'un ton de mystère, que je crois bien qu'il s'est débarrassé déjà de la Pitache.

—Comment cela ?

—Il est venu ici chercher les trois mille francs que vous savez.

—Oui. Eh bien ?

—Eh bien ! il aurait assassiné la Pitache et gardé l'argent que ça ne m'étonnerait pas.

Loiseau secoua la tête.

—Écoutez, compère, dit-il, voulez-vous un bon conseil ?

—Parlez.

—Rentrez dans votre argent le plus tôt possible et ne vous mêlez de rien. On ne sait pas ce qui peut arriver.

—Oh ! non pas, dit M. Jouval, je ne suis pas si pressé que ça, compère.

—Pourquoi donc ?

—J'ai une autre idée...

—Voyons.

—Le moulin de Brin-d'Amour est tout à fait à ma convenance.

—Et vous en avez envie...

—Peut-être...

En ce moment, les deux vieux complices se regardèrent d'une façon étrange et pleine de mystères.

LIII

—Ah ! dit maître Loiseau après un silence, vous avez envie de Brin-d'Amour.

—Dame ! un peu.

—Il est certain que c'est un bon moulin.

—Et à proximité des fermes que j'ai dans le Val.

—Et qui ne vous ont pas coûté cher, compère.

—Ça, c'est vrai.

—Mais nous avons travaillé tous les deux pour ça, fit Loiseau en riant. Revenons au moulin.

—Il est tout à fait à ma convenance.

—Je ne dis pas non, compère, mais...

—Mais quoi ?

—Si vous suivez bien mon raisonnement, vous verrez que la chose est impraticable.

—Allez toujours, dit M. Jouval avec flegme.

—Si vous poursuivez Michel pour les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il vous doit, de deux choses l'une, ou la meunière payera, ou tout se découvrira.

—Vous avez raison en apparence, dit M. Jouval.

—Ah ! vous en convenez ?

—Mais j'ai idée que les événements vous donneront tort.

—Et comment cela ?

—Si Michel suit mes conseils, savez-vous ce qui lui arrivera ?

—Non.

—Il laissera son frère de lait épouser la nièce de la meunière.

—Bon !

—Et il leur donnera une ferme. Le bien de la meunière est tout entier en terres. Si elle conservait les deux fermes, elle pourrait les vendre pour sauver le moulin ; mais une de ces fermes distraites de l'héritage, l'autre n'est pas assez considérable pour me rembourser intégralement. D'autant plus que nous ferons quelques frais, hein ?

—Ca me connaît, les frais, dit Loiseau.

—Assez bien, dit Jouval.

Et il continua après un nouveau silence :

—Une fois Michel poursuivi, le moulin se trouve en vente. Tout le monde sait que j'en veux, et, par conséquent, personne ne met dessus.

—Bah ! bah ! fit Loiseau. Voilà où commence votre erreur.

—Vous croyez ?

—La meunière est une brave femme, elle est très-aimée dans le pays, elle trouvera de l'argent tant qu'elle en voudra.

—Je ne dis pas non. Mais elle ne sera plus là, la pauvre chère femme. Loiseau tressaillit.

—Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit-il.

—Elle sera peut-être morte quand je réclamerai mon argent.

Cette fois Loiseau se mit à rire.

—Compère, dit-il, vous oubliez que nous avez cinquante-cinq ans.

—Cinquante-six même, compère.

—Et que la meunière en a tout au plus quarante.

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Mais dame ! fit l'huissier, que

vous êtes plus vieux qu'elle et que vous mourrez avant.

—On ne sait pas, fit M. Jouval d'un ton mystérieux.

—L'ait-il ? dit l'huissier.

—Voyons, compère, fit l'usurier, à votre tour, suivez mon raisonnement.

—Bon ! je vous écoute.

—Supposons que tout aille comme sur des roulettes : que Laurent et sa femme s'en aillent vivre dans une ferme et que Michel reste au moulin avec la meunière. Le père Brûlard est mort, la Pitache aussi ; Laurent n'a rien réclamé : une couple d'années se sont passées, et on est habitué à considérer M. Michel comme l'héritier du moulin.

—Eh bien ?

—Alors je dis à Michel : Rends-moi mon argent. Naturellement, il faudrait vendre pour cela, et Michel n'ose rien dire à sa mère. Alors, je lui renouvelle sa créance.

—Fort bien. Après ?

—Et, naturellement, nous faisons un joli petit compte d'intérêt. Deux autres années se passent, et mes quinze mille francs sont devenus cinquante mille.

—Deux ans et deux ans font quatre, observa Loiseau.

—C'est bientôt passé, dit M. Jouval. Une fois là, je ne veux plus rien entendre...

—Et Michel se jeta au cou de la meunière et lui dit tout.

—Que non pas, dit M. Jouval. Michel est un garçon de ressources.

—Où voulez-vous qu'il trouve cinquante mille francs ?

—Nulle part du vivant de la meunière...

Loiseau frissonna.

—Mais comme la meunière n'est pas sa mère...

—Vraiment ! exclama l'huissier, vous croyez qu'il serait homme à commettre un crime ?

—Il est capable de tout, dit Jouval, et par conséquent il y a de l'espoir avec lui.

Mais l'huissier secoua de nouveau la tête.

—Compère, dit-il, je n'ai pas bonne idée de tout ça.

—Allons donc !

—Vous verrez que ça tournera mal. M. Jouval haussa les épaules.

—Ah ! dame ! fit-il, dans notre métier, il faut savoir risquer cent sous pour récolter une pièce de vingt francs.

—Ce sera comme vous voudrez, répondit Loiseau. Quand vous voudrez instrumenter contre le moulin, vous me trouverez à vos ordres.

Et l'huissier se leva.

—Excusez-moi de vous quitter, dit-il, mais j'ai une saisie à faire dans une ferme. Avez-vous de la besogne à me donner ?

—Non, pas aujourd'hui. L'année a été bonne, tout le monde paye, soupira M. Jouval, et si cela continue, le métier de prêteur d'argent ne vaudra plus rien.

Tandis que l'usurier parlait ainsi, Loiseau s'était approché d'une fenêtre qui donnait sur la Loire.

—Oui, dit-il, l'année a été bonne... mais... les années se suivent et ne se ressemblent pas.

—C'est parfaitement vrai.

—Savez-vous compère, ajouta l'huissier, que voici neuf ans passés que la Loire n'a pas fait des siennes ?

Ces mots firent pâlir M. Jouval.

—Et tous les dix ans, acheva Loiseau, elle nous donne rudement de ses nouvelles.

—Taisez-vous, compère, dit M. Jouval avec effroi.

Et il songeait à ses deux belles fermes du Val.

—Nous sommes à la fin de l'année, dit encore l'huissier, mais le prin-

temps n'est pas loin, et une petite débâcle de neige pourrait bien nous jouer un vilain tour.

—Que le diable vous emporte avec vos prédictions sinistres, dit Jouval.

L'huissier s'en alla.

Alors l'usurier déjeûna et annonça à sa femme et à sa fille qu'il allait descendre dans le Val.

En effet, vers dix heures, il gagna le bord de la Loire et sauta dans son bateau.

La Loire était si basse en ce moment qu'elle la perche touchait le fond partout.

—Avant qu'elle déborde, nous aurons le temps de nous retourner, pensa M. Jouval.

Et comme il traversait la branche mère, il vit un homme immobile sur la berge opposée.

M. Jouval avait de bons yeux, et, en dépit de la distance, il reconnut Michel qui avait son fusil en bandoulière.

—Oh ! oh ! se dit-il, il doit y avoir quelque chose de nouveau au moulin.

LIV

Ce qu'il y avait de nouveau au moulin de Brin-d'Amour, nous allons le raconter en peu de mots.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Michel avait été anglé et jeté à l'eau la Pitache.

Pendant ces trois jours-là, Michel s'était montré quelque peu inquiet, et on l'avait vu un peu partout, à Férolles, à Châteauneuf, à Jargeau, partout enfin où on aurait pu constater la disparition de la diseuse de bonne aventure. Mais nulle part il n'avait entendu parler d'elle.

Sa plus grande crainte avait été tout d'abord que le cadavre, rejeté par la Loire, ne fût découvert et n'amènât une enquête.

Mais, nous le répétons, trois jours

s'étaient écoulés, et on n'avait entendu parler de rien.

La Pitache avait des habitudes nomades ; souvent elle quittait le pays pour des mois entiers et s'en allait courir les foires ou les fêtes de village.

Si on ne retrouvait pas son cadavre aux environs de Jargeau, il y avait gros à parier que plusieurs mois s'écouleraient avant qu'on ne s'occupât d'elle.

Or, trois jours s'étaient écoulés, et le cadavre n'était point remonté à la surface de Peau.

Michel en conclut qu'entraîné par le courant, il avait fait du chemin pendant toute la nuit qui avait suivi le meurtre et avait été emporté à plusieurs lieues en aval.

Or, le premier jour, Michel, dont le cœur était fortement timoré, avait consenti à tout ce que lui demandait mame Suzon.

Mame Suzon acquiescé à un partage de biens entre Laurent et lui et laissés fixer au 1er mars, c'est-à-dire à un mois de distance, car on était en février, le mariage de son frère de lait avec Noémi.

Mame Suzon lui avait dit :

—Puisque tu es le vrai fils de mon pauvre homme, il est juste que tu aies le moulin ; mais le bien venait de moi, ton père n'avait presque rien, et il est juste que je donne quelque chose à l'enfant que j'ai élevé et que j'ai cru mien pendant si longtemps.

Michel n'avait fait aucune objection le premier jour.

Mais le second, on ne parlait pas de la Pitache, il s'était un peu rassuré, et dès lors il avait dit à la meunière :

—Je trouve tout naturel que vous vouliez donner quelque chose à Laurent, mais c'est un peu fort que vous partagiez entre nous.

Mame Suzon n'avait pas répondu

d'abord ; puis elle s'était bornée à lui dire : — J'irai à Jargeau consulter M. le notaire.

Le troisième jour, Michel s'était dit : —Quand M. Jouval me conseillait de faire la part du feu, il pensait que le père Brûlart et la Pitache pouvaient parler. La Pitache est morte, et quant au père Brûlart, il est parti, et je crois bien que nous ne le reverrons jamais. Par conséquent, ça change tout à fait les choses. Laurent ne tient pas encore la ferme.

Or, comme il faisait cette réflexion, entre sept et huit heures du matin, assis sur un banc, dans la cour du moulin, mame Suzon parut à la fenêtre et lui cria :

—Hé ! Michel, viens un moment, que je te parle.

Le mauvais drôle se rendit à l'invitation et monta dans la chambre de la meunière.

Celle-ci lui dit :

—Assieds-toi, nous allons causer.

—Comme vous voudrez, dit froidement Michel.

—Tu sais que je suis allée à Jargeau hier, dit la meunière.

—Ah ! je ne savais pas...

—Pendant que tu étais à la chasse.

—Qu'est-ce que vous êtes donc allée faire à Jargeau ?

—Consulter le notaire.

—Pourquoi donc ?

—Rapport au partage.

—Ah ! ah ! fit Michel.

La meunière ne prit pas garde à son accent d'ironie et continua :

—Tu es mon vrai fils, c'est certain, mais pour te faire reconnaître, il faudrait un jugement.

—Comment donc ça ? ricana Michel.

—Ton père nourricier t'ayant déclaré comme son fils, la conscription ayant pris Laurent comme le mien, et ton identité e pouvant être constatée que par les aveux du père Brûlart, il

s'ensuit que, jusqu'à présent, mon véritable enfant, et par conséquent mon héritier aux yeux de la loi, c'est Laurent.

—Elle est forte, celle-là !

—Je ne dis pas non, mais il faudrait un jugement.

—Eh bien ! on le prendra, fit Michel.

—Non, dit mame Suzon, le notaire a trouvé un moyen de tourner la difficulté.

—Voyons-le, votre moyen, dit Michel, qui peu à peu devenait insolent.

—Laurent t'abandonnera le moulin et la petite ferme par un acte sous seing privé.

—Vraiment ? et il gardera la grosse ferme ?

—Sans doute, n'est-ce pas convenu ?

Et la meunière regarda Michel avec étonnement.

—Il n'y a rien de convenu, répondit froidement Michel.

—Hein ! fit la meunière stupéfaite.

—De deux choses l'une, continua Michel avec flegme, ou je suis votre fils ou je ne le suis pas.

—Tu l'es, dit mame Suzon.

—Alors, vous n'avez pas le droit de me faire tort de mon héritage.

—Mais... malheureux....

—Et puisqu'il faut un jugement, on le prendra, acheva Michel. Bonsoir ; je vais aller voir des gens de loi et ils me donneront un bon conseil.

Et Michel, qui jetait enfin le masque, sortit de la chambre de la meunière en sifflant un air de chasse.

Mame Suzon demeura pendant quelques minutes comme frappée de prostration.

Puis, tout à coup, ses yeux s'emplirent de larmes et elle éclata en sanglots.

En ce moment la porte s'ouvrit et le Grillon entra.

—Ma tante, dit-elle, pourquoi pleurez-vous ?

—Ah ! dit la meunière en la pressant dans ses bras, je suis la plus malheureuse des femmes, ma pauvre enfant.

—Pourquoi cela ?

—Michel est un homme sans parole.

—Vraiment ! dit le Grillon. Qu'est-ce qu'il vous avait donc promis, ma tante ?

—De partager en frère avec Laurent.

—Et il ne veut plus ?

Un sourire mystérieux passa sur les lèvres du Grillon.

—Ma tante, dit-elle, du moment où Michel se croit votre fils et où vous le croyez...

Ces mots firent tressaillir la meunière.

—Hélas ! oui, dit-elle, il faut bien que je le croie, puisqu'il a hérité du signe qu'avait son père, mon défunt mari.

—J'aime mieux en effet m'en rapporter à ce signe qu'à la confession du père Brûlart, allez, dit encore le Grillon.

—Que veux-tu dire ?

Le Grillon souriait.

—Chut ! fit-elle.

Et elle s'approcha de la croisée.

Elle vit Michel qui, un fusil sur l'épaule, sifflait sa chienne et traversait la cour.

Elle le vit descendre l'allée de vieux ormes ; puis se retournant :

—Maintenant, dit-elle, nous allons causer...

Et elle prit dans ses petites mains les mains de mame Suzon qui continuait à pleurer.

LV

En dépit de ses larmes, mame Suzon n'avait pu s'empêcher de remarquer la physionomie pleine de mystère du Grillon.

—Et nous pouvons causer, avait dit la jeune fille.

Qu'avait-elle donc à dire ?

—Ma tante, reprit-elle, tandis que la meunière la regardait avec un certain étonnement, ma tante, je ne conteste pas que Michel soit votre fils, pour le moment, du moins ; mais il y a des choses bien extraordinaires, tout de même, et que je dois vous dire.

—Parle, fit mame Suzon.

—Si Laurent ne me l'avait pas permis. Dieu m'est témoin que je ne dirais rien... Mais Laurent dit que je puis parler à présent.

—Mais, dit la meunière, qui essuya ses larmes, que peux-tu donc tant avoir à me dire ?

—Laissez-moi parler, et vous verrez.

—Soit, dit la meunière, de plus en plus étonnée.

—Ma tante, continua le Grillon, vous souvenez-vous comme le père Brûlart pleurait quand le bruit de la mort de Laurent se répandit dans le pays ?

—Oui.

—Eh bien, voici trois jours que Laurent est revenu, et on n'a pas vu le père Brûlart.

—Eh bien ? fit la meunière.

—Cependant, il était ici le jour de l'arrivée de Laurent.

—Est-ce possible ?

—Laurent et moi, nous en avons la preuve. Pour un homme qui dit que Laurent est son fils et qui a tant pleuré quand on lui a dit que Laurent était mort, c'est drôle tout de même, ça.

—En effet, dit la meunière dans l'esprit de qui cette remarque jeta un certain trouble.

Le Grillon continua :

—Laurent ne croyait pas avoir d'ennemis dans le pays.

—Ah ! ce cher enfant, exclama mame Suzon, je le crois bien, qu'il n'en a pas ; tout le monde l'aime...

—C'est ce qui vous trompe, ma tante.

—Hein ?

—Laurent a des ennemis.

—Qui donc ?

—Attendez ; la preuve qu'il en a, c'est qu'il l'a échappé belle en revenant de Jargeau.

—Que veux-tu dire ?

—Vous n'avez qu'à descendre dans la cour et aller sous le hangar.

—Pourquoi faire ?

—Vous regarderez la carriole et vous verrez un trou de balle dans la capote.

—Un trou de balle !

—Oui. On a tiré sur Laurent ! s'écria la meunière qui devint toute tremblante.

—Oui, ma tante.

—Mais il n'en a rien dit.

—Ni moi non plus ; cependant je le savais.

Mame Suzon était devenue pâle comme un fantôme.

—Et pourquoi n'avez-vous rien dit ?

—Parce que nous voulions d'abord savoir qui avait tiré.

—Ah !

—Et nous le savons maintenant.

—Vous connaissez le misérable !

—Oui, ma tante. Mais attendez... et écoutez-moi bien.

—Parle, dit la meunière, qui avait été prise par tout le corps d'un tremblement convulsif.

—Le lendemain de son arrivée, poursuivit le Grillon, comme vous dormiez encore, Laurent m'a dit : "Puisque je suis le fils du père Brûlart, il est juste que j'aie vu mon père. Viens avec moi." Et nous sommes montés vers le plateau de Sologne, et nous avons pris à travers la sapinière, le chemin qui mène à sa cabane.

—Et vous l'avez trouvé ?

—Non, le bonhomme n'y était pas. Seulement, il y avait un reste d'eau-

de-vie dans une bouteille, sur la table ; auprès, un vieil almanach dont on avait déchiré un feuillet, et dans la cheminée un peu de feu. Laurent a pris l'almanach et l'a mis dans sa poche.

—Pourquoi ?

—Vous allez voir.

Et après avoir repris haleine, le Grillon continua :

—Vous savez que c'est tout sable, là-haut ; et il ne nous a pas été difficile de suivre au pied le père Brûlart. Il s'était dirigé vers l'autre côté du plateau et était descendu dans les vignes qui regardent Jargeau à une lieue d'ici à peu près.

La trace de pas se continuait régulièrement, tantôt sur le sable, tantôt sur la terre inégale des vignes, et elle nous a menés ainsi à une cabane de vigneron.

«Le père Brûlart s'était assis en cet endroit, et il avait fumé une pipe, à preuve qu'il y avait des cendres sur une pierre.

«Nous sommes entrés dans cette cabane, et Laurent m'a montré la route, dans le bas, à soixante pas environ.

«—Tiens, m'a-t-il dit, c'est comme nous passions là-bas que j'ai entendu les deux coups de feu.»

—Après ? après ? fit encore mame Suzon, dont le tremblement convulsif continuait.

—Laurent m'a dit encore : «C'est d'ici qu'on a dû tirer.» Et tout à coup il a vu quelque chose de blanc à six pas.

—C'était un morceau de papier qui avait servi de bourre. Nous l'avons ramassé. Le voilà.

Et le Grillon tira de sa poche le pa-

pier tout chiffonné et noirci par la poudre en de certains endroits.

—Oh ! Noémi, Noémi, s'écria la meunière frissonnante, que vas-tu donc me dire ?

Le Grillon ouvrit son corsage, et la meunière vit alors l'almanach.

—Voilà, dit le Grillon en le plaçant sous les yeux de mame Suzon, le livre que nous avons trouvé chez le père Brûlart : et, l'ouvrant, elle ajouta : — Vous voyez, il y manque une page.

Alors la meunière étouffa un cri.

Elle déroula le papier qui avait servi de bourre et le plaça auprès du livre.

C'était la feuille déchirée.

—Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, à ton compte, ce serait donc le père Brûlart qui aurait tiré sur Laurent ?

—Oui, dit le Grillon avec ironie. Convenez que c'est une drôle de manière d'aimer son fils.

—O mon Dieu ! murmura la meunière, je crois que je deviens folle.

—Faut croire que le retour de Laurent dérangeait les idées du père Brûlart et peut-être de Michel.

—Michel ! s'écria mame Suzon, oh ! c'est impossible ! Une enfant que j'ai portée dans mon sein capable d'un pareil crime ! Non, non, jamais !

Le Grillon ne sourcilla pas.

—Vous êtes donc bien sûre que Michel est votre fils ? dit-elle.

—Comment, hélas ! pourrais-je en douter ? dit la meunière d'une voix pleine de sanglots ; n'a-t-il pas, n'ai-je pas vu entre ses deux épaules ce signe noir qu'avait mon mari ?

Le Grillon se mit à rire.

En même temps, la porte s'ouvrit, et Laurent entra.

—Mère, dit-il, moi aussi j'ai un si-

Si vous avez un Rhume,
Coqueluche ou Bronchites
opiniâtres, prenez le

Sirop de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

gue tout pareil entre les deux épaules.

Et comme la meunière jetait un nouveau cri et reculait défaillante, Laurent ôta sa blouse.

—Je vais vous montrer ça, dit-il.

LVI

Si on se souvient que trois jours auparavant Laurent avait recommandé au Grillon le plus grand silence à l'endroit de ce qu'ils avaient découvert touchant le père Brûlart, on sera quelque peu étonné de voir que le Grillon paraissait n'avoir tenu aucun compte de ces recommandations, et que Laurent lui-même manquait à la résolution qu'il avait prise.

C'est que, dans ces trois jours-là, il s'était passé un événement sans importance à première vue et qui avait cependant suffi pour changer complètement les idées de Laurent et de sa fiancée.

Cet événement, le voici :

Le moulin tournait sans relâche, et le ruisseau qui alimentait son écluse n'avait pas tari de l'été.

On n'avait pas fait cette année-là ce qu'on faisait presque tous les ans, le curage de l'écluse.

Mame Suzon avait bien dit quatre ou cinq fois, au printemps dernier :

—Il doit y avoir beaucoup de vase dans l'écluse. Il faudrait la vider et la nettoyer.

Mais Michel et les garçons du moulin avaient prétendu que c'était inutile et qu'on pouvait attendre plusieurs mois encore.

Michel et les autres se trompaient.

Au mois d'octobre, il y avait eu de grosses pluies, le ruisseau était devenu torrent ; il avait passé par-dessus le déversoir, mais non sans avoir accumulé au fond de l'écluse des pièces de bois, de grosses pierres et un sa-

ble vaseux qui devait au premier jour obstruer le chenal.

Or donc, un matin, le surlendemain de l'arrivée de Laurent, il y avait eu un grand émoi au moulin.

La roue s'était arrêtée pendant la nuit, et l'eau, n'arrivant plus à ses palettes, refluaît en arrière et débordait par-dessus l'écluse.

Michel était bon mangeur : il n'hésita pas à se dépouiller de ses vêtements, sauta dans l'eau, plongea, replongea et finit par déplacer une énorme pièce de bois qui formait une digue improvisée et obstruait le chenal.

Trois hommes avaient assisté à cet exploit :

Les deux meuniers et Laurent.

Debout sur la berge de l'écluse, Laurent avait pu voir Michel tout nu et apercevoir entre ses deux épaules une sorte de marque noire de la largeur d'un œu de cinq francs.

Cette marque était le signe héréditaire : il s'était fait reconnaître pour le fils de mame Suzon et de feu Tiercelin.

Michel, qui était resté près d'un quart d'heure dans l'eau, en sortit tout grelottant et ne se douta point que aurent avait pu examiner tout à son aise cette verrue héréditaire.

Quand il entra dans le moulin pour s'aller rhabiller et sécher au coin du feu, Laurent n'était plus au bord de l'écluse.

Il s'était éloigné sans affectation et était allé fumer sous les ormes de l'avenue.

Seulement, lorsque Michel eut mangé un morceau, pris son fusil, sifflé sa chienne et fut parti pour la chasse, Laurent fit un signe au Grillon qu'il aperçut à la fenêtre.

La jeune fille accourut.

Ma petite Noémi, dit-il, sais-tu qu'il fait bon voyager quelquefois ?

—Que veux-tu dire, Laurent ? demanda-telle étonnée.

—J'ai été soldat, j'ai vu du pays et j'ai appris beaucoup de choses.

Le Grillon le regardait toujours.

—Est-ce que tu crois au signe que Michel a sur les deux épaules ?

—Dame ! répondit Noémi, je ne l'ai jamais vu, mais ma tante dit qu'il est tout pareil à celui qu'avait mon oncle.

Laurent haussa les épaules.

—J'étais tout petit, dit-il, quand mon père est mort, mais je me rappelle parfaitement l'avoir vu se baigner dans l'écluse.

—Eh bien ?

—Et je t'assure qu'il avait une grosse verrue noire à la même place ; seulement, elle était de naissance, celle-là.

—Et celle de Michel...

—C'est précisément pour cela que je te dis qu'il fait bon avoir voyagé...

—Ah !

—Et si je le veux, j'aurai dans vingt-quatre heures une marque toute semblable entre les deux épaules.

—Vraiment ! fit le Grillon.

Ils s'étaient assis, en causant, sur un tronc d'arbre, et se trouvaient assez isolés pour que nul ne pût les entendre.

—Vois-tu, Grillonnet, dit Laurent, quand j'ai été fait prisonnier en Italie, on m'a d'abord envoyé en Allemagne, puis en Hongrie, et j'ai été interné pendant quelque temps dans un village tzigane. Eh bien, figure-toi que, dans ce pays-là, il y a une secte qui croit à un mélange de notre religion et de celle de Mahomet, et qui, moitié turque, moitié chrétienne, marque tous les enfants exactement de la même manière que Michel est marqué. Comme j'ai vu faire l'opération, je sais comment on la pratique.

—Mais, dit le Grillon, nous sommes loin de ce pays-là, ici...

—Sans doute.

—Et comment veux-tu que Michel et le père Brûlart aient appris...

—Attends, tu vas voir.

—J'écoute, dit le Grillon.

—Te souviens-tu que la Pitache t'a plusieurs fois fait des demi-confidences ?

—Oui, certes, je m'en souviens.

—La Pitache sait tout, j'en suis sûr, et elle serait la complice des deux misérables que cela ne m'étonnerait pas.

—Ah ! tu crois ?

—N'as-tu pas vu, hier matin, Michel tout pâle et tout tremblant parce qu'il venait de la rencontrer et de causer avec elle, à ce même endroit où nous sommes ?

—C'est vrai. Mais...

—Attends encore. La Pitache est une tireuse de bonne aventure ; elle a couru le monde dans sa jeunesse ; elle a connu très certainement des saltimbanques et des bohémiens qui venaient du pays des Tsiganes, et qui ont pu lui apprendre cette manière de tatouage.

—Et c'est elle qui aurait ainsi marqué Michel ?

—Naturellement.

—Oh ! dit le Grillon, la Pitache est une femme qu'on peut faire parler avec de l'argent. Si elle a fait cela, elle le dira, et alors, ma tante...

—J'ai une autre idée, dit Laurent.

—Voyous.

—Ma pauvre mère a beau se répéter que c'est Michel qui est son fils, c'est moi qu'elle aime.

—Oh ! bien sûr, dit le Grillon.

—Eh bien, suppose qu'un jour je lui dise : Mais moi aussi j'ai un signe noir entre les deux épaules.

—Ah ! s'écria le Grillon, si cela arrivait, elle ne pourrait plus douter.

—Cela arrivera quand nous voudrons, dit Laurent.

LVIII

Alors Laurent avait expliqué à Noémi quel était le procédé employé par les Tsiganes pour obtenir cette verrue artificielle qui devenait aussi dure que la corne, et qui avait tout à fait l'apparence d'un signe de naissance.

On appliquait sur la chair nue un petit emplâtre de pis de vache.

Cet emplâtre amenait une ampoule, et la peau se trouvait soulevée.

Alors on piquait légèrement avec une épingle et on y introduisait de la poudre pilée très-fin.

Après quoi on y mettait le feu.

Après quoi on y mettait le feu.

L'opération était douloureuse, mais elle était rapide, et vingt-quatre heures après, l'ampoule était devenue un petit signe noir en tout semblable à un grain de beauté.

Or, il y avait au moulin une personne dont Noémi était sûre comme d'elle-même.

C'était un vieux valet de charrue qui s'était toujours refusé à croire que Michel fût le vrai fils de la mère Suzon.

Laurent l'appela comme il rentrait des champs, vers midi et il l'emmena dans la grange.

Quand ils furent seuls, il lui dit :

—Tu ne veux donc pas croire que je ne suis pas le fils de ma mère Suzon ?

—Non-seulement, reprit Isidore, — c'était son nom, — je ne veux pas le croire, mais je ne puis m'imaginer, mon bon maître, qu'un garçon de sens comme vous n'ait pas tout cassé en arrivant et n'ait pas jeté dehors ce chenapan qui vous vole votre héritage.

—Eh bien, dit Laurent en souriant, j'ai réfléchi depuis le jour de mon arrivée.

—Ah !

—Et je trouve que tu as raison.

—Vrai ?

—Je veux donc chasser Michel d'ici, mais j'ai besoin que tu me donnes un coup de main.

—Oh ! de grand cœur.

—Seulement, tu vas me jurer que tu ne diras à personne un mot de ce que nous allons faire.

—Je vous le promets, monsieur Laurent.

Dès lors, Laurent, qui ne pouvait s'appliquer à lui-même l'emplâtre de pis de vache, eut un auxiliaire dans le valet de charrue ; et quarante-huit heures après, comme nous l'avons vu, il entra chez ma mère Suzon, lui disant :

—Moi aussi, j'ai un signe entre les deux épaules !

La scène qui suivit est facile à comprendre.

La meunière ne pouvait plus douter.

Elle eut un accès de joie délirante ; elle couvrit Laurent de caresses.

Pendant plus d'une heure, ce fut un déluge de larmes mêlées de cris de joie.

Si Michel eût été au moulin, nul doute qu'il n'eût tout entendu.

Mais Michel était parti, on le sait, comme à l'ordinaire, et il était probable qu'il ne rentrerait que le soir.

Tous les gens du moulin étaient aux champs.

Il n'y avait qu'une servante qui balayait la cuisine en ce moment et qui n'entendit rien.

Enfin, ce délire un peu calmé, Laurent dit à sa mère :

—Maintenant que vous êtes sûre que je suis bien votre fils, qu'allez-vous faire ?

—Ah ! le misérable, dit la meunière, en songeant à Michel, nous lui donnerons un sac d'écus, et il s'en ira.

—Non, dit Laurent ; un homme qui a fait cela est capable de tout. Plus.

tôt que de s'en aller, il fera du scandale, et le bruit ne vaut rien pour d'honnêtes gens comme nous.

—Mais, dit maman Suzon, je ne puis pourtant pas lui laisser prendre ton bien.

Un sourire vint aux lèvres de Laurent.

—Ma mère, dit-il, je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de le lui donner ; mais Michel est un rusé qu'il faut prendre dans ses propres pièges.

—Que veux-tu dire ?

—Ce n'est pas nous qui démasquerons son imposture.

—Qui donc, alors ?

—C'est lui.

—Je ne te comprends pas, dit la meunière, qui sentait renaitre au fond de son cœur cette aversion profonde que jadis Michel lui inspirait.

—Et moi je me comprends, dit Laurent, et si vous voulez faire ce que je vous dirai, Noémi et vous...

—Eh bien ?

—Avant un mois Michel nous demandera pardon à genoux et il quittera le pays pour n'y jamais revenir, en emportant ce que nous lui donnerons...

—Mais pourquoi le veux-tu donc ménager ainsi ?

—Pourquoi ? fit Laurent, mais parce qu'il a été mon frère de lait, parce que j'ai eu de l'amitié pour lui.... parce que je ne veux pas l'envoyer au bagne !

Les deux femmes tressaillirent.

—Au bagne ! s'écria la meunière !

—Oui. N'a-t-il pas tenté de me faire assassiner par le père Brûlard ?

—Oh ! le malheureux ! dit la meunière, qui, elle aussi fut prise d'un sentiment de pitié.

Et les deux femmes frissonnantes promirent à Laurent de faire à la lettre tout ce qu'il leur demanderait.

Michel, pendant ce temps-là, s'en allait demander conseil à son bon ami M. Jouval.

LVIII

Michel commençait à être pris de ce vertige qui s'empare des hommes à qui tout semble réussir.

Après avoir cheminé longtemps dans l'ombre, pas à pas, avec l'angoisse que fait naître la crainte de ne pas atteindre le but, il voyait ce but atteint, et, dès lors, il relevait la tête et se riait du danger, ignorant que les plus grands désastres éclatent au lendemain des jours de triomphe.

Michel avait noyé la Pitache, et personne ne s'inquiétait de la sorcière.

Michel était débarrassé de son père, dont il ignorait encore le sort, mais qui, selon lui, n'aurait garde de revenir.

Michel enfin, était, aux yeux de tous, le fils de la meunière, l'héritier du moulin...

Et, dès lors, pourquoi aurait-il fait des concessions ?

Il venait de refuser à maman Suzon toute distraction de son bien en faveur de Laurent.

C'était un acte d'énergie qu'il allait raconter à M. Jouval, et dont certainement celui-ci le féliciterait.

Et Michel, sa peur passée, avait senti renaitre en lui cet amour violent que lui avait inspiré le Grillon.

Michel prit donc la plaine et s'en alla vers les fermes que l'usurier possédait dans le Val.

Comme il avait pris le chemin de halage, il aperçut en pleine Loire le bateau de l'usurier.

Et il s'arrêta.

M. Jouval l'avait aperçu, et il gouverna droit sur lui.

—Est-ce qu'il y a encore du nouveau ? dit-il en sautant sur la berge

aussi lestement que lui permit sa copulence ; car, il faut bien le dire, M. Jouval n'était pas cet usurier famélique, au corps diaphane, aux doigts crochus, au visage décharné, cousin germain du Gobseck de Balzac, et que les romanciers se plaisent à portraiturer.

C'était un gros homme à mine joyeuse, bien nourri, buvant sec, mangeant comme un ogye et n'appliquant qu'à autrui ses austères principes de parcimonie.

—Bonjour, patron, dit Michel.

—Bonjour, mon garçon. Tu venais me voir, je parie ?

—Oui et non. J'ai toujours du plaisir à jaser un brin avec vous, dit Michel.

—Mais tu n'as rien de particulier à me dire ?

—Non... ou plutôt rien de mauvais.

—Tout va bien au moulin ?

Et M. Jouval, ayant tiré son bateau sur le sable, prit familièrement Michel sous le bras.

—Tout va bien si on veut, dit Michel avec flegme.

—Que veux-tu dire ?

—La mère n'est pas contente... mais elle se contentera, il faut l'espérer.

—Et pourquoi n'est-elle pas contente ?

—Nous ne sommes pas tombés d'accord.

—Sur quoi ?

—Sur les deux fermes.

—Bon ! j'y suis, fit M. Jouval, c'est la plus grosse qu'elle veut donner à Laurent ?

—Justement.

—Et tu ne veux lâcher que la plus petite ?

—Je ne veux rien lâcher du tout.

Michel répondit cela si froidement, avec tant d'aplomb, que M. Jouval s'arrêta net.

—Tu ne veux rien lâcher ?

—Non, c'est inutile du moment où je suis le fils de la meunière et qu'il n'y a personne en ce monde pour me contredire.

—Il est vrai, dit M. Jouval avec une bonhomie naïve, que tu as payé le silence de la Pitache... Mais si on lui donnait de l'argent d'un autre côté...

—Oh ! oh ! fit Michel en souriant.

—Il ne faudrait pas s'y fier.

—Moi, dit Michel en souriant, je suis sûr qu'elle ne dira jamais rien...

—En vérité !

—J'ai pris mes précautions avec elle.

M. Jouval regarda Michel du coin de l'œil.

—Je le sais, dit-il

Michel tressaillit.

—Est-ce que je ne sais pas tout ? fit l'usurier d'un ton bonhomme. La Pitache est bien tranquille à cette heure.

Ils étaient seuls, personne ne pouvait les entendre ; Michel se dit qu'après tout, M. Jouval en savait assez long sur lui pour qu'il ne lui fit pas des "cachotteries" inutiles.

—Oui bien tranquille, dit-il.

—Et toi, naïf, poursuivit l'usurier, tu te dis que les morts ne parlent pas...

Michel ne répondit rien, mais un sourire passa sur ses lèvres.

—Alors, dit encore M. Jouval, ton père parti, la Pitache noyée, tu ne crains plus rien...

—Rien du tout.

—Mais moi...

—Oh ! vous, dit Michel, je n'ai pas peur... vous aimez mieux votre argent que la justice.

—Naturellement ; donc te voilà tranquille...

—Comme Baptiste.

—Et tu ne veux pas lâcher la grosse ferme ?

—Ni la grosse, ni la petite, et même...

—Eh bien ?

—J'ai dans mon idée d'épouser le Grillon.

—Bah !

—C'est comme ça. je suis amoureux.

M. Jouval secoua la tête.

—Mon garçon, dit-il, je t'engage à ne pas trop te monter la tête à cet endroit.

—Allons donc !

—Quand on veut trop avoir, on finit par n'avoir rien du tout. Et puis, un homme amoureux fait des bêtises.

—Ca dépend.

—Tout à l'heure je te disais : Tu crois que les morts ne parlent pas...

—Si vous me prouvez le contraire, vous me ferez plaisir, ricana Michel.

—Eh bien, les morts parlent, mon garçon, et quelquefois plus éloquentement que les vivants.

—Elle est forte, celle-là, patron !

—C'est la vérité pure. Tu as noyé la Pitache...

—Je ne dis pas cela.

—Soit.

—Comme vous voudrez.

—Tu as noyé la Pitache...

—Après ?

—La Loire ne garde pas toujours ce qu'on lui confie. Au premier jour, le cadavre flottera sur l'eau. On le repêchera...

—Qu'est-ce que cela prouvera ?

—On remarquera que la Pitache, avant d'être jetée à l'eau, a été étranglée...

—Bôh !

—Où bien assommée... Alors on prévient la justice, et tu sais si la justice est curieuse... il faut qu'elle voie clair en toutes choses...

Michel sentit à ces derniers mots de M. Jouval perler quelques gouttes de sueur à son front, et il regarda avec

inquiétude l'usurier, qui riait d'un mauvais rire...

LIX

M. Jouval continua.

—La Pitache est une mendicante ; elle ne pouvait donc tenter la cupidité de personne.

Cependant, son cadavre retrouvé, il sera constant qu'elle a été assassinée. Pourquoi ?

Ce n'est pas à toi, qui es chasseur, que j'enseignerai comment un limier va relancer un sanglier dans sa bauge.

La justice est aussi fine que le limier.

Elle va, vient, retourne en arrière, pousse en avant et revient encore, jusqu'à ce qu'elle ait débrouillé la voie.

Elle ne manquera pas de savoir qu'elle visitait souvent le père Brûlart...

—Après ? fit Michel avec une certaine angoisse.

—Le père Brûlart, lui aussi, a disparu.

—C'est-à-dire qu'il a filé avec l'argent.

—Et ça ne lui a pas porté bonheur. Michel fit un soubresaut.

—Qu'est-ce que vous en savez ? dit-il.

—Tiens, lis.

Et M. Jouval tira de sa poche le "Journal de Loinet", le tendit à Michel, et lui désigna du doigt l'article qui racontait la mort mystérieuse du voyageur.

Si bronzé que fût Michel, si dépourvu de sensibilité qu'il pût être, il éprouva cependant une vive émotion.

—Tu le vois, dit M. Jouval, il y a deux morts au lieu d'un qui vont parler contre toi.

Michel baissa la tête.

—Pourquoi le père Brûlart s'en allait-il ? Pourquoi l'a-t-on assassiné ?

Encore des questions que les juges vont se poser, et ils ne se tiendront tranquilles que lorsque leur curiosité sera satisfaite.

Michel baissait toujours la tête.

—Vois-tu, mon garçon, poursuivit l'usurier, à ta place je ne ferais ni une ni deux, je lâcherais une ferme.

—Et puis ?

—Et le Grillon avec.

Michel frappa du pied.

—Oh ! ça, non, dit-il.

—Hein ? Tu ne veux pas ?

—Jamais !

La passion raineuse et jalouse qui emplissait le cœur de Michel triompha chez lui de toute prudence.

—Je ne veux pas céder un pouce de terre ! dit-il.

—Tu auras tort.

—Et je vous dis, moi, que j'ai raison ! s'écria-t-il avec une sorte d'exaspération. D'abord on n'a pas retrouvé la Pitache ; elle est restée au fond de l'eau.

—Oui, mais on a constaté à cette heure l'identité du père Brûlart.

—Qu'est-ce que ça fait ? on ne m'accusera pas de l'avoir assassiné, celui-là !

—Non, mais...

—Mais quoi ?

—On retrouvera peut-être son assassin.

—Eh bien !

—Celui-ci fera des aveux, et il dira que le père Brûlart avait de l'argent ; où l'avait-il pris ?

Michel fut héroïque de cynisme.

—Avec ça qu'on ne sait pas que le père Brûlart était capable de tout ! On supposera qu'il a, lui d'abord, assassiné quelque marchand de boeufs qui s'en allait à une foire.

Cette réponse étourdit M. Jouval.

—Ah ! dit-il avec une sorte d'admiration naïve, tu es plus fort que je ne pensais, tu n'hésites pas à couvrir ton père de sang et de boue.

Michel haussa les épaules.

—Par conséquent, reprit-il, je suis bien tranquille, comme vous voyez. Bonsoir, monsieur Jouval. Vous n'êtes pas de bon conseil aujourd'hui.

—Bah ! tu crois ?

—A preuve que vous avez peur...

—J'ai peur pour mon argent. C'est bien naturel.

Michel eut un éclat de rire et s'en alla, laissant M. Jouval interdit.

Alors les dernières paroles de maître Loiseau revinrent en mémoire à l'usurier :

—A votre place, avait dit l'huissier, je rentrerais dans mon argent le plus tôt possible.

M. Jouval sentit quelques gouttes de sueur perler à son front, et son cœur battit un peu plus vite qu'à l'ordinaire.

Les paroles de l'huissier renfermaient comme une lointaine et lugubre prophétie.

Il était évident que Michel, saisi de vertige, perdait la tête : que la vérité pouvait se découvrir ; que d'investigations en investigations la justice finirait par savoir que lui, Jouval, avait prêté de l'argent à Michel.

Et la peur le prit.

Pendant un quart d'heure il ne bougea pas de l'endroit où Michel l'avait laissé.

Il était comme en proie à une vision.

Il voyait le fils Brûlart démasqué et assis sur les bancs de la cour d'assises ; il entendait le fils Brûlart raconter avec cynisme tous les détails de l'assassinat de la Pitache, et l'accuser, lui Jouval, de complicité morale.

Dès lors, non-seulement il perdait son argent, mais encore il était complètement déshonoré, en admettant que la justice écartât la complicité.

Or, les gens comme Jouval tiennent d'autant plus à la considération pu-

blique qu'ils n'y ont aucun droit.

—J'aurais dû retenir Loiseau, se dit-il, et le faire s'expliquer plus clairement.

Sur cette réflexion, M. Jouval, au lieu de prendre le chemin de ses fermes, regagna son bateau, le remit à flot, monta dedans et gouverna vers Saint-Florentin.

Arrivé chez lui, il appela le petit bonhomme qui pausait le cheval, lavait le cabriolet, arrosait et bêchait le jardin, épluchait les légumes de la servante et faisait, à lui tout seul, pour cent francs par an, la besogne de six domestiques.

—Connais-tu le chemin de Lorris ? lui dit-il.

—Oui, m'sieu.

—Et tu connais bien M. Loiseau ?

—Pardine ! puisqu'il est venu ici aujourd'hui encore.

—Eh bien, donne une "vannette" d'avoine à Cocotte et mets-lui la selle.

—Vous allez en route ? demanda l'enfant.

—Non, c'est toi qui va aller porter une lettre à M. Loiseau à Lorris.

L'enfant descendit à l'écurie.

Alors l'usurier écrivit :

"Compère,

"Vous aviez raison ce matin. Venez donc coucher à la maison. J'ai besoin de vous.

"Votre dévoué ;

"JOUVAL."

Et quand il eut fermé cette lettre, M. Jouval murmura :

—Du moment où les gens sont amoureux, ils font des bêtises, et je me retire de leur jeu...

LX

M. Jouval passa le reste de la journée en proie à une vague anxiété, et en répétant de temps à autre :

—Loiseau a raison, je me suis fourré dans une mauvaise affaire.

Enfin le soir vint, et comme la nuit tombait, l'usurier entendit le trot d'un cheval, et le cabriolet de l'huissier vint s'arrêter à sa porte.

Il courut au-devant de lui et lui dit :

—J'ai eu tort de vous laisser partir ce matin.

—Pourquoi, et qu'y a-t-il donc de nouveau ? demanda Loiseau.

—Il y a que j'ai passé une mauvaise journée.

—Bah !

—Que j'ai vu Michel...

—Ah ! ah !

—Et que ce garçon est fou.

—Comment cela ?

—Venez, vous allez le savoir.

Et M. Jouval fit entrer l'huissier dans son cabinet et s'y enferma avec lui.

Puis, tout d'une haleine, et d'une voix émue, il lui fit part de son entretien en plein air avec Michel, et de l'entêtement que celui-ci avait montré.

—Diable ! murmurait Loiseau en fronçant le sourcil, tout cela est grave, fort grave, mon compère.

—Que faire maintenant ? murmurait Jouval avec un accent de véritable désespoir.

—Mon avis est qu'il faut renoncer à vos projets sur le moulin.

M. Jouval poussa un gros soupir.

—C'était pourtant bien à ma convenance, dit-il.

—Soit, mais il faut en faire votre deuil, et pourvu que vous rattrapiez votre argent...

—Mais comment ?

—Écoutez, compère, dit l'huissier, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis ce matin.

—Bon !

—Et je sais bien ce que je ferais s'étais à votre place.

—Voyons.

—D'abord, au lieu de compter sur Michel, je l'abandonnerais complètement, je le lâcherais, comme on dit.

—Puis ?

—Et je m'en irais trouver Laurent Tiercelin, et je lui dirais : "Mon ami, vous êtes le vrai fils de la meunière, ce que personne ne veut croire et ce dont j'ai la preuve, moi. Donnez-moi vingt mille francs, et je vous fournis cette preuve dont personne ne doutera plus."

—Vous feriez cela ? s'écria M. Jouval.

—Je le ferais.

—Et s'il refuse de me donner les vingt mille francs ?

Loiseau secoua la tête en souriant.

—Il ne refuserait pas, si je m'en mêlais, moi, ni lui, ni la meunière, qui a beau se répéter tous les jours que Michel est son fils et qui n'aime que l'autre.

—Mais, objecta M. Jouval, que fera Michel ?

—Eh ! que voulez-vous qu'il fasse ? Il aimera encore mieux s'en aller que de faire du bruit, parce que vous pourriez mettre dans les mains du procureur impérial la lettre qu'il vous a écrite, et dans laquelle il avoue être le complice de son père, relativement à la tentative d'assassinat.

—Mais, dit encore M. Jouval, qui vous dit que la meunière et Laurent indignés ne le dénonceront pas ?

—Tout me le prouve.

—Ah !

—D'abord ce sont des gens honnêtes, tranquilles, et qui ont horreur du scandale.

—Soit, mais...

—Ensuite ne croyez-vous pas que Laurent se doute de quelque chose ? Il en était autrement, est-ce qu'il n'aurait pas fait grand bruit des deux coups de feu qu'il a essayés sur la route ?

—Ah ! c'est juste.

—Donc, s'il ne dit rien, c'est qu'il cherche une preuve de l'imposture de Michel.

—Et cette preuve, je puis la donner...

—C'est-à-dire la lui vendre, reprit Loiseau. Autrement vous sortiriez de vos habitudes.

—Vous pourriez bien avoir raison, mon compère, dit Jouval, qui se rangeait peu à peu de l'opinion de Loiseau.

Celui-ci reprit :

—Si je me mêle de l'affaire, tout ira bien.

—Vrai ?

—Mais il faut auparavant que nous tombions d'accord.

—Comment cela ?

—Compère, on voit bien que vous perdez un peu la tête, aujourd'hui, reprit l'huissier ; sans cela, vous ne me feriez pas une pareille question. Vous savez pourtant bien que vous ne me payez pas mes exploits au tarif ordinaire, et que je ne me laisse pas "taxer," moi.

—Oh ! non, dit Jouval avec une pointe d'aigreur.

—J'ai un tant pour cent sur vos affaires, et vous n'avez pas à vous en plaindre, car je vous les mène un peu rondement hein ?

—Je ne dis pas non ; eh bien, faites vos conditions.

—Attendez donc, et raisonnons un peu. Vous avez prêté à Michel douze mille francs d'une part et trois de l'autre.

—Ca fait quinze mille.

—Le premier versement a été fait il y a trois semaines, et le second il y a trois jours, c'est donc cinq mille francs d'intérêt pour un mois ; avouez que l'affaire n'est pas mauvaise...

—Je ne dis pas, soupira M. Jouval, qui songeait toujours à ce moulin qui

—A prendre ou à laisser, mon compère.

Mais tout à coup l'oeil abattu de M. Jouval étincela.

—Ah ! compère, dit-il, j'ai une heureuse idée, allez !

—Quelle est-elle ?

—En place d'un homme qui a rendu service à Michel, vous pouvez me poser comme un ami de Tiercelin.

—Comment cela ?

—Hé ! sans doute, Michel est venu à moi ; il m'a exposé sa détresse. Alors je croyais Laurent mort, et je lui ai donné ce qu'il me demandait. Mais Laurent revient, je ne veux pas être complice d'un misérable, et je le dénonce. Seulement, j'ai avancé de l'argent, et il est juste qu'on me le rende.

—Fort bien. Est-ce tout ?

—Non, non, vous allez voir. Les Tiercelin ont du bien, mais peut-être les écus manquent. Au lieu d'argent, j'accepte leur billet à cinq pour cent ; on le renouvelle à échéance, on le renouvelle encore et toujours en ajoutant les intérêts aux intérêts, et dans quatre ou cinq ans...

—Le moulin est à vous ?

—Sans doute, et je demeure un très-honnête homme, mais qui a besoin de son argent. Quant à vos deux mille cinq cents francs... ils sont là...

Et M. Jouval montra son tiroir.

—Compère, dit Loiseau, je ne voudrais pas vous désillusionner, mais j'ai peur qu'ils ne paient comptant.

—Bah ! bah ! j'ai dans mon idée, moi, que j'aurai le moulin. A l'oeuvre donc, compère !

—Dès demain matin, je me mets en campagne, répondit l'huissier, et nous exécutons Michel.

était si bien à sa convenance et auquel il lui fallait renoncer. Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut là-dessus ?

—La moitié, dit Loiseau.

—C'est cher !

Tandis que M. Jouval et son compère, l'huissier Loiseau, prenaient la résolution d'abandonner Michel, celui-ci rentrait au moulin en conquérant.

Il avait laissé la meunière en pleurs le matin ; il s'attendait à retrouver des visages bouleversés, des gens éperdus, Laurent triste et sombre, le Grillon boudard ; et il s'appêtait à traiter tout ce monde-là en maître et avec des airs de matamore.

Sa surprise fut grande.

Il trouva les domestiques causant tranquillement autour de la vaste table sur laquelle ils prenaient leur repas du soir, et la meunière, Noémi et Laurent, qui d'un air paisible, achevaient le souper en devisant de choses et d'autres.

—Bonjour, mon enfant, dit la meunière avec avec douceur.

—Bonjour, Michel, dit Laurent avec calme. As-tu fait bonne chasse ?

—Bonjour, mon cousin, dit à son tour le Grillon en souriant.

Michel demeura confondu.

Mais, comme il était en veine d'insolence depuis le matin, après avoir gardé le silence un moment, il dit d'un ton rogue :

—Excusez ! il paraît que je ne suis rien ici.

—Pourquoi dis-tu cela ? fit mame Suzon.

—Parce que l'on se met à table sans moi.

—C'est vrai, répondit mame Suzon, tu es le maître de la maison, et nous aurions dû t'attendre ; mais tu rentres tantôt à une heure et tantôt à une autre, et nous n'avons pas pensé que tu pourrais te fâcher.

—Bh bien ! dit brutalement Michel, vous le savez, maintenant.

Et il déposa son fusil dans un coin et se mit à table d'un air farouche.

La meunière ne dit rien.

Laurent acheva de souper et dit au Grillon :

—Allons donc nous chauffer par là, il fait meilleur.

Le Grillon le suivit.

Michel leur jeta un regard de colère.

Puis, se trouvant seul avec la meunière, il frappa sur la table de son poing fermé et dit :

—Ca ne peut pas durer comme ça.

—Quoi donc ? fit mame Suzon sans s'émouvoir.

—Avez-vous un enfant ou en avez-vous trois ? il faudrait le savoir. C'est-y moi ou Laurent, votre fils ?

—C'est toi.

—Alors, qu'est-ce qu'il fait ici, lui ? Une rougeur subite monta au front de la meunière ; elle eut même un éclair dans ses grands yeux si brillants et si doux d'ordinaire ; mais aucune mauvaise parole ne sortit de ses lèvres.

—Laurent, dit-elle, est mon fils d'adoption, comme toi-tu es le fils de mes entrailles ; ce matin tu m'as dit que tu ne voulais rien lui donner...

—Rien du tout.

—Mais au moins lui feras-tu place au coin de notre feu !

—Voilà ce qui commence à me déplaître, fit Michel, dont l'insolence et la brutalité augmentaient en raison directe de la douceur de la meunière.

—Et où veux-tu donc qu'aille Laurent ?

—Dame ! je ne sais pas, moi. Il est bon ouvrier, ce n'est pas l'ouvrage qui manque.

La meunière ne répondit pas.

Exaspéré par ce silence, Michel poursuivit :

—C'est comme le Grillon, est-ce qu'elle s'imagine que je vas assister à

ses noces ? D'ailleurs, quand on n'a pas le sou comme elle... on ne se marie vas.

—C'est vrai, dit la meunière ; Noémi est la fille de ma soeur, qui n'a laissé que des dettes en mourant ; mais j'avais toujours compté l'établir.

—En vérité ! ricama Michel.

—Et lui faire une dot.

—Afin de la marier avec Laurent, pas vrai ?

—Oui.

Michel avala d'un trait un grand verre de vin et reposa brusquement son gobelet sur la table.

—Voilà ce que je ne veux pas, dit-il.

—Tu ne veux pas que je dote ma nièce ?

—Non. Pas plus que je ne veux qu'elle épouse Laurent.

—Michel, dit la meunière sans se départir de son ton de douceur, tu es jaloux.

—C'est possible.

—Et c'est ce qui te rend mauvais.

—C'est encore possible.

—Tu veux garder le bien de ton père, dit mame Suzon ; c'est peut-être ton droit ; mais ce qui n'est plus ton droit, c'est de vouloir empêcher que ma nièce épouse celui qu'elle aime...

—Eh bien ! tonnerre ! s'écria Michel, je vous dis, moi, qu'ils ne sont pas mariés encore !...

Et il se leva de table, renversa sa chaise qui alla rouler dans un coin, et sortit en poussant violemment la porte.

—Qu'as-tu, Michel ? dit Laurent, qui se leva du coin du feu de la cuisine.

—Ca ne te regarde pas.

Et Michel gagna la porte de la cour.

Et Laurent le suivit.

—Tu as peut-être bu un coup de trop ? dit-il.

—Non, dit Michel, mais je trouve qu'il y a des gens qui n'ont que faire ici.

—Est-ce pour moi que tu dis cela ? fit Laurent avec calme.

—C'est encore possible.

—C'est bien, dit Laurent, nous en causerons demain... je ne vais toujours pas m'en aller ce soir.

Et Laurent rentra et rejoignit la meunière, auprès de laquelle le Grillon était déjà.

Mame Suzon avait des larmes dans les yeux :

—Mon cher enfant, dit-elle, je ne sais pas ce que tu veux et quel est ton plan de laisser ce misérable nous faire tous ces esclandres, quand tu n'aurais qu'à dire un mot.

—Patience ! dit tranquillement Laurent.

—Laurent a raison, ajouta Noémi.

.....

Au dehors, Michel croyait triompher.

—Ils ont peur, se disait-il, et je ferai tout ce que je voudrai. J'ai eu tort de me tourmenter : le père est mort, la Pitache aussi ; personne ne peut plus dire la vérité, et j'ai tous les atouts dans mon jeu. Il faudra bien que Noémi soit ma femme, dussé-je.'

Il n'acheva pas sa pensée ; mais il s'en alla à Férolles, où il y avait toujours un cabaret ouvert jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Depuis qu'il était un demi-monsieur, Michel ne manquait pas d'amis et de partisans.

Tous les vauriens, tous les ivrognes du pays lui faisaient fête, et lorsqu'il entra dans le cabaret, on lui donna une véritable ovation.

—Bonjour, mes enfants, bonjour, dit-il en entrant.

Il avait le ton protecteur et la mine insolente, et le cabaretier s'empressa de venir prendre ses ordres.

LXII

Michel était quelque peu surexcité déjà en entrant dans le cabaret.

Le vertige du triomphe s'était emparé de lui, et il avait le verbe aussi haut que peut l'avoir un homme à qui tout réussit.

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'il eut vidé une première bouteille.

Il y a même à Férolles, qui est un honnête pays entre tous, des gens qui, désertant volontiers le travail pour l'auberge, admirent et respectent qui-conque est riche, deviennent ses flatteurs, et conservent tout leur mépris pour celui qui s'est ruiné ou que la fatalité a dépouillé tout d'un coup.

On avait appris six mois auparavant, avec quelque stupeur, que Michel, le vaurien et le braconnier, était le vrai fils du moulin, et si on n'en avait pas douté en présence des affirmations aussi nettes qui s'étaient produites, on n'avait pas précisément accepté avec enthousiasme cette nouvelle.

Michel avait toujours été méprisé et enveloppé dans la déconsidération qui frappait le père Brûlart ; mais peu à peu, quand on l'avait vu installé au moulin et le maître de la maison, on avait changé de sentiments à son égard.

Michel était à peine installé à une table que ses confidents habituels firent cercle autour de lui. Il paya à boire à tout le monde et se mit à causer bruyamment.

Un assez mauvais drôle qu'on appelait Laurenceau, dit "la Fouine", lui dit :

—Qu'est-ce que vous allez donc faire du soldat, monsieur Michel ?

Il faisait allusion à Laurent, dont tout le monde connaissait le retour.

Cette question plut à Michel.

—Dame, répondit-il, il fera comme

tous ceux qui n'ont ni sou ni maille, il travaillera.

—Ou mavait dit, poursuivit Laurenceau, que vous vouliez partager.

—Partager quoi ?

—Votre bien.

—Avec Laurent ?

—Oui.

Michel haussa les épaules.

—C'est bien assez qu'il en ait joui pendant vingt ans, dit-il. Je suis le fils de mon père, et ce qui est à moi est à moi.

—Voilà qui est parler.

—Et bien parler, dit un autre.

Et tous les vauriens du pays applaudirent et félicitèrent Michel de sa résolution.

Un autre dit encore :

—Mais le Grillon ? Est-ce qu'ils doivent toujours se marier ?

—Que non pas, dit Michel ; le Grillon est ma cousine ; c'est un beau brin de fille, et j'en veux.

—On dit qu'elle aime Laurent observa Laurenceau...

—Bah ! dit un autre vaurien, elle aimera bien mieux M. Michel qui est riche...

—C'est probable, fit Michel avec suffisance.

Michel, se voyant encouragé à expulser Laurent et à prendre Noémi pour lui, buvait sans relâche, frappait de son poing fermé sur la table et cassait les bouteilles à mesure qu'elles étaient vides.

Les gens paisibles s'étaient retirés depuis longtemps ; mais quatre ou cinq mauvais drôles étaient demeurés après que le cabaretier avait posé les volets à sa devanture, narguant les ordonnances du maire et se moquant du garde champêtre, seul représentant de la loi à Férolles.

Au petit jour, Michel était ivre mort.

Il sortit du cabaret en trébuchant, et reprit le chemin du moulin.

Mais à peine sortait-il du village que le grand air acheva de lui couper les jambes, et il se laissa choir sur un carré de cailloux accumulés par le cantonnier sur le bord de la route.

En ce moment un cabriolet passait sur la route.

L'homme qui était dedans reconnut Michel.

—Eh ! dit-il, vous avez votre compte, je crois, mon garçon.

Micrel qui était ivre, mais n'avait pas encore perdu la raison, dit :

—Tiens, c'est vous, monsieur Loiseau ?

—C'est moi, dit l'huissier.

—Où allez-vous... comme ça

—Je vais faire un bout de visite à de braves gens qui ne m'attendent pas...

—Ah ! connu... ricana Michel, vous allez saisir ?

—Peut-être bien...

Michel essaya de se relever, mais il ne le put.

—Un quart d'heure de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire, dit Loiseau ; voulez-vous que je vous reconduise au moulin ?

—Oa n'est pas de refus, dit Michel.

L'huissier descendit, aida Michel à se relever, et le fit monter dans son tilbury, murmurant à part lui :

—C'est une jolie chance qui m'arrive ! J'avais besoin d'un prétexte pour aller au moulin et le voilà tout trouvé.

Et il abandonna la grande route et fit entrer son cheval dans le chemin du moulin.

Pour la cure des vieux
arthres couvrez la
peau avec le

Plastron de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
Française.

Au quatrième tour de roue, Michel s'endormit.

Un quart d'heure après, le cabriolet de maître Loiseau entra dans la cour du moulin, et la première personne qu'apercevait l'huissier, c'était Laurent.

—Je vous ramène votre frère, dit-il ; il est dans un bel état, voyez...

Michel dormait bruyamment.

—Ivre mort, ajouta l'huissier.

Laurent appela deux valets de charrette qui pansaient leurs chevaux, et ceux-ci prirent à bras-le-corps Michel, qui ne s'éveilla point.

On le porta dans sa chambre, on le coucha sur son lit et on l'y laissa.

Alors Laurent dit à l'huissier :

—Je vous remercie bien. Peut-on vous offrir quelque chose ?

—Merci bien.

—Un verre de cassis ou d'eau-de-vie, ne serait-ce que pour laisser souffler votre cheval ?

—Soit, dit Loiseau, d'autant plus que je ne serais pas fâché de causer un brin avec vous.

—Ah !

—Oui, continua Loiseau, je voudrais vous parler. J'ai des choses très importantes à vous communiquer.

Laurent conduisit l'huissier dans cette petite salle où nous avons vu, la veille, mame Suzon souper avec ses enfants, et s'y enferma avec lui.

L'entretien fut long.

Que se passa-t-il entre eux ? C'est ce que personne ne sut ; mais deux heures après le départ de l'huissier, et comme Michel avait toujours son vin, Laurent, qui avait eu un entretien non moins mystérieux avec mame Suzon et Noémi, fit atteler la jument à la carriole et prit le chemin de Saint-Florentin.

LXIII

M. Jouval, que nous avons vu fort agité la veille, ne l'était pas moins le lendemain.

Maître Loiseau était parti.

Il avait quitté son digne ami en lui disant :

—Je vais aller à Férolles et je tâcherai de trouver un moyen quelconque de passer au moulin et de parler à Laurent Tiercelin sans que Michel s'en doute.

Accoudé à sa fenêtre, M. Jouval avait vu l'huissier conduire son tilbury sur la rive droite de la Loire pour aller prendre le pont de Jargeau.

Il l'avait suivi des yeux aussi longtemps qu'il l'avait pu, puis il s'était ôté de la fenêtre en jetant un dernier regard sur l'horizon.

Ce regard avait été suivi d'un soupir.

C'est que l'horizon, pour maître Jouval, lui cachait, dans un pli de terrain, — mais il en voyait nettement la place, — ce moulin de Brin-d'Amour, objet de ses convoitises les plus chères.

La matinée s'écoula.

Loiseau ne revenait pas, et M. Jouval qui, d'ordinaire, allait prendre l'air le matin et faisait avant son déjeuner une visite à ses fermes du Val, M. Jouval ne sortit pas.

Enfin, comme il se mettait à sa fenêtre pour la centième fois peut-être depuis le matin, il aperçut une voiture sur la route.

D'abord il crut que c'était le tilbury de Loiseau ; mais à mesure que la voiture approchait, on lui reconnaissait des proportions plus massives, et M. Jouval demeura convaincu que c'était une de ces grosses carioles de fermiers qui font le plus bel orne-

ment de la Loire, après les moulins à vent toutefois.

La carriole entra dans Saint-Florentin.

Alors M. Jouval changea d'observation, c'est-à-dire qu'il abandonna la fenêtre qui s'ouvrait sur le bord de l'eau pour aller se mettre à une de celles qui ouvraient sur la grand'rue de Saint-Florentin.

—Qui ça peut-il bien être ? se disait-il.

La carriole, attelée d'une grosse jument noire, roulait bruyamment sur le pavé inégal de la rue.

Tout à coup, M. Jouval tressaillit.

Il avait aperçu la personne unique qui se trouvait dans le lourd véhicule et le conduisait.

C'était un soldat, et ce soldat, on le devine, n'était autre que Laurent Tiercelin.

Car Laurent, depuis sa récente arrivée, n'avait point encore quitté son uniforme, et d'ailleurs il n'était pas fâché de se présenter ainsi vêtu à M. Jouval.

Celui-ci, en effet, eut un battement de coeur, car la carriole s'arrêta devant la porte.

—Ce cher Loiseau, murmura l'usurier, il est allé vite en besogne, je le vois.

Et il descendit à la rencontre de Laurent Tiercelin.

Laurent mit pied à terre, déroula le col de la jument et l'attacha à un anneau de fer qui se trouvait à la porte.

Puis il entra dans la maison et rencontra M. Jouval au bas de l'escalier.

—Vous êtes bien M. Jouval ? dit-il.

—Oui, mon garçon.

—Moi, dit Laurent, je m'appelle Tiercelin, et je voudrais causer un brin avec vous.

—Fort bien, dit M. Jouval.

Et il poussa la porte de son cabinet.

Laurent entra le premier et prit une chaise.

Il était fort calme, ce qui ne laissa pas que d'inquiéter M. Jouval.

—Monsieur, reprit-il lorsque l'usurier, ayant fermé la porte, se fut assis en face de lui, vous devez bien vous douter un peu du motif qui m'amène.

—C'est selon, dit M. Jouval.

—J'ai vu un de vos amis ce matin, M. Loiseau.

—C'est mon compère.

—Aussi, poursuivit Laurent, si vous voulez, nous n'irons pas par quatre chemins.

—Oh !

—Les comptes les mieux faits sont ceux qui vont le plus vite, n'est-ce pas ?

—C'est mon avis, dit M. Jouval.

—Je suis le fils de mame Suzon, la meunière de Brin-d'Amour, continua Laurent ; et vous savez certainement l'histoire.

—Certes, oui.

—Ma mère nourricière a fait un mensonge en mourant ; mon père nourricier l'a soutenu, mon frère de lait est un imposteur qui a pris ma place. Vous savez tout cela, n'est-ce pas ?

—Je ne le sais que depuis quelques jours, observa M. Jouval.

—Le temps ne fait rien, dit Laurent ; donc, allons droit au fait. J'ai appris au régiment à ne pas m'amuser en route. Vous avez prêté quinze ou vingt mille francs à Michel.

—Vingt mille, dit M. Jouval.

—C'est pour les prendre à mon compte que je suis venu.

—Ah ! ah ! fit l'usurier.

—Mais, reprit Laurent, j'ai beau avoir quitté le pays, monsieur Jouval, je n'ai rien oublié, et je connais mon monde.

—Eh bien ?

—Je sais ce que tout le monde sait; vous êtes un malin, monsieur Jouval.

—Malin, je ne dis pas, dit l'usurier en souriant, mais je suis un honnête homme.

—Je ne dis pas, fit Laurent, ça va souvent ensemble, malin et honnête; donc vous êtes malin.

—Où est le mal ?

—Et vous n'avez pas prêté de l'argent à Michel sans prendre vos sûretés ?

—Naturellement.

—Comme il vous était difficile de prendre une hypothèque sur le moulin, vu que Michel, depuis six mois passe pour le fils de ma mère, n'a pas été reconnu comme tel par un jugement, vous lui avez fait écrire une lettre.

—Ah ! vous savez cela ?

—Une lettre dans laquelle il vous dit la vérité et convient qu'il est bien le fils du père Brûlart et non celui de feu Jean Tiercelin, mon père.

—Je ne dis pas non.

—Eh bien ! poursuivit Laurent, qui prit une attitude résolue, vous pensez bien que je ne prendrai la dette de Michel à ma charge que si vous me donnez cette lettre, qui est la preuve du mensonge de Michel, et de ma légitimité, par conséquent.

—C'est trop juste, dit M. Jouval.

L'usurier avait fait ce calcul :

—Laurent va me faire un autre billet... Allons ! le moulin sera peut-être à moi quelque jour...

LXIV

Laurent continua :

—M. Loiseau m'a tout dit.

—Comment ! tout ? fit M. Jouval, qui fronça légèrement le sourcil.

—Il paraît que vous avez prêté de l'argent à Michel en deux fois.

—C'est vrai.

—Avec la première somme, vous

lui avez fait écrire la lettre dont je vous parle.

—Eh bien !

—Avec la seconde...

Laurent s'arrêta, et un nuage passa sur le front de M. Jouval, qui pensait que maître Loiseau aurait pu bavarder un peu moins.

—Ah ! fit Laurent, excusez-moi, mais il faut parler clairement. Michel a un peu perdu la tête quand il a su que j'arrivais.

—Dame ! fit naïvement M. Jouval il y avait de quoi.

—Heureusement que le père Brûlart avait plus de sang-froid. Le vieux drôle est allé m'attendre sur la route, et il a tiré sur moi comme sur un lapin...

—Vous savez cela ! exclama M. Jouval.

—Pardine ! et vous aussi, puisque vous avez fait écrire à Michel une seconde lettre.

—Ce Loiseau est un vrai bavard ! murmura M. Jouval avec un accent de dépit.

—Il faut vous dire, reprit Laurent, que lorsqu'on a tiré sur moi, j'ai bien entendu les deux coups de feu.

—Ah ! fit l'usurier.

—Et que, dès le lendemain, j'étais fixé. Je savais que c'était mon prétendu père qui m'avait fait cette politesse. Par conséquent, il ne faut pas en vouloir à M. Loiseau, qui est tout à fait votre ami.

—Vraiment ! ricana M. Jouval.

—Et qui discute joliment bien vos intérêts.

—Comment cela ?

—Un autre m'aurait dit : Rendez les vingt mille francs, et on vous donnera les deux lettres.

—Et lui, qu'a-t-il dit !

—Il m'a fait comprendre que ces deux lettres avaient une valeur, et qu'il était juste que je vous en tinsse compte.

—Ah ! il a dit cela.

—Oui, et nous sommes tombés d'accord. L'une dans l'autre, les deux lettres valent deux mille cinq cents francs pièce. C'est donc cinq mille francs à ajouter.

—Soit ! dit M. Jouval, qui voyait s'accroître les chances qu'il avait de mettre un jour sa griffe sur le moulin à mesure que la dette augmentait.

—C'est donc vingt-cinq mille francs que je vous dois, continua froidement Laurent.

—Vous reconnaissez la dette ?

—Certainement.

M. Jouval se leva, ouvrit son secrétaire et y prit un petit portefeuille dans lequel se trouvaient divers papiers.

—Voici les deux billets de Michel, dit-il.

—Bon ! fit Laurent.

—Ensuite ses deux lettres...

—Parfait.

—Je vois que nous sommes près de nous entendre, poursuivit l'usurier ; vous allez me faire un billet à un an, dans lequel nous comprendrons par avance les intérêts et ma commission : six pour cent, et deux de commission, c'est pour rien.

En même temps, il étala une belle feuille de papier timbré sur la table.

—Monsieur Jouval, dit Laurent en souriant, vous vous trompez en ce moment-ci.

—Héin ? fit l'usurier, qui crut que Laurent se récriait sur le taux de l'intérêt, est-ce que vous trouvez cela trop cher ? L'argent est rare, mon garçon, l'année a été mauvaise...

—Vous n'y êtes pas, Monsieur Jouval.

—Alors...

—Ecoutez donc, reprit Laurent :

ma mère avait un placement d'argent à faire. Vous savez, quand on a du bien et un peu d'ordre, on ne mange pas tout son revenu. Mon père a laissé une jolie fortune, mais en quinze ans ma mère l'a quasiment doublée, et nous nous trouvons avoir des économies.

M. Jouval tressaillit et regarda Laurent d'un air effaré.

—Il y a trois semaines, elle a porté chez le notaire de Jargeau un petit sac, en le priant de le placer sur hypothèque.

—Ah ! dit l'usurier, qui commençait à comprendre : et ce placement, vous l'avez fait ?

—Pas encore ; ce qui fait que ma mère, qui sait de quoi il retourne, m'a donné un mot pour le notaire.

M. Jouval se tremoussait sur son siège comme une sybille sur son trépied.

—Et le notaire m'a remis l'argent, ajouta Laurent.

Ce disant, il déboutonna sa tunique de chasseur et tira de la poche de côté une liasse de billets de banque.

Il y a vingt ans le billet de banque était rare, sinon complètement inconnu dans les campagnes. Les notaires avaient grand soin de spécifier dans leurs actes que les paiements se feraient en espèces et non autrement..

Mais aujourd'hui le billet de cent francs et celui de mille francs circulent à l'aise.

Il y a des banquiers à Châteauneuf et à Jargeau, et les bureaux de poste les moins importants font quelques fois des chargements considérables.

—Comptez, dit froidement Laurent.

En même temps, il éparpilla les billets bleus sur la table, et du même coup il mit la main sur les deux billets et les deux lettres de Michel.

Dans votre intérêt et pour votre bien n'usez que le

Savon de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie
française.

M. Jouval était si stupéfait qu'il ne fit aucune résistance. Quant à Laurent, il mit le tout dans sa poche et se leva.

M. Jouval avait machinalement compté du regard ; il y avait bien là vingt-cinq mille francs, et cet argent représentait la ruine absolue de ses espérances à l'endroit du moulin de Brin-d'Amour.

Il poussa donc un énorme soupir, tandis que Laurent s'en allait ; celui-ci allait franchir la porte du cabinet, il le retint.

—Hein ? fit Laurent, qu'est-ce qu'il y a encore ?

—Vous n'allez pas, je suppose, porter les deux lettres au procureur impérial ? dit M. Jouval d'une voix étranglée.

—Non, dit Laurent en souriant, rassurez-vous... Nous avons l'habitude de laver notre linge sale en famille. Bonsoir.

Et Laurent redescendit, détacha la jument, remonta dans la cariole et reprit le chemin de Brin-d'Amour, où Michel cuvait toujours son vin en rêvant qu'il avait épousé le Grillon.

LXV

Le réveil de l'ivresse se traduit ordinairement par un long abrutissement.

Michel dormit jusqu'au soir.

Les étoiles luisaient au ciel quand il s'éveilla. Il se leva en se frottant les yeux, et s'approchant de la fenêtre, il se dit :

—Qu'est-ce qu'il m'est donc arrivé ?

Il se dirigea vers la porte, et entendit au-dessous de lui un bruit de voix. C'était les domestiques qui étaient à table.

Michel descendit.

La meunière était assise au coin

du feu et causait avec Laurent et Noémi.

Le pas lourd et encore inégal de Michel qui arrivait au bas de l'escalier, lequel aboutissait dans la cuisine, leur fit lever la tête.

Tous trois avaient ce visage tranquille qui, la veille, avait exaspéré Michel.

Michel n'était plus en colère, du reste ; il n'était qu'abattu.

—Quelle heure est-il donc ? fit-il.

—Six heures, répondit Noémi.

—Tu as fait un rude somme, dit Laurent.

—C'est les gars de Férolles qui m'ont fait boire et m'ont chaviré, répondit-il. Est-ce qu'on ne soupe pas aujourd'hui ?

—Quand tu voudras.

Mame Suzon fit un signe à une servante, qui trempa aussitôt la soupe et la porta dans cette petite salle contiguë à la cuisine, et dans laquelle les maîtres du moulin prenaient leurs repas.

Michel se mit à table.

Son abrutissement était tel qu'il mangea sans deux paroles, et que, se plaignant d'un violent mal de tête, il quitta la table un quart d'heure après, et s'en alla respirer le grand air dans la cour...

Depuis deux jours la température s'était singulièrement radoucie, et comme on était alors à la fin de février, l'hiver paraissait avoir dit son dernier mot.

Le dégel était venu, et, avec lui, la Loire avait subitement grossi.

Michel arriva donc dans la cour et s'assit sur un banc.

Ce banc était tout contre la porte de la cuisine, et les gens du moulin causaient assez haut pour que leur conversation arrivât par lambeaux à l'oreille de Michel.

Un des garçons meuniers disait :

—La Loire déborderait une fois en

ore dans le Val que ça ne m'étonne-
rait pas.

—Ca nous est bien égal, à nous au-
ros qui sommes à mi-côte, dit une
servante ; elle aura beau déborder,
elle ne montera jamais jusqu'à nous.

—Oui, reprit une troisième voix, il
n'y a rien à craindre ici ; mais si la
Loire couvre le Val, c'est la misère
pour toute l'année, et le moulin chô-
mera.

—Voilà qui me ruinera pas la pa-
tronne, reprit le garçon meunier ; il
y a du pain et des écus sur la plan-
che, ici, à preuve que le mois dernier
même Suzon a voulu faire un place-
ment.

Ces mots firent tressaillir Michel,
et il écouta plus attentivement.

—Bah ! bah ! dit le valet de charrue,
la Loire est grosse, mais elle l'est tous
les ans à la même époque. Ca ne
prouve rien.

—Ca n'empêche pas que M. Loiseau ;
l'huissier, qui est un demi-monsieur
et qui sait beaucoup de choses, disait
ce matin que, sur le journal, on par-
lait d'une crue qui se faisait en haut,
du côté de Nevers.

Ce mot de Loiseau éveilla la pen-
sée de Michel, qui se souvint que, en
effet, l'huissier l'avait ramené le ma-
tin.

—C'est possible répondit une des
servantes, qu'il sache beaucoup de
choses, ce M. Loiseau ; mais quand
je l'ai vu venir ici, ça m'a fait un
froid...

—Sois donc tranquille, Marianne,
répondit le valet de charrue, il n'est
pas venu pour saisir. Il a ramené M.
Michel, qui était ivre, et c'est tout.

—Mais il a jasé rudement long-
temps avec M. Laurent.

—Ca, c'est vrai.

—Et quand il a été parti, M. Lau-
rent, le Grillon et la patronne ont
jasé à leur tour en grand mystère.

—C'est encore vrai.

Michel sentait quelques gouttes de
sueur perler à son front...

—Et, poursuivit un des meuniers,
M. Laurent, qui ne pensait guère à
aller en route, le matin, m'a fait met-
tre la jument à la cariole, et il s'en
est allé à Jargeau.

Et de Jargeau il a dû aller à Saint-
Florentin, car il est revenu par l'autre
côté.

Michel sentait ses cheveux se hériss-
ser.

Ainsi Loiseau avait longtemps cau-
sé avec Laurent, et Laurent, après
avoir tenu conseil, était parti pour
Jargeau, et de là il était allé à Saint-
Florentin.

Que signifiait donc tout cela ?

Loiseau m'avait-il pas trahi le se-
cret de M. Jouval ? Car Michel ne se
faisait pas illusion : M. Jouval n'a-
vait rien de caché pour Loiseau.

Et Michel fut pris d'une telle anxié-
té qu'il se leva et se mit à arpenter
la cour d'un pas fiévreux et saccadé.

Les domestiques sortirent un à un
de la cuisine, et allèrent se coucher.

Puis, peu après, la lumière qui fil-
trait au travers de la salle basse
s'éteignit à son tour, et Michel com-
prit que la meunière et le Grillon
étaient montées dans leur chambre.

L'agitation de Michel était si grande
qu'il faillit aller à Saint-Florentin
cette nuit-là ; mais comment trouver
un prétexte pour se présenter chez
M. Jouval à une heure indue ? Il finit
par triompher à demi de son angois-
se, regagna sa chambre et se remit
au lit.

Comme on le pense bien, il ne fer-
ma pas l'oeil de la nuit. Au petit jour,
il était sur pied, et il descendait dans
la cuisine pour y prendre son fusil.
Puis il ouvrit la porte et siffla sa
chienne, qui couchait dans un ton-
neau sous le hangar. Mais, en ce mo-
ment une main s'appuya sur son
épaule.

Michel se retourna et se vit en présence de Laurent.

—Frère, lui dit celui-ci, je voudrais causer un brin avec toi.

Michel tressaillit, puis il eut un accès d'audace.

—Est-ce que tu viens m'annoncer ton départ ? fit-il.

—Hein ! fit Laurent.

—Car enfin, reprit Michel, il me semble que tu devrais comprendre...

—Comprendre quoi ? demanda Laurent avec calme.

—Que tu ne dois pas moisir ici où tu n'as plus rien, dit Michel avec arrogance.

—Nous ne sommes pas du même avis, dit Laurent. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment.

—Et de qui donc ?

—De toi.

Sur ces mots, Laurent prit Michel par le bras et l'entraîna dans la cour.

Et comme Michel essayait de résister :

—Mais viens donc, dit-il ; j'ai promis à M. Jouval de laver notre linge sale en famille.

A ces mots, Michel devint pâle comme la mort.

LXVI

Dès lors Michel n'opposa plus la moindre résistance, et il se laissa entraîner dans la grande allée d'ormes.

—Ici, dit Laurent, on ne nous entendra point.

Michel ne répondit pas.

—Hier, dit Laurent, Loiseau est venu, tu le sais, puisqu'il t'a trouvé ivre mort sur la route, et qu'il t'a mis dans sa voiture.

—Après ? fit Michel d'une voix étranglée.

—Mais, reprit Laurent, ce n'était pas pour cela que venait l'huissier.

—Ah !

—Il voulait me voir ; il avait à me parler de la part de M. Jouval.

Michel sentit ses cheveux se hérissier.

—Quand il m'a eu fait sa commission, j'en ai parlé à ma mère... car c'est bien ma mère...

—Oh ! par exemple ! ricana Michel.

—A preuve, dit froidement Laurent que j'ai comme toi un signe entre les deux épaules.

Et il releva sa blouse et dit :

—Regarde !

Michel recula avec une sorte d'épouvante.

Laurent continua :

—J'ai donné vingt mille francs à M. Jouval, qui m'a rendu tes deux billets... Tiens, les voilà !...

Michel jeta un cri.

—Et cinq mille francs pour tes deux lettres ; comprends-tu, à présent ?

Les instincts féroces de Michel se réveillèrent ; si en ce moment il avait eu son fusil à la main, peut-être eût-il commis un crime, et assassiné son frère de lait.

Mais Laurent, en le poussant hors de la cuisine, ne lui avait pas donné le temps de le prendre. Alors le garçonnement fut pris d'un accès de rage folle.

—Ah ! c'est comme ça, dit-il ; eh bien, je nierai ma signature... Vous êtes tous des canailles !... et vous voulez me prendre mon bien... Ce n'est pas toi qui es le fils de la maison, c'est moi... J'irai trouver des avocats... ils plaideront... Je ferai un procès... il y a toujours à boire et à manger, dans un procès... On verra !...

Laurent haussait les épaules.

—Ecoute donc, dit-il encore ; au lieu de te fâcher, tu ferais mieux de réfléchir à ce que tu as fait : tu as commis un faux, tu as voulu me voler mon héritage, et tu as payé ton père pour m'assassiner ; tu me peux le

ter, puisque tu l'as signé de ta main. Si j'envoyais ta lettre à Orléans, les gendarmes t'emmèneraient ce soir même. Mais, ma mère et moi, nous ne voulons rien de tout cela. Ce que nous voulons, c'est que tu t'en ailles, et nous sommes prêts à te donner quelques milliers de francs pour que tu puisses quitter le pays et ne pas courir de faim.

Michel se voyait démasqué ; mais, après ce coup de foudre, il se redressait, et son audace croissait en raison directe des charges qui l'accablaient.

—Faites tout ce que vous voudrez, dit-il, je me moque de vous ! et des gendarmes... et du bon Dieu... et du tremblement... Vous êtes trop lâches pour me livrer à la justice... Vous n'oserez pas... Aussi je reste...

Et il frappait du pied avec fureur en parlant ainsi, et ses lèvres étaient bordées d'une écume sanglante.

Ce n'était plus un homme, c'était une bête fauve.

Laurent avait conservé tout son calme.

—Malheureux ! dit-il, nous n'aurions pas besoin de te livrer à la justice, la justice est à ta recherche.

—Ah ! vous m'avez dénoncé ! hurla Michel. Ah ! brigands ! Ah ! misérables !... Mais vous me le payerez...

M. Jouval aussi... Je mettrai le feu au moulin... Je tirerai sur M. Jouval comme sur un chien enragé...

—Ce n'est ni M. Jouval ni moi qui avons dénoncé, dit Laurent, c'est toi-même... Il y a cinq jours, tu as étranglé la Pitache et tu l'as jetée dans la Loire ; et, comme elle essayait de remonter sur la berge, tu l'as assommée d'un coup de crosse de ton fusil.

Ces dernières paroles épouvantèrent Michel.

Son audace tomba tout à coup ; son visage empourpré devint d'une pâleur mortelle, et il demeura muet, la bou-

che béante, attachant sur Laurent un regard éperdu.

—Mais, reprit Laurent, le bon Dieu prend toujours sa revanche tôt ou tard ; la Pitache n'est pas morte...

Et comme Michel reculait encore :

—Des mariniers qui descendaient la Loire ont vu quelque chose de noir qui flottait sur l'eau, en aval du pont de Jargeau.

Ils l'ont repêché. C'était la Pitache que ses vêtements avaient soutenue.

Elle n'était qu'évanouie, et on l'a transportée à l'hospice d'Orléans. Tiens, lis, si tu en doutes...

Et Laurent tira de sa poche le dernier numéro du "Loiret" qui contenait ce fait divers...

"Hier, on a transporté d'urgence, à l'hospice, une femme qui a été repêchée dans la Loire. Elle a reçu un coup sur la tête d'un instrument contondant, et cette affreuse blessure paraît avoir altéré sa raison.

"Elle raconte qu'elle a été étranglée et jetée à l'eau par un homme qui lui a volé trois mille francs ; mais jusqu'à présent elle n'a pas pu dire le nom de son assassin

"D'après un malade qui se trouve à l'hospice dans la même salle, cette femme se nommerait la Pitache, serait diseuse de bonne aventure de son état, et native des environs de Jargeau.

"La justice a ouvert une enquête, et on a tout lieu d'espérer que la malheureuse finira par prononcer le nom de son assassin."

—Eh bien ! dit alors Laurent, consentiras-tu à partir, maintenant ?

Michel était comme foudroyé. Un tremblement nerveux s'était emparé de tous ses membres, et il chancelait sur ses jambes, qui semblaient ne plus pouvoir supporter le poids de son corps.

Laurent le reprit par le bras.

—Viens au moulin, dit-il, nous te donnerons de l'argent, ma mère et moi. Il est à peine jour ; tu as le temps de filer. de gagner le plateau de Sologne et de courir à travers bois jusqu'à la station de la Motte-Beuvron. Là tu prendras le chemin de fer ; tu t'en iras à Paris, et que Dieu te garde !

Et Michel, cette fois, se laissa entraîner par Laurent : il ne lui opposa plus aucune résistance.

Mame Suzon était levée :

—Mon enfant, dit-elle avec douceur, tu nous a fait bien du mal, mais le bon Dieu nous commande de pardonner les offenses. Aussi je te pardonne... et je ne te maudis pas.

Le Grillon parut à son tour.

—Michel, dit la jeune fille, vous avez voulu assassiner mon fiancé ; mais il vous a pardonné, et je ne serai pas plus mauvaise que lui ; moi aussi je vous pardonne.

La meunière avait un sac d'écus à la main.

—Prends, dit-elle ; va-t'en, et que Dieu te préserve de tomber aux mains de la justice, qui ne te pardonnerait pas, elle !...

Cette fois le misérable fut vaincu ; le pardon de ces honnêtes gens remua dans son cœur une fibre qui n'avait jamais vibré jusque-là, la fibre du repentir.

Et au lieu de prendre l'argent qu'on lui tendait, il se mit à genoux...

EPILOGUE.

I

Un mois s'était écoulé, et on tenait aux premiers jours d'avril.

Ce mois avait été fécond en événements.

D'abord Laurent avait épousé sa jolie cousine Noémi, et mame Suzon avait dansé toute la soirée, le jour des noces, en disant :

—Je savais bien que le grillon porte bonheur aux maisons qu'il habite ; et si nous avons été un moment malheureux, c'est que le bon Dieu voulait nous éprouver et savoir si nous étions dignes d'être heureux.

Michel avait disparu.

Qu'était-il devenu ; où était-il allé ?

Nul n'aurait pu le dire.

La province, si cancanière d'ordinaire, a quelquefois du bon ; il y avait eu comme un moi d'ordre de Jargeau à Châteauneuf, à dix lieues en amont et en aval de la vallée de la Loire.

Ce mot d'ordre avait consisté à ne point parler de Michel. On avait bien su la vérité, on avait bien appris la mort tragique du père Brûlar, on avait bien deviné qui il fallait accuser de l'assassinat de la Pitache, mais on ne l'avait pas dit.

Il suffisait que Michel, le mauvais garnement, eût passé pendant un moment pour le fils de mame Suzon, pour que chacun prît garde à vouloir chagriner les gens du moulin. Enfin la justice elle-même avait suspendu son enquête : la Pitache était morte folle et n'avait point prononcé le nom de son assassin.

Pour tout le monde, il était notoire que Michel avait quitté le moulin.

Seulement, les uns disaient qu'on l'y avait caché pendant quelques jours ; d'autres, qu'il était parti le jour même où il avait été prouvé qu'il n'était qu'un imposteur.

Il en était qui assuraient qu'il était allé à Paris chercher fortune, emportant une somme d'argent que la généreuse meunière lui avait donnée.

D'autres croyaient, au contraire, que, dans un accès de désespoir, il s'était noyé.

Enfin, un petit gardeur de vaches affirmait l'avoir rencontré dans ces vastes sapinières qui commencent au plateau de Sologne et s'étendent jusqu'à Romorantin.

Il était un autre personnage de ce récit qui s'était passablement effacé aussi depuis un mois.

Ce personnage était M. Jouval.

M. Jouval s'était mis au lit le soir même du jour où Laurent Tiercelin était venu payer la dette de Michel, et lui avait arraché les deux lettres qui pouvaient conduire ce misérable à l'échafaud.

C'était un homme sanguin que M. Jouval, et la ruine de ses secrètes espérances, qui avaient le moulin pour objectif, lui avait occasionné une es-
pèce d'attaque d'apoplexie.

Une saignée pratiquée à temps par le docteur Rousselle avait sauvé sa vie compromise ; mais l'usurier n'en était pas moins resté trois semaines au lit.

Pendant ces trois semaines, toute la population agricole des environs avait respiré.

Il n'est pas un vigneron, pas un fermier, pas un pauvre petit journalier qui, de près ou de loin, ne fût sous la griffe de cet Harpagon de village.

Quand on l'avait dit malade à mourir, on avait espéré, et plus d'un pauvre diable s'était écrié :

— Le bon Dieu serait-il donc juste à la fin !

Oui, certes, la Providence est toujours juste ; mais elle fait quelquefois attendre l'heure terrible de la réparation, et cette heure n'était pas encore venue sans doute pour M. Jouval, car l'usurier se rétablissait peu à peu.

Enfin, le docteur lui permit de quitter son lit.

Alors son premier soin fut de se tenir jusqu'à cette fenêtre qui donnait sur la Loire et de laquelle il

apercevait le Val et ces deux belles fermes qu'il avait acquises par le vol de l'usure. Son bon ami l'huissier Loiseau était auprès de lui.

— Ah ! compère, lui dit celui-ci, voyez donc comme la Loire est grosse. Le gravier de l'île aux Lapins a disparu.

— Peuh ! fit Jouval, ce n'est pas cette année encore que la Loire quittera encore son lit.

— Hum ! fit Loiseau, ce n'est pas ce que dit le journal.

— Que dit-il donc ?

— Que la fonte des neiges est commencée, et qu'on craint une crue dans huit ou dix jours.

— Les digues sont bonnes.

— Je ne dis pas, reprit l'huissier. Mais cependant...

— Cependant quoi ?

— Savez-vous que si la jetée qui est en amont de vos deux fermes venait à crever, vos deux fermes ne vandraient pas grand'chose le lendemain !

— Elle ne crèvera pas.

— Hier, poursuivit l'huissier, le conducteur des ponts et chaussées disait au "Café de l'Univers" que la jetée n'est pas très-solide, et que si la crue des eaux était forte, il ne répondrait de rien.

Cette conversation, en jetant une vague inquiétude dans l'âme de M. Jouval, avait néanmoins hâté sa convalescence.

Quatre jours après, le médecin lui permit de sortir ; alors il se fit conduire dans le Val en voiture, et alla passer au pont de Châteauneuf.

Il trouva ses fermiers inquiets, sinon effrayés.

La Loire montait toujours.

Vous êtes tous des imbéciles, leur dit M. Jouval : il n'y a pas de danger.

— C'est égal, monsieur, lui dit un des fermiers, j'ai envoyé tout mon

grain à Saint-Denis, qui est sur la hauteur.

—Moi, dit l'autre, si ça ne baisse pas demain, je déménage mes vaches, mes moutons et mes chevaux ; c'est bien assez de perdre la récolte qui est dans la terre, sans perdre encore son outillage et ses capitaux.

M. Jouval haussa les épaules ; mais il reprit néanmoins, fort soucieux, le chemin de Saint-Florentin.

Il était alors sept heures et demie du soir et presque nuit déjà.

M. Jouval, trop faible encore pour conduire, avait chargé de ce soin ce petit bonhomme qui remplissait chez lui une demi-douzaine de fonctions.

—Va-t'en jusqu'à la jetée et prend le chemin charretier qui y conduit, lui dit-il.

Le gamin obéit.

M. Jouval mit pied à terre, laissa le cabriolet en contre-bas de la jetée et monta dessus.

La Loire était effrayante. Elle roulait une eau limoneuse et noire qui venait battre les dernières assises de la digue.

—Encore un pied, et elle déborde, pensa l'usurier.

La jetée était solide.

M. Jouval se mit à la suivre l'espace de cent mètres environ, se tournant parfois vers ses fermes qui occupaient un espace de quatre kilomètres carrés, et fronçant le sourcil à la pensée que ces champs fertiles pouvaient être transformés, en une nuit, en une vaste plaine de gravier.

Il remonta ainsi jusqu'à une épaisse touffe de saules qui croissaient au bord du fleuve...

Et comme il n'en était plus qu'à vingt pas, une forme noire se dressa au milieu.

Cette forme noire était un homme.

Cet homme avait à la main un fusil dont l'extrémité du canon était couverte par un guidon de papier blanc,

selon l'usage des braconniers qui vont à l'affût.

M. Jouval s'était arrêté en ce moment, et il regardait le fleuve immense et grandeur.

Sa silhouette se détachait sur le ciel d'un gris cendré, où glissait un dernier rayon du crépuscule.

—Quel beau point de mire ! murmura cet homme en portant la crosse de son fusil à son épaule et en couchant sa tête sur le tonnerre pour ajuster.

Mais comme il allait presser la détente, il s'arrêta.

A son tour, il promena un long regard sur le fleuve qui montait tous les jours.

—Non, non, murmura-t-il, pas encore !... plus tard !...

Et il se rejeta dans le fouillis de saules et d'ajoncs, qui était aussi serré qu'une bauge de sangliers, et disparut.

M. Jouval n'avait rien vu ; il n'avait même pas entendu craquer les branches des saules, et, ce soir-là, il rentra sain et sauf à Saint-Florentin.

II

A Saint-Florentin commençait à régner un certain émoi. Le maire avait fait afficher une dépêche transmise par le préfet de l'Allier au préfet du Loiret, laquelle dépêche annonçait une crue formidable pour le lendemain, huit heures du matin.

Le conducteur de la voiture de Gien avait apporté les nouvelles les moins rassurantes.

Tout le monde s'était réuni sur la place, devant la mairie ; M. Jouval passa devant pour rentrer chez lui.

Il fit arrêter le cabriolet et mit pied à terre pour savoir ce qu'on disait.

Là, il apprit que la plupart des habitants du Val avaient résolu de déménager leurs grains et leurs bestiaux à tout événement.

Les uns disaient que la Loire ne quitterait pas son lit ; les autres prédisaient, au contraire, que tous les ponts seraient emportés pendant la nuit.

L'usurier regagna son domicile et trouva l'huissier Loiseau assis au coin du feu.

—Eh bien, lui dit celui-ci, que vous savez-vous ?

—Bah ! répondit M. Jouval, il n'y a pas de mal jusqu'à présent. Attendez demain...

—Compère, reprit Jouval, dont l'esprit fut traversé par une idée subite, est-ce que vous avez grande confiance dans Jérôme Lamy ?

Ce Jérôme Lamy, dont parlait l'usurier, était le fermier du Val de chez lui il venait.

Il avait pris la plus grosse ferme. Il avait même l'autre à son neveu, qui était au même temps son gendre, et par là même, bien qu'il eût deux fermes, M. Jouval n'avait qu'un fermier qui répondait de tout et faisait les paiements pour deux.

—Pourquoi me demandez-vous ça, compère ? fit l'huissier Loiseau. Voilà trente ans que Jérôme Lamy est dans le Val : il a toujours payé ; il est vrai que vous l'avez augmenté de trois mille francs, profitant de ce que son bail finissait et que vous trouviez à le louer plus cher. Comme il ne s'était pas précautionné d'une autre ferme, il avait son outillage au grand complet ; que, l'ailleurs, ses enfants n'étaient presque tous nés à la Mulotière. Il en a passé par où vous avez vu.

—Dame ! fit naïvement M. Jouval. Mais enfin pensez-vous qu'il payera à l'échéance ?

—Sans doute, à moins que l'inondation ne le ruine.

—C'est que le drôle a déménagé le grain et l'a porté à Saint-Denis.

—Il a eu tort, dit Loiseau, le grain ne le garantit pas du loyer.

—Et son neveu qui parle d'envoyer à Saint-Denis ses vaches et ses chevaux.

—Compère, dit Loiseau, voulez-vous un bon conseil ?

—Parlez...

—A votre place, je m'en irais coucher à la Mulotière et je ne permettrais pas qu'ils enlevassent rien. On ne sait pas ce qui peut arriver.

—Vous avez raison, dit Jouval ; les gredins n'emporteront leur outillage que lorsqu'ils m'auront payé.

Et M. Jouval commanda à son factotum de donner de l'avoine à la juvénalité, annonçant qu'il repartirait le soir ; mais sa femme et sa fille s'y opposèrent, et Loiseau finit par se ranger à leur avis, et dit.

—Attendons demain.

Pendant la nuit une grande animation ne cessa de régner sur les deux rives de la Loire. Les voitures publiques qui passèrent à deux heures du matin laissèrent les plus tristes nouvelles de la haute Loire.

—A Cosne, à la Charité, les ponts étaient emportés comme des fûts de paille.

Le "Café de l'Univers" demeura ouvert pendant toute la nuit.

Enfin, au petit jour, comme à peine une bande blanchâtre courait à l'horizon, M. Jouval, qui n'avait pas fermé l'œil, se précipita vers sa fenêtre et regarda dans le Val.

Alors il poussa un cri de rage.

La Loire était bien encore dans son lit, mais elle couvrait les déversoirs, et toute la plaine du Val ressemblait à un champ de bataille après la victoire.

De longues files d'hommes, de femmes et de bestiaux encombraient les chemins, qui se dirigeaient vers Jarreau, qui remontant vers Château-neuf ; les uns poussant devant eux

des chariots où étaient entassés pêle-mêle des hardes, des meubles, des sacs de blé et de farine ; les autres activant la marche lente du bétail.

— Ah ! les brigands ! s'écria M. Jouval en songeant à ses fermiers, eux aussi ils déménagent ; je ne veux pas de ça, moi ; je veux être payé.

Et il s'habilla à la hâte, réveilla Loiseau qui dormait de ce paisible sommeil qui est l'apanage d'une conscience d'huissier pure et tranquille, fit atteler sa jument et ne voulut plus rien entendre.

Sa femme lui disait vainement :

— Pourquoi veux-tu aller à la Mulotière ? Il y a danger à passer sur le pont.

— Je veux mon argent ! hurlait l'usurier.

L'huissier consentit à l'accompagner, et ils remontèrent jusqu'à Châteauneuf ; mais là l'eau commençait à battre le tablier du pont, qui était en fil de fer.

— Compère, dit maître Loiseau, il y a danger à passer sur le pont ; je ne vais pas plus loin.

M. Jouval ne tint aucun compte de l'avertissement de l'huissier, et comme le petit bonhomme hésitait également, il le jeta à bas du cabriolet, prit les guides et fouetta la jument, qui s'élança sur le pont.

L'usurier fut le dernier à y passer ; mais il arriva de l'autre côté sans accident.

Alors il se lança à fond de train vers la Mulotière, qui était sa ferme la plus proche et celle qu'habitait Jérôme Lamy.

Mais il arriva trop tard : les fermiers avaient fui ; la basse-cour, les étables, granges, tout était désert.

Le sol jonché de paille, les meubles entassés dans le haut de la maison, attestaient que toute la nuit avait été employée à déménager.

M. Jouval poussait des cris de rage ;

il laissa son cabriolet dans la cour et monta sur le toit de la maison pour mieux voir au loin.

Soudain ses cris de rage se changèrent en une stupeur muette.

La jetée de la Loire venait de crever, et le fleuve se répandait dans la plaine comme un torrent dévastateur.

Il n'y avait pas deux cents mètres de distance des bâtiments de la Mulotière à la berge qui venait de disparaître sous l'eau.

M. Jouval sentit ses cheveux se hérissier.

Le fleuve arrivait terrible, écumant, déracinant les arbres et roulant comme des cailloux les énormes pierres de la jetée.

M. Jouval voulait fuir ; il descendit en toute hâte et chercha son cabriolet et sa jument des yeux.

La jument épouvantée, obéissant à ce merveilleux instinct du danger qu'ont les animaux, s'était élancée hors de la cour, avait brisé le cabriolet contre la borne de la porte charretière et fuyait à travers la plaine, traînant après elle les débris.

L'eau commençait à entrer dans la cour.

La terreur de M. Jouval augmentant, il remonta sur le toit.

L'eau arrivait toujours, et la plaine disparaissait sous elle pour faire place à un lac immense.

Et trois heures après, l'usurier était encore sur le toit de la Mulotière voyant l'eau qui montait toujours et le Val qui ressemblait à une mer.

Les murs des petits bâtiments croulaient un à un, les portes des étables et du rez-de-chaussée de la maison étaient noyées : il n'y avait plus que le toit de la Mulotière hors de l'eau.

Et M. Jouval, ivre d'épouvante, se tenait accroché tout en haut de ce toit, explorant l'horizon d'un œil

éperdu et se demandant si personne ne viendrait à son secours.

Soudain il jeta un cri, son coeur battit, et il se crut sauvé.

Une barque venait d'apparaître sur le lac bouillonnant, dont le niveau s'élevait sans relâche.

Cette barque, qu'un homme manoeuvrait habilement avec une perche, M. Jouval la reconnut.

C'était la sienne !

Elle s'approchait rapidement, et à mesure l'usurier cherchait à reconnaître celui qui la montait.

Mais cet homme avait la tête couverte d'un grand chapeau, et M. Jouval ne pouvait voir son visage.

Cependant, c'était un garçon habile, courageux et robuste, car il parvint à vaincre le courant et s'approcha de la maison assez pour accrocher tout à coup sa perche à l'angle du toit.

Alors M. Jouval poussa un nouveau cri. Il avait reconnu cet homme.

C'était Michel Brûlart.

Michel Brûlart saisit à deux mains une poutre du toit, s'y cramponna, puis d'un vigoureux coup de pied il repoussa la barque au large.

—Que fais-tu, misérable ? hurla M. Jouval, voyant cette barque qui pour lui, un moment, avait été le salut, emportée par le courant.

Michel monta sur le toit et vint à lui.

—Je veux mourir avec vous, dit-il en ricanant ; notre heure est venue, monsieur Jouval. Voici trente nuits que je te guette, brigand, ajouta-t-il ;

hier soir je t'ai tenu au bout de mon fusil, mais je ne t'ai pas tiré ; non : la mort eût été trop douce pour toi comme ça.

Et Michel vint s'asseoir auprès de Jouval frappé d'horreur, disant encore :

—J'ai travaillé toute la nuit avec un pic de carrier, et c'est moi qui ai crevé la jetée... comprends-tu maintenant ?

Des hauteurs de Saint-Florentin on apercevait le toit de la Mulotière sur lequel deux hommes se tenaient debout attachés à un tuyau de cheminée.

L'eau montait toujours et sans cesse, et elle arriva au niveau du toit.

Madame Jouval et sa fille avaient offert des sommes énormes à qui oserait monter en barque pour aller sauver l'usurier, mais personne ne se présenta.

Cela dura une heure encore ; l'eau couvrit le toit, puis on vit les deux hommes, qui se tenaient auprès l'un de l'autre, en avoir jusqu'à la ceinture.

Puis l'eau monta encore et toujours...

On n'aperçut plus que leurs têtes...

Et puis les têtes disparurent à leur tour, et le fleuve dévastateur passa dessus.

Saint-Florentin et le reste de la contrée étaient délivrés à jamais de ce tyran qui s'était appelé M. Jouval.

FIN.

L'HEURE DANGEREUSE

I

La pendule, lentement, égrena neuf coups ; alors, Dangeville se leva.

—Vous excuserez, mon ami, dit-il en se tournant vers son ami Gérard Rameley, l'explorateur ; mais il faut absolument que je parte. J'ai un rendez-vous très-important ; je dois, ce soir, me rencontrer chez les Fourcault avec Blanger, le grand entrepreneur. Du reste, je n'en ai pas pour longtemps ; une heure au plus. J'espère bien vous trouver ici à mon retour.

Avant de répondre, Gérard regarda Mme Dangeville, attendant un mot d'elle pour accepter ; celle-ci sourit.

—Oui, restez, dit-elle, puisque votre soirée est libre ; nous ferons un peu de musique et parlerons du passé.

Gérard s'inclina.

—J'accepte avec plaisir, d'autant que j'étais un peu venu avec l'intention de prolonger ma visite et vous demander une tasse de thé.

—Alors, c'est parfait, fit Dangeville ; Marthe va de la sorte passer une bonne soirée, et moi je pourrai aller à mes affaires avec moins de regrets.

Puis, content de cette heureuse coïncidence, l'architecte se leva et prit congé de son hôte ; lorsqu'il fut dans l'antichambre, son front s'éclaira, et, dans sa joie de se sentir libre, il fredonna involontairement le refrain d'une chanson que chantait au Joyeux-Concert la jolie Lia Rivet.

—Quelle veine que Gérard soit arrivé ! pensa-t-il en descendant l'escalier ; comme ça, Marthe ne s'ennuiera pas et ne me gardera pas rancune de mon abandon !

Puis, pris d'un remords, juste suffisant pour pimenter son plaisir, il murmura :

—Pauvre petite femme ! elle n'est pas bien gênante, pourtant . . .

Arrivé dans la rue, il sauta dans une voiture et donna au cocher l'adresse de Lia Rivet.

II

En haut, dans le salon, après son départ, Mme Dangeville et Gérard Rameley étaient restés un instant muets, gênés par le mensonge trop évident de l'architecte ; ce fut la jeune femme qui, la première, prit la parole.

—Comme c'est gentil à vous d'être monté ce soir et de ne pas oublier en ce temps de soirées et de fêtes une pauvre recluse comme moi !

—Pourquoi dire cela ? répondit Gérard ; vous savez bien que je compte parmi mes meilleurs moments ceux que je passe ici, près de vous, et que j'ai fait de votre amitié une des douces choses de ma vie.

—Oui, c'est vrai, vous êtes un ami fidèle et sûr, dont l'affection perspicace n'a jamais demandé de douloureuses confidences, et, qui sait pourtant rendre moins cuisantes les plaies qu'il devinait ; aussi, je ne sais de quoi je vous garde plus de reconnaissance, de votre bonté ou de votre discrétion.

—Vous êtes trop indulgente, chère amie, et vos paroles vont rendre plus difficile encore l'aveu que j'ai à vous faire !

Marthe le regarda, essayant de deviner ce qu'il allait lui dire, présa-

geant quelque chose de décisif. Lentement, pour ne pas qu'il vit l'anxiété de son regard, elle abaissa ses papiers sur ses yeux, et sa bouche eut un pli douloureux. Quel chagrin, quelle déception lui réservait encore la vie, à elle qui avait tant souffert ? Il y avait donc, même derrière cette affection si pure, quelque chose qui la meurtrirait ? Elle murmura au bout d'un instant :

—Que voulez-vous dire ?

—Oh ! mon Dieu ce que j'ai à dire n'est vraiment grave que pour moi ; il s'agit d'un voyage, d'une mission, dont je suis chargé, et ma visite d'aujourd'hui est presque une visite d'adieu.

—Comment ! vous partez ! s'exclama Marthe, et vous ne m'avez rien dit jusqu'à ce jour de vos projets, à moi, votre amie... presque votre soeur !

—La chose ne s'est décidée qu'hier. Depuis longtemps, je désirais voyager de nouveau, repartir pour ces contrées inconnues, inexplorées où s'est passée une bonne partie de mon existence. Mon vœu a enfin été entendu, et, dans une semaine, je compte m'embarquer pour l'Afrique.

La jeune femme se dressa, très pâle.

—Je veux savoir la vérité, demanda-t-elle d'une voix impérieuse : pourquoi voulez-vous partir ?

—Ne me questionnez pas, Marthe, vous savez aussi bien que moi la vérité. Depuis trop longtemps nous nous mentons à nous-mêmes. Ce jeu est indigne de vous comme de moi.

La poitrine oppressée, les lèvres crispées afin de retenir le cri d'amour qui tentait de s'en échapper, Mme Dangeville se laissa choir dans un fauteuil.

Elle était pâle et froide.

Gérard continua :

—Depuis le jour où nous sommes devenus amis, j'ai compris, à la pu-

deur que vous mettiez à cacher les fautes de votre mari, que jamais vous ne vous serviriez de ces fautes pour reconquérir votre liberté. J'ai aussi compris que vous êtes une de celles qui ne savent pas vivre dans l'atmosphère honteuse d'une vie double. Aussi, ne me sentant ni assez fort, ni assez faible pour résister ou ne pas souffrir, je me suis condamné à l'exil.

—Et si, moi, je vous disais que vous n'avez pas le droit de partir, d'augmenter ma misère?... si je vous demandais de rester ?

—J'aurais peut-être la lâcheté de le faire !... Mais vous ne me demanderez pas cela... Car, alors, je serais obligé de vous dévoiler le secret de mon cœur, de vous dire ses souffrances, de vous découvrir les abîmes de haine que mon amour pour vous y a mis !

Maintenant, Marthe pleurait.

Gérard se tenait debout devant elle.

En voyant ses larmes, il se laissa glisser à ses genoux, et, prenant entre ses doigts fiévreux les mains glacées de son ami :

—Ne pleurez pas, dit-il, puisque devant vos larmes tout mon courage s'en va !

Un moment, ils restèrent silencieux, elle affaissée dans son fauteuil, lui sanglotant à son tour, la tête dans les mains de Marthe.

III

Enfin, brisée par l'émotion, mais consciente de la gravité de la minute qu'elle traversait, la jeune femme se baissa et, relevant doucement le front de Gérard, elle le regarda un instant, comprenant pour la première fois, au trouble étrange qui l'envahissait, le danger de retenir près d'elle cet homme qu'elle aimait.

—Vous avez raison, mon ami, dit-

elle, partez ! Notre amour — car, pour-
quoi ne pas le dire ? — je vous aime ! —
notre amour survivra à la séparation ;
elle n'aura servi qu'à l'épurer. Et,
plus tard, alors que sur nos cheveux
la neige aura tombé, nous pourrons

sans rougir regarder en arrière et
nous estimer toujours.

Il y eut une nouvelle étreinte pas-
sionnée, mais rapide, et Gérard sortit.

(SAVIOZ.)

LE CABARET

CHANSON

I

Dans un cabaret de campagne,
Guilleret et d'aspect j'oyeux,
De la plaine et de la montagne
On venait boire du vin vieux.
Les buveurs les plus intrépides
Y sablaient de larges fiacons ;
Jamais les verres n'étaient vides.
On trinquait au bruit des chansons !

Sur le seuil pimpant et fleuri,
Une enseigne, sans élégance,
Disait à tous : "Entrez ici ;
" On y verse du vin de France ! "

II

Ayant bien fêté la bouteille,
Trois compagnons au teint bruni,
Grisés par le jus de la treille,
Semblaient sommeiller à demi ;
Et, n'entendant plus leur faconde
Vibrer au rythme des glou-glous,
La servante à la taille ronde
Leur dit : "A quoi donc rêvez-vous ?"

Sur le seuil pimpant et fleuri,
Une enseigne, sans élégance,
Disait à tous : "Entrez ici ;
" On y verse du vin de France ! "

III

— "Moi, je rêve, ma toute belle.
Dit le premier à mes amours.
A la coquette, à l'infidèle
Qui m'abandonna pour toujours ;
Et dans mon verre qui scintille,
Teint du sang de la vigne en fleur,
Je vois, tel un astre qui brille,
Le souvenir de mon bonheur ! "

Sur le seuil pimpant et fleuri,
Une enseigne, sans élégance,
Disait à tous : "Entrez ici ;
" On y verse du vin de France ! "

IV

— "Moi, dit le second, j'ai dans l'âme
Une débauche de soleil,
Et mon rêve, couleur de flamme,
Se dore d'un rayon vermeil !
Je me trouve heureux et prospère,
Et—songe lumineux et fou !—
Je crois posséder sur la terre
L'or de Golconde et du Pérou ! "

Sur le seuil pimpant et fleuri,
Une enseigne, sans élégance,
Disait à tous : "Entrez ici ;
" On y verse du vin de France ! "

V

Le troisième, le front sévère,
Dit : " Moi, j'avais deux beaux gar-
çons ;
Tous les deux sont morts à la guerre,
Pour leur pays, en fiers lurons !
Ils revivent dans ma mémoire,
Quand le vin me monte au cerveau !
Je les vois debout, dans la gloire,
Marchant à l'ombre du drapeau ! "

Sur le seuil pimpant et fleuri,
Une enseigne, sans élégance,
Disait à tous : "Entrez ici ;
" On y verse du vin de France ! "

AUGUSTE FAURE

COUP DE BALAI EXTRAORDINAIRE

25,000 Vols. à 10c.  10 pour 50 cents

Il nous faut de l'espace pour placer notre nouveau Stock

En conséquence nous faisons l'offre suivante, inouïe de bon marché

Chaque volume, grand format, contient la matière ordinaire d'un volume de 350 pages, formant une histoire complète, qu'on ne pourrait se procurer nulle part à moins de 90 cents.

Faites votre choix de 10 volumes parmi ceux annoncés ci-dessous et faites votre commande sans retard, car l'écoulement se fait rapidement.

Par retour du courrier vous recevrez 10 beaux volumes pour la modique somme de 50 cts. plus 1 c. par volume pour le transport.

N. B. - On doit demander 10 volumes et envoyer 50 cents. Pour un seul volume il faudra envoyer le prix de dix cents.



Le Coureur de Dot, par.....*H. du Camp*...c.
Le Roman d'une Jeune fille Pauvre, par *Eliza Gay*.
Le Roman d'un Crime, par.....*Etienne Marcel*.
Trahison vaincue par l'Amour, par... *Jules Mary*.
Le Sacrifice de Simone, par.....*Chamfol*.
Un Misérable Faussaire, par.....*Paul Saurière*.
Dolorès, par.....*E. Daudet*.
La Charmeuse, par.....*Jean Raynal*.
Le Vengeur, par.....*George Grison*.
La Mèche d'Or par.....*Pierre Sales*.
Le Secret des Orphelins, par.....*Chs. DesLys*.

Un Drame à Trouville, par.....*Alf. de Bréhal*.
La Belle Hôtesse, par.....*Louis Letang*.
Le Roi de Paris, par.....*Jules Mary*.
L'incendiaire, par.....*Pierre Sales*.
Les Aventures de l'ancrede de Rohan
ou le Boulet d'Or, par.....*Ch. DesLys*.
Une haine de Village, par.....*Armand Lapointe*.
La Gouvernante, par.....*Ernest Daudet*.
La Tigresse des Palmiers, par.....*Vict Perceval*.
Christine, par.....*Louis Henault*.
L'Epreuve.....

Souffrance et Bonheur, par *Pierre Macl*.

Leprohon & Leprohon,

EDITEURS.

1603 rue Notre-Dame,

Montreal, Can.

“La Bonne Littérature Française”



MAGASINE LITTÉRAIRE MENSUEL.

A 10c. le volume

CETTE superbe collection, la seule au Canada de son genre, s'augmente tous les mois d'un volume. Toute personne s'abonnant devient possesseur d'une bibliothèque intéressante.

CHAQUE volume, grand format, contient la matière ordinaire d'un volume de 350 pages qu'on ne pourrait se procurer nulle part à moins de 90 cents.

C'EST donc avec confiance que les Editeurs sollicitent l'encouragement et les faveurs du public amateur et de tous ceux qui sont soucieux de l'avancement de la belle littérature dans le pays.

CETTE publication dans son nouveau format donne la valeur de dix à douze piastre de littérature par année pour la modique somme de \$1.00.

Afin de mettre cette belle collection à la portée de tous, les éditeurs enverront “La Bonne Littérature Française” pour 3 mois, à tous ceux qui retournent le coupon ci-dessous accompagné de 25c.

COUPON D'ABONNEMENT D'ESSAI.

MM. LEPROHON & LEPROHON,

1608 rue Notre-Dame, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commançant avec le numéro du mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

Liste des Livres en Vente

PAR

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS DE

“ La Bonne Littérature Française ”

1608 RUE NOTRE-DAME, - - - MONTREAL, Can.



VOLUMES à 5 CENTS.

- L'hon. Honoré Mercier, sa vie, ses œuvres, sa fin.
- Le Trésor de la Beauté, par Dr Nemo.
- Une Lettre Anonyme, par Adèle Bibaud.
- Peut-on être heureux sans se marier?
- Le Cataclysme de la Rivière Ste-Anne, récit complet des catastrophes de St-Alban et de Ste-Anne-la-Pérade (orné de cinq grandes gravures.)
- La Consolatrice.
- Le Moyen de Parvenir.
- L'Art de se faire aimer de son Mari.
- La Véritable Clef des Songes.
- La Guerre.—L'Espagne et les Etats-Unis.
- The Three Crimes: Rawdon, St. Liboire, St. Canut.
- Tom Nulty sur l'échafaud. Les supplices à travers les âges.

VOLUMES à 10 CENTS.

- Piron, ses œuvres, sa vie, aventures plaisantes, bons mots et chansons.
- Larmes d'Amour, très émouvant.
- L'Art de faire l'amour ou la Pendule de l'amant.
- L'Ami des Salons, par Melle Nitouche.
- L'Amour, les Femmes et le Mariage.
- Le véritable Guide des Jeunes Amoureux, nouveau recueil de lettres, déclaration d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc., etc.
- La roche qui pleure, Ch. Valois.
- Le remords d'un faussaire, H. du Campfra.
- Rêves dorés, M. Maryan.
- Le drame de l'Hotel Woronzoff. Marie Maréchal.
- Les fiançailles de Lorette, Ph. St-Hilaire.
- Le sacrifice de Simone, Ernest Daudet.
- La vengeance du fiancé, Jules Mary.
- L'enlèvement mystérieux, Xavier de Montépin.
- Les deux Jeanne. ou le solitaire du Grand Bouf, Pierre Mael.
- Martyre d'une mère, Georges Pradel.
- Le mystère d'un puits, Pierre Sales.
- La fille du révolutionnaire, Georges Pradel.

La Maison close, Ponson du Terrail.
 La veuve ambitieuse, Paul Saunière.
 Le poison mystérieux, Pierre Maël.
 La belle Tiennette, Emile Richebourg.
 Le Roi de Paris, Jules Mary.
 Le Roman d'un enfant trouvé, Paul Saunière.
 Sonia, Henri Gréville.
 Le Charlatan, Elie Berthet.
 Le Bracelèt de Corail, Danielle d'Orthez.
 L'héritage de Jean Seguin, Jacques-Brémond.
 Le crime de l'aieul, Roger Dombre.
 La Syrène de Dinard, Jules Mary.
 La Belle aux gants noirs, Ambroise Herdey.
 L'Espion, Albert Monniot.
 Le mari d'Aurette, Henri Gréville.
 Le Géant de Pierre, Jules Mary.
 Deux Amours, William Marcelly.
 Le roi des détectives, Henry Cauvain.
 Les vieilles rancunes, Georges Ohnet.
 Le Contrefait.....

VOLUMES à 15 CENTS.

Roméo et Juliette, ou les amants malheureux.
 Le véritable Oracle des Dames.
 La Femme du Fusillé.
 Jeanne de Mercœur, par Pierre Sales.
 Le Mari de Marguerite.
 Prima Vera, par Maryan.
 Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète.
 Père et Fils, par Léopold Stapleaux.
 Le Roi des Voleurs, par Chs Deslys.
 Toujours à toi, par Pierre Maël,

LIVRES A 25 CENTS.

Le Secrétaire Canadien. Lettres pour toutes les circonstances de la vie, lettres de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.
 La Santé pour tous, ou Notions élémentaires de physiologie et d'hygiène à l'usage des familles, suivi du petit Guide de la mère auprès de son enfant malade, par le Dr Séverin Lachapelle, professeur d'hygiène à l'Université Laval de Montréal.
 La Fille à Jacques, par Chs Deslys.
 Le Trésor du Capitaine, par F. du Boisgobey.
 Angeline de Montbrun, par Laure Conan.
 L'Amour Vainqueur, par Jules de Gastyne.
 Amour et Haine, ou le Drame de Bicêtre.
 Siège de la Rochelle, par Mde de Genlis.
 Le Prompt Calculateur, avec table d'intérêt.
 Echappé de la Potence. Mémoires de Félix Poutré.
 Portraits de Jos. Montferrand. Grande lithographie. 24 x 32, en couleurs, publié à \$1.00 chacun, réduit à 25c.
 St-Antoine de Padoue.

VOLUMES A 30 CENTS.

La Belle.
 L'Enfant du Forçat, par Louis Letang.
 Le Serment d'une Mère.
 Petit Manuel de phrases français et anglais.
 L'Enfant Perdu et Retrouvé, ou Pierre Cholet, par l'abbé Proulx. Nouvelle édition.
 Le Manoir de Villerai, par Mde Leprohon.
 Livre de Monnaies de Breton, avec gravures illustrant les pièces de monnaie les plus rares, avec les prix qu'on en peut obtenir, relié.
 Nouvelle Cuisinière Canadienne. Manuel de cuisine, poissons, confitures, liqueurs, conservation des substances alimentaires, recettes, etc., etc.

Volumes à 35c, 40c et 50c.

Blessé au Cœur, par Jules Mary	0 35
Le Contumace ou. Vivre pour expier (Jean Vandale), par Jules Mary.....	0 35
Le Bois d'Amour	0 35
Foudroyé.....	0 35
Le Testament d'un Martyr	0 35
Maman Laurette, par Paul d'Aigremont,	0 35
Vies Brisées, par Jules Mary	0 40
Les Voleurs de Noms. par Louis Letang.....	0 40
L'Anneau de Fer, par Ely Montclerc.....	0 40
Le Martyr de l'Honneur, par Ely Montclerc	0 40
La Cage de Cuir. par George Pradel	0 40
Le Roman de l'Ouvrière, par Chs de Vitis	0 40
Saltimbanque, par Henri-Germain.....	0 40
Le Chemin des Larmes.	0 50
Les Mille et une Nuits.....	0 50
Les Secrets de la Maison Blanche	0 50
Le Pèlerin de Sainte-Anne	0 50
" " ancienne édition.....	1 25
Le Médecin des Pauvres, par X. de Montépin.....	0 50
L'Enfant du Forçat, par L. Letang.....	0 50
La Franc-Maçonnerie dans la Province de Québec en 1883, J. D'Erbrée.....	0 50
L'Enfant Mystérieux, (2 vols.), par Eugène Dick.....	0 50
Originaux et Détraqués, par Louis Fréchette	0 50
L'Aveugle ou la Fille de l'officier de marine, par X. de Montépin..	0 50

VOLUMES à 75 CENTS.

La Malédiction d'un Père, par E. Richebourg	0 75
La Mayeux, par X. de Montépin	0 75
La Porteuse de Pain. par X. de Montépin	0 75
Une de Perdus, Deux de Trouvées (2 vols), par Georges de Boucherville..	1 80

Mesdames ————— Pour apprendre la Coupe allez à

L'OUVROIR DU SACRÉ-CŒUR

No 96 RUE ST-ALEXANDRE

C'EST LA MEILLEURE ECOLE

On y enseigne aussi la couture. Des religieuses françaises dirigent les cours. Les méthodes les plus simples et les meilleures.

. . . **NOTEZ L'ADRESSE** . . .

LISTE DES LIVRES EN VENTE PAR
LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES

1608 rue Notre-Dame, Montréal.

Vies Brisées, par Jules Mary.....	\$ 40
L'Enfant du Forçat, par L. Letang.....	50
Les Songes dévoilés par le spiritisme, par W. Rimball.....	12
Batavia, par Henri Conscience.....	20
Une de Perdue deux de Trouvées (2 vol.), par George de Boucherville	1 80
La Franc-Maçonnerie dans la Province de Québec en 1883, J. D'Erbrée	50
Conférence sur la Charité, l'abbé Bruchési.....	20
L'Enfant Mystérieux (2 vol.), par Eugène Dick.....	50
Le Chien d'Or (2 vol.), par L. P. Lemay, ancienne édition.....	2 00
Originaux et Détraquées, par Louis Fréchette.....	50
Angéline de Montbrun, par Laure Conan.....	20
Encyclopédie du XIXe Siècle (70 vol.).....	50 00
Les Voleurs de Noms, par Louis Letang.....	40
L'Anneau de Fer, par Ely Montclerc.....	40
Le Martyr de l'honneur, par Ely Montclerc.....	40
Le Serment d'une Mère.....	30
Blessée au Cœur, par Jules Mary.....	30
La Cage de Cuir, par George Pradel.....	40
La Contumace ou vivre pour expier.....	1 50
La fille de l'officier de Marine ou l'Aveugle.....	40
Le bois d'Amour.....	30
Le roman de l'ouvrière.....	40
Foudroyé.....	30
La Belle.....	30
Saltimbanque.....	40
Le Testament d'un Martyr.....	30
La Porteuse de Pain, par X. de Montepin.....	70
Le Mariage de René ou Gabrielle.....	20
L'Enfant du forçat.....	30
Maman Laurette, par Baul d'Aigremont.....	30
Le Mari de Marguerite.....	10

CHANSONS ET MONOLOGUES POPULAIRES

A 10c, 3 pour 25c, 15 pour \$1.00, 50 pour \$2.00 ou 100 pour \$3.00

Adressez vos commandes directement à

LEPROHON & LEPROHON

1608 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

A

la Bastille.
h ! mince.
ngèle.
h ! Joseph !
vec Eugénie.
h ! messieurs.
toi mon âme.
rêtez-le.
droite, au fond !
h ! maman si tu savais.
h ! quelle cigarette.
h ! c't'affaire.
h ! la pauvre fille
sile (l') de nuit de la rue Saint-
Jacques (monologue).
abade à la lune.
h ! La pauvre fille.
mour est enfant de Bohème (L').

B

abet et Cadet.
eruria (monologue).
avons encore.
anque (la) de Monte-Carlo.
arbasson (monologue).
anc et noir.

C

arinette (la).
ouplets de la timbale.
onducteur d'omnibus (le).
onnais-tu le pays ?
hanson du Toréador.
hanson du petit Noël !

Ces envoyés du Paradis.
C'est Ferdinand.
Cantate à Sarah.
Ça n vaut pas la peïn' d'en parler:
Croque-mort (le) (monolog.)
Chanson du Casque.
Chanson du Cidre.
Ce que j'aime.
C'est la petite Mari' Louise.
Chanson du Marquis.
Ce qu'on appelle aimer
Chanson des Matelots (La).
Chez le dentiste (monologue).

D

Derrière' la musique militaire.
Dieu que ma voix implore.
Dernier marin du Vengeur (le)-
(monologue).
28 degrés de chaleur.
Dans la fumée (monologue).

E

Elle a cent ans la Marseillaise.
Elle m'a fait d'l'œil.
Excepté ceux qui sont ici.
Epave (l') (monologue).
Enragé
Ecrivisses (les) "
Employé de ministère (monolog.)
Ell's sont en or.
Elle ne croyait pas.
Elles en pincent pour moi.
Etant soldat foi de Baptiste.
Enflammé (l').

F

Fonds de magasins.
Fuyez les baisers des d'moiselles.
Flanelle et Coton.
Femme varie, foi qui s'y fie.
Favorite (la).
Fantaisie triste (monologue).
Fais-moi la charité.
Fête de St Cucufa (la).
Femme est un trésor (la).

G

Grues* (les).
Grande Sarah (la) (monologue).
Griseries.
Gobinois (les).

H

Honneur (l') et l'argent.

I

Ingénues (les).
Il était trois petits soldats.
Il est permis d'être sensible.
Il pleut des caresses.
Il aurait dû m'prévenir.
Il m'a r'fusé son parapluie.
I' se promène.

J

Je te ferai monter sur les chevaux
de bois.
Je suis né dans le Japon.
Jugement dernier (le).
J'attends votre retour.

K

Kékékéça.
Ko-Ko-Ri-Ko.

L

Lapin de Jeannette (le).
Lettre à la même.
Légende de la Grosse Caisse (la).

M

Muguet Fleuri (le).
Marche des 13 jours (la).
Mère Canadienne (la).
Madeleine.
Moustache Polka.
Métiers de Paris (les).
Mon petit mari chéri.
Mémoires d'une clarinette.
Mademoiselle viens donc avec moi.
Ma Grosse Julie.
Miracle de Lourdes (le).

N

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie.
Nabuchodonosor (monologue).
N'vous gênez pas, fait's comme chez
vous (monol.).
Nos amoureuses.
Noce à Bidard (la).
Noce des Nez (la).

O

On sait aimer quand on est Espagnol.
Oh ! la ! la !
Oh : la ! oh ! la ? parodie de oh ! la !
la !
On peut se tromper d'ça.
Oh ! le vert (monologue).
Ousqu'est St-Nazaire ?
Ouvrier de notre pays (l').
Omnibus (l').

P

Paradis de la France (le).
Polka des bâtons de chaises.
Petit Français.
Pas grand'chose et pas beaucoup.
Promenade Galipeau (monol.).
Pieds de ma sœur (les).
Plaisir du Havre.
Parisienne fait comme ça (la).
Perichole (la).
Petit-Duc (le).
Pommade Galipeau (la).

Q

Qu'en pensez-vous !
Quand il cherche dans sa cervelle.

R

R'gardez par-ci r'gardez par-là.
 Rien ! rien ! rien !
 Rouge ! (air de la Marseillaise).
 Rond de cuir (le).
 Réclames célèbres (les).
 Ritauton Larirette.
 Reste-z-y.

S

Sans Souci (les).
 Si vous croyez avoir rêvé.
 Sois immobile.
 Si tu t'en vas.
 Scie mejeure (monologue).
 Sans Souci, (les).
 Speech.
 Simple aveu.
 Souvenirs des jeunes ans.
 Signalement (le).

T

Trois pour un sou.
 Trou la la

Testament de bell'maman (le).
 Trois Maris (les).
 Trois Baisers (les).
 Ton nom toujours.
 Ta ra ra Boum de Re.
 Terre (la).

U

Un air de clarinette.
 Un voyage aux bords du Pô (monologue).
 Une rose dans tes cheveux.
 Un bal chez le Ministre.
 Une erreur judiciaire.

V

Vierges.
 Vive la rose.
 Versez du piccolo.
 Voyages d'une puce (monologue).
 Vrais dos (les) (monologue).
 Vache et la grenouille (la) (monologue).
 Verse Fanchette.



• • • VALSES • • •

“ UN TOUR DE PATINS.”—A. Plouffe.....	50 cts. net.
“ INTERNATIONAL.”—C. Masson.....	25 “
“ THÉO.”—E. Plouffe.....	50 “

• • • ROMANCES • • •

“ LE PRINCE AU LONG NEZ.”—Lacome.....	10 cts. net.
“ BERGERONNETTE.”—V. Mercier.....	10 “
“ AUX BRAVES DE 1760.”—H. St. Denis.....	10 “
“ LE PAPILLON ET LA FLEUR.”—FAURE.....	10 “
“ LA SAISON DES AMOURS.”.....	15 “
“ UNE ROSE DANS TES CHEVEUX.”—Pradines.....	25 “
“ CONNAIS-TU LE PAYS ? ”—Thomas.....	25 “
“ ELLE NE CROYAIT PAS.”—Thomas.....	25 “

• • • MORCEAUX • • •

“ SI J'ÉTAIS ROI.”—Adam.....	50 cts. net.
“ MARCHÉ LAURIER.”.....	30 “
“ LE CREDO DU PAYSAN.”—R. Goublier.....	25 “
“ NOCTURNE.”—J. Massenet.....	15 “
“ LE SOUHAIT, MÉLODIE.”—J. Massenet.....	25 “
“ IL M'AIMAIT TANT !—Théo. Radoux.....	10 “
“ LA MARSEILLAISE POLITIQUE,” chant du peuple.....	5 “
“ LA FEMME AU PAYS DE L'OR,” chansonnet du jour.	5 “
“ LA MARCHÉ DU KLONDYKE, chant des mineurs canadiens.....	5 “
“ LA VICTOIRE.....	5



VOTRE NOM POUR 25 Cts.

Envoyez 25 cts et le numéro du caractère choisi parmi les échantillons ci-dessous, et vous recevrez en retour une étampe de caoutchouc (Rubber Stamp) à votre nom. Ecrivez votre nom bien lisiblement.

Toute personne qui enverra quatre noms accompagnés d'une piastre (\$1.00) recevra une étampe à son nom gratuitement.

Ajoutez 15 cts à l'envoi pour encre et coussin. Adressez toute commande.

LEPROHON & LEPROHON.

Boîte de Poste, 662. Montréal, Canada.

1

Mlle P. Prevost

2

Mlle Leblanc

3

Mlle B. Prefontaine

4

Mde. P. Thibeau

5

Mde. S. L. Rochon

6

Mlle Wilson Smith

7

MLLE. R. A. DELATURANTAYE

8

Mlle R. Pigeon

9

Mlle A. Lafrance

10

Mlle E. Laporte

11

Mlle A. Dubord

12

Louise H. Martin

13

Mme Albani Gny

14

MLLE ALFRED CLAVEL

15

Mlle A. Paul

16

Alphonsine Lapien

17

Mlle A. Poupart

18



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les "Poudres Orientales," les seules qui assurent, en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00.

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD,

1882 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

Téléphone Bell, 6511.

Agence pour les Etats-Unis : G. S. de MARTIGNY, Coin Elm and Spruce Sts. Manchester, U. S.

Les Drogues Mortelles

VOUS TUERONT SUREMENT.

N'employez que les Célèbres Produits Naturels de PIN PARFUME

Pour vous prémunir et vous guérir de tous les Rhumes, Bronchites, Coqueluches, Asthmes, vieux Catarrhes, Dyspepsie, Névralgies, Rhumatismes et toutes les maladies du Sang et de la Peau les plus graves,

EMPLOYEZ REGULIÈREMENT

Les Poudres de Pin parf.	10c	Le savon de Pin parfumé.	10c
Le Sirop " " " "	25c	La Lotion " " " "	50c
Le Vin Tonique	50c	L'Huile " " " "	50c
Les Plastrons	1.00	L'Onguent " " " "	25c

Couronnés par l'Académie de Paris et tous les plus grandes Expositions du Monde

Brochure et Expédition sur réception de Mandat-Poste.

Agence : No 1303 Rue Notre-Dame, MONTREAL.



PIANOS. MUSIQUE

LE PIANO - - - - - ←

" CHICKERING & SONS "

DE BOSTON

Supérieur de tout l'univers.

Le Piano " KARN "

Le roi des pianos du Canada et plusieurs autres marques des plus anciennes fabriques.

Prix spéciaux pour du comptant ou avec les conditions les plus faciles.

J. A. HURTEAU

1680 à 1686 Rue Ste-Catherine

(Coin de la rue St-Denis)

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Bell Tel. 6718.